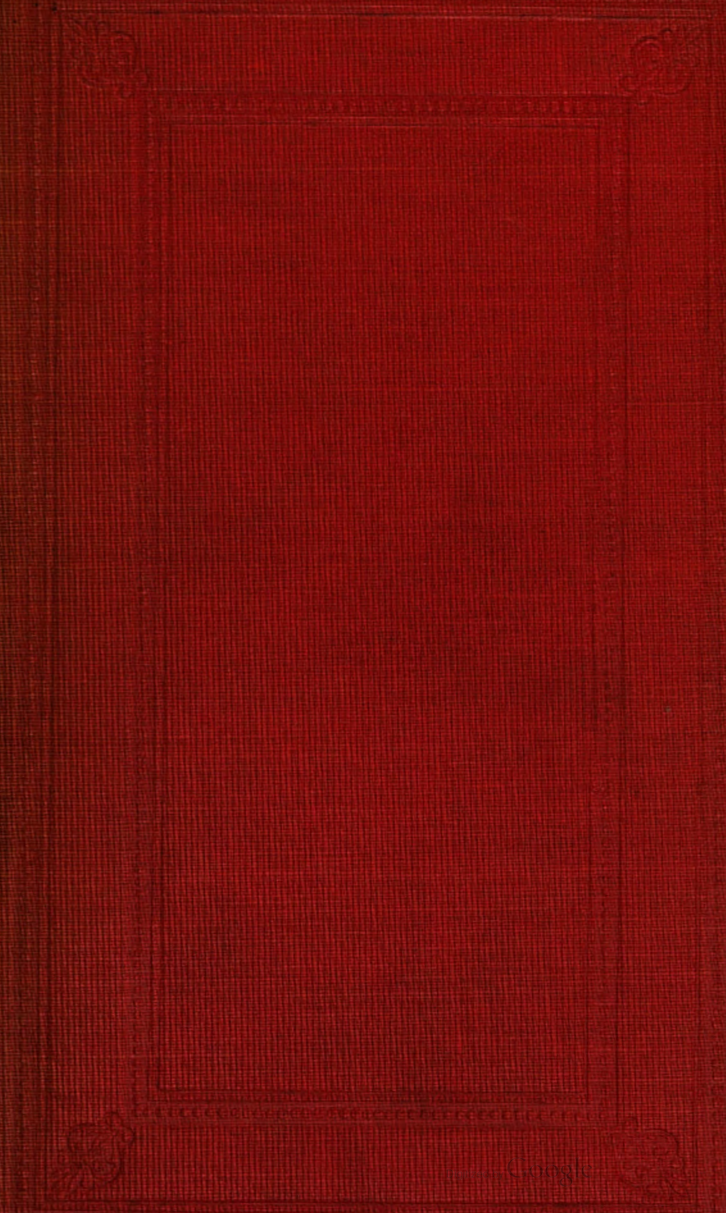




ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BRANTHÔME

Paris, imprimé par CHARLES JOUAUST, 338, rue S.-Honoré,
avec les caractères elzeviriens de P. JANNET.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE PIERRE DE BOURDEILLES
abbé et seigneur
DE BRANTHÔME

Publiées pour la première fois selon le plan de l'auteur augmentées de nombreuses variantes et de fragments inédits

SUIVIES DES ŒUVRES D'ANDRÉ DE BOURDEILLES
ET D'UNE TABLE GÉNÉRALE

Avec une Introduction et des Notes

PAR M. PROSPER MÉRIMÉE
De l'Académie françoise

ET M. LOUIS LACOUR
Archiviste Paléographe

TOME II



A PARIS
Chez P. JANNET, Libraire

MDCCCLVIII

PREMIER LIVRE

—

LES VIES

DES

GRANDS CAPITAINES

DU SIÈCLE DERNIER

———

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

—

LES VIES

DES GRANDS CAPITAINES ESTRANGERS

DU SIÈCLE DERNIER



LES VIES
DES
GRANDS CAPITAINES
ESTRANGERS

(Suite)

CHAPITRE XVII.

41. *Le conte Ludovic Lodron.* — 42. *Alisprand Mandruzzo.* — 43. *Le conte Guillaume de Furstemberg.* — 44. *Martin Rossen.* — 45. *Le couronnel Frainsberg.*

Or, comm' il y a eu parmy les Espaignols au service de l'empereur Charles et le roy son fils de bons et braves capitaines et maistres de camp, il y en a eu aussy force bons et vaillans d'Allemans qui les ont bien et si fidellement servis, lesquels si je voulois tous compter je n'aurois jamais faict.

Je me contenteray d'en nommer quelques

quatre ou cinq, comme ce brave conte Ludovic Lodron [1], lequel, ayant très bien servy son maistre aux vieilles guerres d'Itallie, s'en alla en Hongrie servir le roy Ferdinand, par le commandement de l'empereur, où il rendist de beaux et vaillans combats. Mais à la fin il fut malheureux, par une honnorable mort pourtant qu'il receut près la ville de Gara en Hongrie, où, amprès un grand desordre et fuitte de plusieurs capitaines de Ferdinand, ayant abandonné leur camp aux Turcs et restant encor aucuns braves capitaines de l'armée qui n'avoient voulu fuir ny suivre les autres, esleurent soudainement ledict conte Ludovic Lodron pour leur general; lequel mal voulontiers n'en voulut prendre la charge, comme leur disant n'en estre pas digne; mais, vaincu de prières, de noble pitié et grandeur de son courage, il la prit et l'exerça très bien, tant que la fortune luy permit. Et ainsin qu'il haranguoit ses gens à bien faire, il y eut un vieux routier, soldat allemand, qui s'advança à luy dire: « Cela est bon, brave capitaine Lo-
« dron, à dire à vous qui estes monté à l'adve-
« nant sur un bon cheval, et samble que desjà
« vous advisez à vous sauver. » A quoy Lodron aussy tost y pourveut; et, ayant mis pied à terre, tira son espée et couppa les jarrets de son cheval. (M. de Taiz en fit de mesmes à la bataille de Cerizolles, comme j'en parle en son lieu.) Alors Lodron, cela faict, s'escriant assez haut: « Aujourd'huy, compaignons, dict-il, vous

1. Le même que Guichardin désigne sous le nom de comte Lodrone. De précédents éditeurs l'avoient appelé Ladron et Ledron.

« m'aurez donc pour capitaine et soldat ensam-
« ble à combattre à pied avecque vous en mes-
« me fortune : et, pour vous, faictes si bien que
« vous soyez victorieux, ou mettez fin à vostre
« service de guerre par une mort honnorable
« avecque moy, non sans vous en vanger bien
« auparavant. » Ayant ainsin parlé, il fut assailly des Turcs fort furieusement, où il monstra bravement l'effort de sa derniere vaillance : car, estant griefvement blessé, et empesché d'une fange glissante à ne combattre plus, et persuadé de se rendre plustost que de se faire achever, il fut receu, avecque trois enseignes d'infanterie qui luy restoient, à composition ; et, jettant les armes bas, fut pris et gardé avecque tout le reste de ses gens comme gens de singuliere prouesse. Mais le bascha Mahomet, voyant que pour ses blessures n'eust sceu le conduire à Constantinople, le grand sultan Soliman desirant fort le voir pour sa grand valeur, commanda à ses gens qu'on l'achevast de tuer avecque d'autres bons capitaines ; et les testes en furent emportées pour don et present beau audict Grand Seigneur, qui les arregarda de travers (ainsin qu'on les luy presenta) et en horreur, car elles ja commençoient à puer, et commanda qu'on tuast tous les autres prisonniers. Mais les braves janissaires firent là un traict genereux ; car ilz commançarent à se vouloir mutiner, si on faisoit massacrer ces braves gens qu'ilz avoient pris à leur mercy et sur leur foy. A quoy le Grand Seigneur ayant songé révocqua aussy tost sa parolle, et eurent la vie saufve. C'estoit braver cela son empereur et luy apprendre à cesser telles cruautez. Qu'eus-

sent sceu faire mieux nos soldats chrestiens que firent là ces braves janissaires? Encor aucuns n'en eussent pas faict de mesmes. Tesmoing les massacres de la Sainct-Barthelemy, qui se firent par les soldats à Paris et autres villes de France, exerçans plus le mestier de cruels bouchiers et bourreaux que de nobles soldats [1].

Pour retourner à ce bon capitaine Lodron, je dis que l'empereur et le roy son fils se sont fort bien trouvez et bien servis de ceste race des Lodrons, qu'ils ont tousjours fort entretenuz très bien de bonnes payes et pensions. J'en ay cogneu un au secours de Malte, qui estoit couronnel de trois mille lansquenets; et faisoit très bon voir tant les soldats que le couronnel. Je ne sçay s'il estoit fils ou petit fils de celuy que je viens nommer. Il avoit une très belle façon, haut, de belle taille, et noir. Je le vis quand il fit la reverence à M. le grand maistre, et l'un et l'autre se rendirent du respect [2].

On m'a dict que luy (ou son fils) et ses trou-

1. Var.: [*Or si l'empereur a eu aussy de bons couronnels, maistres de camp et capitaines, tant Espaignols qu'Italiens, il en a eu aussy de bons Allemans, comme le conte Lodron, qui nous fist bien du mal, luy et ses troupes, en l'estat de Milan, et assista bien à nous en chasser avecque les lansquenets, qui se rendirent si bons soldats et si bien aguerris par les continuelles guerres qui se firent là, que les Espaignols et eux s'accordans bien, ils ont faict de belles conquestes à leur maistre par delà; aussy M. de Montluc loue fort ces lansquenets, lesquels, à la battaille de Cerizolles, ressembloient mieux Espaignols que Tudesques, tant ilz se façonnoient à leurs façons et de guerre et de tout, jusques à leur langage, comme certes le soldat lansquenet, quand il est bien aguerry et bien façonné, il est très bon.*]

2. Seroit-ce cet Albéric, comte de Lodron, dont parle de

pes furent à la conqueste du Portugal et y sont encor pour la garde, lesquels y font très bien leur devoir en toute fidellité, ressentans très bien leurs gens aguerris de longue main, et plus que nouveaux et sortans du pays.

42. — Il y eut ce brave Alisprand Mandruzzo, de bonne race et frère du cardinal de Trente, lequel, tout plain de courage et fort jeune, un peu avant la battaille de Cerizolles, promit au marquis del Gouast qu'avecque son seul regiment, qui ne montoit à plus que de trois mill' hommes, il deffairoit tous les Suisses qui se presenteroient devant luy, et leur abbattroit le cœur, pour faire tant des braves et vaillans par dessus toutes les autres nations. Il ne le fit pas; mais il ne tint pas à luy, ni à très bien combattre, comme vous verrez : car, ainsin que les battailles marchoient pour s'affronter, luy qui marchoit un peu advant son battaillon, comm' estoit son devoir, avec sa picque, il deffia et fit signe de la main avecque le gantellet, et de la voix, au capitaine La Mole, très vaillant capitaine aussy, d'accommencer le combat avant les autres de personne à personne; ce que l'autre ne reffusa pas : et vinrent tous deux à se rencontrer de telle façon que, s'estans transpercez les visages par coups fourrez (comme de ces temps on usoit de ces mots), tous deux tombarent par terre; à sçavoir : La Mole ayant receu le coup de picque mortel au dessus de l'œil, joignant le

Thou (liv. XLVII), qui fut arrêté en 1570 par les Allemands révoltés

bord de sa bourguignote[1], comme Alisprand eut la joue percée jusques à l'oreille. Estans donc ces deux braves capitaines tombez par terre comme morts, les premiers rangs commançarent à se joindre et rendre un furieux et sanglant combat, sans s'amuser à les relever d'une part ni d'autre. La Mole y mourut, et l'autre demeura entre les morts, où il fut trouvé amprès la battaille, recogneu vif, et bien pansé et guery des nostres.

Il faut louer certes ces braves capitaines de leurs braves courages et de leurs belles addresses à si bien mener et conduire leurs picques, que l'un ne l'autre ne faillirent nullement leur coup. Bien contraires à un' infinité de nos cavalliers de la cour que l'on a veu et voit on encor aux combats de la barriere, que de cent combattans il ne s'en trouvera pas une douzaine qui rencontrent si bien leurs coups que la pluspart ne donnent contre le col, contre l'estomach, contre les espaulles. Au diable le coup qu'ilz donnent contre la visiere de la sallade, contre la joue, le front et la teste : car c'est justement où il faut donner, tant pour la beauté que pour un bon besoing, s'il y faut venir à bon escient. Les seigneurs de Lorge et Vaudray (dict le Beau) ne furent si heureux ni si sanglans en leur deffy et combat qu'ilz firent au siege de Mezieres : car et l'un et l'autre ayans donnez leurs coups de picques ordonnez, se retirarent sans avoir gaigné aucun advantage l'un sur l'autre, ce disent les *Memoires de M. du Bellay*. Ainsin la fortune joue

1. Casque de l'infanterie.

son jeu avecque aucuns bien, avecque d'autres mal, comme il luy plait favoriser et deffavoriser ses gens.

J'ay cogneu deux freres de ce M. de La Mole, braves et vaillans gentilz-hommes provançaux, dont l'aisné estoit maistre de camp des bandes françoises qu'il amena de Ferrare en France, comme j'en parle ailleurs, lequel laissa amprès soy deux braves enfans pareils au pere. Ce fut grand dommage du jeune qui fut executé à Paris [1], car il avoit beaucoup de vertus. J'en parle ailleurs [2].

1. Joseph-Boniface, sieur de la Mole, amant de Marguerite de Navarre et favori du duc d'Alençon, accusé de conspiration contre l'Etat et décapité en 1574.

2. Var. : [*Au siège de Fleurance aussy il y eut Alisprand Madruzze, qui a esté un très bon capitaine et couronnel, qui fit bien à la battaille de Cerizolles et y demeura entre les morts. Ses troupes aussy firent bien. Pour fin, comme j'ay dict, l'Allemand, quand il est bien aguerri, est un très bon homme de guerre et combat très bien quand il veut. Je m'en rapporte à ceste sanglante bataille du marquis Allebert et du duc Maurice, qui fut si sanglante qu'il y eut une infinité de contes, barons et grans seigneurs estendus morts sur la place, sans les autres gens de guerre, dont le nombre ne s'en peut dire. J'ay ouy racompter à M. d'Aumalle, qui estoit lors prisonnier au camp dudit marquis, force choses estranges et particulieres de ce combat; mais je le remets aux livres, et parlerois vollontiers dudict marquis et du duc Maurice, et du duc de Saxe, et de tant d'autres grands seigneurs et grands cappitaines d'Allemaigne et de leurs guerres; mais il y a assez de livres en espaignol, italien, françois et allemand composez, et aussi Sleidan en triomphe d'escrire; mais tous ne disent pas le tort que se fit le dict marquis, et à son honneur, d'avoir ainsin quitté le service du roy Henry, qui l'avoit si cherement receu, favorisé, assisté et appoincté, et puis chargea ses gens, prist M. d'Aumalle prisonnier, et M. de Rohan, l'un des bons et grands capitaines de son temps, fust si miserablement tué pour le debat qui survint entre les soldats qui*

43. — Le conte Guillaume de Furstemberg fut estimé bon et vaillant capitaine; et le fust esté d'advantage, sans qu'il fut leger de foy, trop avare et trop adonné à la pillerie, comme il le fit parestre en la France quand il y passoit avec ses trouppes; car amprès luy rien ne restoit[1]. Il servit le roy François l'espace de six à sept ans avecque de belles compagnies tousjours montans à six et sept mille hommes; mais amprès si longs services, ou plustost ravages et pilleries, il fut soubçonné d'avoir voulu attenter sur la personne du roy, dont j'en fais le conte ailleurs. Et, pour le mieux encor sçavoir, on le trouvera dans les *Cent Nouvelles de la roine de Navarre* Marguerite[2], où l'on peut voir à clair la

l'avoient à qui l'auroit et demoureroit. Ce sont des accidens de guerre qui sont dangereux quand ilz arrivent, que pour telle altercation et despit l'on tue souvent leurs prisonniers.

Ledict marquis de là s'en alla camper devant Metz et nous faire la guerre, et nous fatiguer le plus qu'il peut; mais aussy M. de Guise le luy sçeut bien rendre, car ordinairement, ou le plus souvent, faisoit faire sorties de ce costé là, et Dieu sçait si on les luy espargnoit; car on en tua à quantité, n'estans pas tous des mieux aguerris, et ainsin qu'en disoient tous, il n'en tourna pas la quarte partie de ses gens en leur pays; aussy l'empereur et les Espaignols n'en furent trop marris, ni quand ilz estoient bien estrillez, n'estant leur coutume de n'aimer guieres parmy eux un ennemy reconsillié et qui a rompu sa foy malement.]

1. Particulièrement en 1523, dans sa campagne de Champagne, où il fut battu par Claude de Lorraine.

2. C'est le sujet de la XVIIe nouvelle de la seconde journée. Selon M. Le Roux de Lincy (Ed. de l'*Heptaméron* publiée par la Société des Bibliophiles, t. 2, p. 83 et 435), l'aventure se seroit passée dans la forêt d'Argilly, au mois de juillet 1521, lors du séjour du roi François Ier à Dijon. Le comte de Furstemberg témoigna quelque regret de sa faute. Marguerite, dans une lettre adressée à son frère en

valeur, la generosité et la magnanimité de ce grand roy, et comme de peur l'autre quicta son service et s'en alla à celuy de l'empereur. Et, sans qu'il estoit allié de madame la regente[1], à cause de la maison de Saxe, d'où est sortie celle de Savoie, possible eust-il couru fortune si le roy eust voulu; mais il voulut faire parestre en cette occasion sa magnanimité plustost que le faire mourir par justice.

Lorsqu'il fut pris en sondant la riviere de Marne[2], qu'il avoit d'autres fois tant recogneue en allant et venant par la France avecque ses troupes à la venue de l'empereur en Champagne et Saint Dizier, il luy pardonna encor. Mis en la Bastille et quicte pour trente mill' escus de rançon, il y eut aucuns grands capitaines qui dirent et opinarent ne devoir estre traictés ainsin en prisonnier de guerre, mais en vray et vil espion, comm' il avoit fait la proffession; de plus, qu'il estoit quicte à trop bon marché de sa rançon, car ce n'estoit pas le moindre larcin qu'il avoit faict en France de l'une de ses monstres. Enfin il fut mieux traicté qu'il ne valloit, disoit on.

L'empereur ne s'y fioit point autrement, ni en luy ni en ses gens; et mesmes quand il leur

1536, s'exprime ainsi : « Le comte Guillaume m'a dict que je vous escripve qu'il y a bien difference du purgatoire honteux d'Italie au paradis glorieux de ce camp, et m'a dict des fautes passées que j'aime mieux qu'il vous compte que moy, etc. »

1. Louise de Savoie, mère de François Ier, régente du royaume pendant la captivité de son fils.

2. En 1544, lorsque l'armée impériale s'étoit avancée jusqu'à Châlons-sur-Marne.

commanda de s'aller jetter dans Vitry[1] pour la garder et favoriser les vivres de son armée. Tant s'en faut; amprès qu'ils y eurent tout mangé et gouspillé[2], quatre compagnies qu'on avoit laissé dedans y mirent le feu, le bruslarent tout (le nom encor y reste de Vitry-le-Bruslé), et puis s'en tournarent au camp retrouver les autres trouppes : dont l'empereur en entra en extrême collere, sans pourtant en faire justice; mais il patienta fort ce coup, pour avoir affaire de ces gens sur l'entrée d'une guerre et d'un pays. Ce traict meritoit d'estre puny à toute outrance de rigueur : ce sont des coups et patiences de necessité.

Paulo Jovio parle d'un certain Vulcan[3], fils du comte de Furstemberg, qui fut tué à la battaille de Cerizolles. Je ne sçay s'il estoit fils de ce conte Guillaume dont nous parlons; mais il avoit pris, ou son parrain pour luy, un nom estrange que de Vulcan[4]. Force Italiens et aucuns Allemans aussy se plaisent à prendre des noms antiques de ces braves Romains, dont j'en nommerois un' infinité; mais n'en prennent nullement aucun des dieux antiques et payans, comme de Saturne, Jupiter, Bacchus, Mars, Pluton, Radamante et autres dieux fats. Cestuy cy pourtant se nomma Vulcan. Du nom de Mercure s'en est veu en France[5]; mais c'estoit un nom de place et de sei-

1. En 1544.
2. Pour gaspillé.
3. Wolfgang.
4. Lisez : Un nom aussi estrange que celui de Vulcan. On comprend que, si Branthôme ne francisoit pas le nom de Volfgang, il n'y auroit pas matière à ce raisonnement.
5. Les ducs de Mercœur.

gneurie, mais non pas de baptesme. Je croy que ce nom de Vulcan et surnom de Furstemberg ne servirent guieres ni l'un ni l'autre à le sauver s'il tumba vif entre les mains des François. Pour le Vulcan, c'estoit pour faire peur aux petits enfants; pour celuy de Furstemberg, il estoit trop hay et abhorrable aux François [1], si que possible quelques vieux advanturiers françois se souvenans des maux que ce nom avoit apportez en France, et qu'eux mesmes possible en ayant souffert, s'ilz le prirent en vie, le despescharent aussitost, ou bien s'il demeura mort au conflit, en eurent joye de le voir estendu par terre. Ainsin se font les vangeances.

44.— Il y eust aussy ce brave Martin Rossen [2], très bon capitaine estant au service du duc de Cleves. Il le fit parestre en plusieurs belles expedictions qu'il fist contre l'empereur et aucuns de ses capitaines, comme le prince d'Orange et autres, qu'il defit [3], et donna jusqu'aux portes d'Anvers, où il en brusla la moitié des fauxbourgs [4]. Mais aussy avoit-il avecque luy M. de Longueval [5], brave capitaine, que le roy luy avoit envoyé avecque une bonne trouppe de François, mais pe-

1. Depuis longtemps ce nom étoit connu en France; car Louis XII, dans son *armurerie* du château d'Amboise, conservoit (1499) « une espée longue rabatue à creuzetz pendants, qui fut au conte de Vistambert (Furstemberg). »

2. Martin de Roscheim, mort à Anvers en 1555.

3. En 1542. Voy. plus haut la fin de l'art. 3, ch. III.

4. Il auroit pu s'emparer de la ville; mais, livré à ses plaisirs, il négligea de le faire. C'est dans ce lieu que la peste l'emporta, en 1555.

5. Le comte de Bossut.

tite pourtant; et sans luy ledict Martin Rossen possible n'en eust pas tant faict. Enfin, Duren prise d'assaut, et le pays de Gueldres reduict à la devoction de l'empereur, il pardonna au duc de Cleves et audict Martin Rossen, et pour sa valeur le prit à son service et ses gages; et luy mena de belles troupes en Champagne et à Saint Dizier. Ainsin alla la fortune de guerre en ce capitaine, aujourd'huy pour le roy, l'endemain pour l'empereur!

45. — Advant tous eux avoit esté au service de l'empereur le couronnel Frainsberg[1], qui avoit ses trouppes avecque M. de Bourbon à la prise de Rome, lesquelles toutes estoient affriandées de la religion de Luther. Aussy elles le firent bien paroistre envers les prebstres et gens d'eglise, ausquels ne pardonnarent jamais qu'ilz ne passassent le pas tant qu'ilz en trouvoient: de sorte qu'on dict et est escrit que tel soldat et capitaine allemand se trouva qui avoit une chaisne et la portoit enfilée de soixante-dix couillons de prebstres. En nos premieres guerres civilles se sont trouvez plusieurs, tant soldats que capitaines, qui en ont porté de telles, et mesmes un gentilhomme d'Anjou, qui s'appelloit Bras-

1. George Frundsberg ou Fronsperg, né à Mündelheim, près de Memmingen, en Souabe, mort vers la fin de janvier 1527, a écrit des mémoires importants sur ses expéditions militaires. C'étoit un homme d'une taille gigantesque et d'une force de corps exceptionnelle, qui avoit laissé une grande réputation de bravoure dans les armées de Maximilien Ier. On cite sa conduite à la journée de la Bicoque. Il commandoit en 1525 les troupes du connétable de Bourbon. A. Keisner a donné sa vie en latin, 1568, in-fol.

saut [1], qui en portoit tout de mesme; dommage pourtant qu'il s'adonnast à cela, car il estoit gentilhomme de bon lieu, et brave et vaillant.

Ce Frainsberg, ayant sceu qu'on tiroit vers Rome, avoit faict faire une belle chaisne d'or, exprès (disoit-il) pour pendre et estrangler le pape de sa propre main, parce qu'à tous seigneurs tous honneurs, et, puis qu'il se disoit le premier de la chrestienté, il luy falloit bien defferer un peu plus qu'aux autres. On dict que s'il fust esté du commancement de la prise, que les cruautez s'y fussent encor exercées plus enormes que ne furent, car il estoit très cruel et mortel ennemy du pape et des papistes; mais il estoit demeuré à Ferrare [2], malade extremement de ses gouttes. Qu'eust-il sçeu faire pis qu'il s'y fit, sinon qu'il n'y eust mis le feu pour l'embrazer toute? Dieu ne le voulut, pour avoir esté et pour estre encor le chef du monde, ou pour le moins de la chrestianté: aussy que les Gots et Visigots l'avoient assez visitée de fœus et de ravages d'autres fois, de sorte qu'elle demeura un long temps toute deserte et deshabitée.

Où se tenoit donc le sainct pere alors (ay

1. Var.: *Un gentilhomme d'Anjou que je ne nomme point.* Cette leçon, que nous empruntons aux imprimés, et à laquelle nous substituons une phrase des manuscrits, ne rendoit pas la phrase de Branthôme plus obscure. On savoit que par ce gentilhomme d'Anjou il désignoit René de la Rouvraye, sieur de Bressaut, auquel on coupa la tête à Angers, lors du massacre.

2. Guichardin dit positivement que Frundsperg étoit présent à cette expédition contre Rome. (Voy. liv. XIV, XVII et XVIII.)

je veu aucuns de la religion faire ceste demande)? Dieu le gardoit, colloquoit et assistoit ailleurs, tant il sçait bien garder les siens où il luy plaist.

Faut notter une chose, que si les gens et lansquenets de ce Frainsberg firent du mal à Rome, ilz en firent bien autant dans Naples quand ilz y furent assiegez et ensarrez: car lors qu'ilz y entrarent il y avoit des vivres et des vins pour deux ans; mais ilz gouspillarent, beurent et mangearent avec une gloutonnie que, sans le malheur qui arriva à M. de Lautrecq et à toute son armée de malladie, de pestes et de morts, la ville estoit troussée, et la prophetie de M. de Lautrecq accomplie, qui disoit tousjours qu'il les auroit la corde au col; car les vivres y failloient dedans estrangement, jusques à une poulle qui valloit cinq escus, un poullet deux, le pain de mesme; en quoy falloit bien se rendre, ou mourir de faim. De sorte que j'ay ouy dire à de grands capitaines que les lansquenets ne sont pas trop bons renfermez dans une place, pour estre mal reiglez et fort subjects à leurs bouches. Je m'en rapporte à Anthoine de Leve dans Pavie, que s'il n'eust joué un tour de son escrime, comme j'ay dict en son lieu, il estoit perdu; au conte de Mansfeld dans Yvoy, le tour qu'ilz luy firent et dont il s'en doulut fort. La seigneurie de Sienne, avec M. de Montluc, s'en sçeut gentiment desfaire dans leur ville des leurs; autrement ilz estoient perduz de reputation et de vies. A la campaigne et aux sieges [1] ilz

1. Il veut dire: à l'attaque des places.

sont très bons, et combattent très bien quand ilz sont estez aguerris un peu.

CHAPITRE XVIII.

46. *Braves Capitaines italiens.*

C'est assez parlé de ces couronnels allemans, que si je les voulois speciffier je n'aurois jamais faict; et ce seroit aussy une grande honte à moy d'en escrire tant, puisque tant d'histoires en parlent. Il faut parler un peu aussy des braves Italiens, desquels, tout de mesmes qu'il y a eu de bons et de braves capitaines parmy les Espaignols et Allemans, comme j'ay dict cy dessus, soubs l'empereur et le roy son fils, il y en a eu aussy de tous pareils de ceste brave nation, comme ces Medicis, ces Colomnes, ces Ursins, ces Gonzagues, ces Baillons, ces Maltestes, ces Vitellis, ces Martinengues, ces Dories, ces Malespines, les Spinolas genevois [1], desquels est sorty ce grand marquis de Spinola, aujourd'huy l'espouvante des Pays Bas, qui ne doit rien à ses braves predecesseurs, voire les surpasse en tout, duquel j'en parleray ailleurs à son tour; bref, un' infinité d'autres. Je ne suis pas pour especiffier tous ceux que j'ay dict, sortis tous de très nobles, illustres et vaillantes familles, de

1. Genois.

peres en fils; car j'entreprendrois un œuvre trop grand et difficille à moy. Je diray seulement qu'au combat naval faict devant Naples assiegée, Cæsar Fiaramosqua [1] y mourut combattant bravement; Ascanio Colomne y fut pris aussy; Phillippe Cerveillon [2] y fut pris aussy; et force autres braves capitaines y firent très bien, ausquels les Espaignols ne firent point de honte.

Au siege de Florance furent et accompaignarent le prince d'Orange, Pierre Louis Farnese [3], le conte Rosso de San Segondo [4], Allexandre Vitelly, Joan-Baptista Savello, Martio Colomne, et son parent Camillo Mutio, Pyrro de Stipicciano, le segnor Scalingo, Astezan Braccheo et Sforza, freres Malatesta, le vieil capitaine Joanni Sassatello de Romaigne, Hieronimo de Trani, et force autres; lesquels tous là firent bien parestre leurs valeurs. Aussy avoient-ilz à faire à de très braves et vaillans capitaines de ceux de dedans, qui le monstrarent bien en un' infinité de combats, et mesmes en une saillie que firent un jour le determiné Jehan de Turin, duquel je parle ailleurs, Bartholomeo de Fano, Jacobeto Corso, et autres braves capitaines, dont servit bien à ceux de dehors se bien deffandre. Cipsa, Pisan, Bonifacio di Parma, Rosso et Allexandro

1. Fieramosca. Ce fut lui qui conclut la paix en 1527 avec le pape Clément VII.

2. Les uns ont lu Cerhellon, les autres Cerbeitton, d'autres enfin Serenon. Guichardin (liv. XIX) parle d'un secrétaire du vice-roi de Naples qu'on appelait Serenon.

3. Fils de Paul III, pape.

4. Ce gentilhomme assistoit, comme capitaine de l'empereur, à la guerre de Florence.

Vitelly y furent fort blessez, et Sciara Colomna aussy.

Pour le voyage de La Goulette [1], s'y trouvarent aussy force braves capitaines, comme fut Spinello Carafa et le vaillant conte de Sarno, qui fut tué devant le fort en une furieuse saillie qu'y fit Salec, commandant dedans, contre ledict conte allant recognoistre la place, qui fut rembarré avec les siens jusques dans ses tentes et pavillons, qu'ilz pillarent, et meubles et vaissaille d'argent. Et amprès ledict conte tué, ledict Salec en fit coupper la teste et l'envoya à Barberousse pour present, dont il fut bien joyeux; car ledict conte luy avoit faict la guerre ailleurs vers la Barbarie. Les Espaignols ne furent pas marris de la deffaicte de ce conte et de ces Italiens (que c'est que d'envie!), d'autant qu'il avoit demandé au marquis del Gouast ceste faveur pour faire la premiere poincte pour recognoistre la place; qu'il luy accorda voulontiers, pour sa valeur souvent faicte paroistre, et aussy qu'il l'aimoit. En quoy le marquis les tança fort de se resjouir et se rire du mal d'autruy, et mesmes estans là tous pour le service de l'empereur et du general.

Quelques temps amprès, les Espaignols n'eurent pas grand occasion de se rire des Italiens à l'assaut et la prise de la ville de Duren [2] que fit l'empereur, y estant et comparant en personne,

1. L'expédition contre Tunis, entreprise par Charles-Quint en 1535.

2. Ville forte appartenant au duc de Clèves, prise par l'empereur en 1543.

armé de toutes pieces et une cazaque de drap d'or, tant pour se faire bien paroistre et animer ses soldats, que pour l'envie qu'il portoit à ceste place, et à la vengeance qu'il en vouloit avoir. Aussy et les uns et les autres, par une genereuse jalouzie, le jour de l'assaut venu et breche faicte, tous faisant à l'envy, sans en attendre le signal et commandement de l'empereur, ni de Fernand de Gonzague, general de Sadicte Majesté, passant le fossé plein d'eau, montarent et donnarent l'assaut si furieusement, et si opiniastrement y combattirent, qu'en fin ilz emportarent la place, non sans y estre demeurez morts plus de cinq cens, tant des Espaignols que des Italiens, sur le rempart et la bresche; aussy, ayant tout forcé, tuarent tout tant qu'ilz peurent, pour la vengeance de leurs compaignons et capitaines.

Ilz estoient commandez par Stefano Colomne, envoyé par le grand Cosme de Medicis à l'empereur; lequel, pour sa suffisance et merite, le fit là maistre de camp de toute l'infanterie italienne, montant à quatre mill' hommes, dont il s'en acquicta très dignement; et Camille Colomne et Anthonio Doria, qui avoient de belles trouppes et estoient de bons capitaines, ne desdaignarent de lui obeir. Don Alvaro de Sande et Ludovic Perez commandoient aux Espaignols, montant autant que les Italiens. La ville prise et le combat et massacre cessé, pilla qui peust, dont s'en enrichirent fort les soldats. L'empereur, qui vist donner l'assaut, en estant fort près, loua publiquement, entre autres Italiens,

pour avoir très vaillamment combattu et bien faict, un Fatio de Pise, et un San Severin de Naples, morts sur la place.

Il loua aussy fort deux alfiers ou porte ensaignes, l'un Navarrès, nommé Randolazzo, et l'autre Genevois[1], nommé Gregorio, qui demandarent après l'honneur et la recompense de la couronne murale, comme jadis firent ces braves Romains, parce que tous deux contestoient avoir monté les premiers sur la muraille; et de faict en produirent leurs tesmoings, estant les affections de chacun des deux pays fort adonnées à la faveur de l'un et de l'autre. L'empereur en remit et differa sa sentence pour n'offancer l'un ni l'autre, et les entretint long temps en longueur et suspans, et en bonnes esperances à tous deux, de peur que par ce debat s'engendrassent de chascun costé des haines et des envies qui peussent venir à quelque mutinerie.

L'empereur, en ce traict comme en plusieurs autres, monstra sa sagesse; car il y avoit assez de quoy pour s'animer des deux costez; où il acquit grand louange, mais encore plus grande d'avoir conquis bravement ceste ville, et faict mieux que ne firent les cohortes romaines de Jules Cæsar, soubs Caïus Getta[2] et Titurius Sabinus, qui là furent deffaictes et mises en pieces des gens de ceste contrée. Cela se trouve par les histoires.

Il y eut aussy des Italiens à l'entreprise d'Alger: ilz coururent pourtant fortune en une saillie que leur fit faire Assan-Aga, commandant de-

1. Génois.
2. L. Aurunculeius Cotta, lieutenant de César.

dans; et sans qu'ilz furent bravement secourus ilz estoient mal. Ilz estoient commandez et menez par Camillo Colomne, brave et vaillant capitaine. Il se list et se dict que l'empereur se repentit fort à son siege de Saint Dizier qu'il n'avoit amené des trouppes d'Italiens, puis qu'il les avoit veu faire si vaillamment au siege de Duren, et que là ilz en eussent faict de mesme et eussent autant deschargé ses Espaignols, qu'il aimoit tant et vouloit tant espargner; car ilz y furent bien estrillez, battuz et grillez d'artiffices à fœu, jusqu'au nombre de cinq cens.

Or, c'est assez pour ce coup parlé d'eux; et pour conclure, je diray un mot de ce brave et vaillant Jannin de Medicis, et du grand Cosme de Medicis, duc de Florance, son fils.

CHAPITRE XIX.

47. *Jannin de Medicis.* — 48. *Le cardinal Hypolite de Medicis.* — 49. *Le grand Cosme de Medicis, grand duc.*

Jannin de Medicis [1], pour son commancement, servit très bien l'empereur, et tint son party. Il se fit fort sous le marquis de Pescayre, de sorte qu'il emporta en un rien le pris d'estre un très bon

1. Jean Medicis, né en 1498, mort près de Borgo-Forte le 30 novembre 1526.

capitaine, et mesmes pour les gens de pied, et mourut en l'aage de vingt-deux ans, venant aux vingt-trois, estimé et tenu pour tel, ce dict Guicciardin; mais les autres le montent à un peu plus haut d'années, comme je diray cy amprès. Il estoit nepveu du pape Leon [1], et amprès sa mort, pour le regret qu'il en eut, il fit faire toutes ses enseignes noires; de sorte que ses trouppes n'estoient autrement nommées que les bandes noires, et par tout là où elles furent employées, faisoient fort parler des bandes noires [2].

Il quitta amprès le service de l'empereur, et s'en vint, tousjours avec ses bandes noires, au service du roy François, qu'il servit très bien tant qu'il vesquit. Toutesfois il fit une grand revolte dans Cremone contre M. de l'Escu, pour l'amour de la composition que ledict M. de l'Escu fit sans son sçeu; que s'il ne l'eust appaisé, le roy le perdoit [3]; et eust bien faict du mal avecque ses trouppes, disent les Espaignols, qui ne demandoient pas mieux. Du despuis il servit fort bien le roy en tous les lieux où il se trouva, et mesmes au siege de Pavie, là où il

1. Léon X.

2. Ce sont ces bandes noires qui trottoient par l'esprit de Rousseau, enfant : « Je lisois les grands capitaines de Brantôme. J'avois la tête pleine des Clisson, des Bayard, des Lautrec, des Coligny, des Montmorency, des La Trimouille, et je m'affectionnois à leurs descendants, comme aux héritiers de leur mérite et de leur courage. A chaque régiment qui passoit, je croyois revoir ces fameuses bandes noires qui jadis avoient fait tant d'exploits en Piémont. » (*Confessions*, part. I, liv. V.)

3. Cette révolte eut lieu faute d'argent. On sait quels furent les résultats de la triste imprévoyance du prince et de ses généraux.

fut fort blessé d'une harquebuzade en une jambe, dont il fallut qu'il se retirast pour se faire panser. Lequel fut trouvé fort à dire à la bataille de Pavie, d'autant qu'il sçavoit fort bien faire combattre l'infanterie, et sçavoit de quelle façon aussy combattoit l'Espaignol; si bien qu'on luy eust faict mieux teste qu'on ne fit s'il y eust esté. Aussy le roy François le sçeut bien dire et regretter, et que s'il fust esté là, que l'infanterie espaignole n'eust faict tel eschet qu'elle fit; combien qu'il se mescontantast fort de ses capitaines (j'en parle ailleurs) qui luy avoient desrobé tant de payes, que pensant avoir des gens ce jour là de ce costé, il n'en trouva que peu, tant ilz avoient payé les commissaires de passevollans [1].

Au bout de quelque temps, luy estant guery et retourné à servir le roy, il eut encor une grande harquebuzade dans la jambe mesmes qu'il avoit esté blessé; et, ainsin qu'il fut arresté de la luy coupper, on luy annonça l'arrest, et qu'il falloit avoir des gens pour le tenir ferme, et luy couvrir la face et les yeux. Il leur dit: « Couppez « hardiment, il ne me faut point personne pour « me tenir; car vingt hommes ne me pourroient « pas tenir quand je l'aurois entrepris. Parquoy « couppez. » Et luy mesmes prit la bougie, et la tint tant qu'on la luy couppa, le duc de Mantoue estant present [2]. Et, pensant estre guery,

1. Homme qui, sans être enrôlé, se présente aux revues et passe pour soldat, afin de faire paroître une compagnie plus nombreuse et toucher la paye au profit du capitaine.

2. L'historien Varchi et d'autres s'accordent avec Branthôme pour rapporter cette anecdote.

le mal s'empira de pis en pis; et venant à la mort, il dict seulement : « Et comment ! faut-il « que je meure icy entre des emplastres? Ce « m'est un grand despit ! » (dict l'histoire espaignolle). Et se tournant de l'autre costé, il mourut, à Mantoue, en l'aage de vingt-huict ans [1], disent les histoires espaignolles aussy, l'an mil cinq cens ving-six, estant estimé l'un des grands capitaines de toute l'Italie, et pour tel regretté, et jugé que, s'il eust fourny ses ans selon le cours, il n'en fut jamais un tel Italien: car il avoit toutes les vertus d'un grand capitaine, et surtout compaignon de tout le monde, et très liberal.

48. — [Je croy que le cardinal Hypolite de Medicis estoit son frère; mais il estoit un brave homme et fort martial et plus qu'ecclesiastique, lequel mena en Hongrie les forces d'Italie à l'empereur, et le tenoit-on pour lors plus propre pour les armes que pour le chapeau rouge, ainsin que j'ay ouy dire à aucuns anciens en Italie. Il mourut aussy fort jeune et fort regretté du pape et de tout le monde. Il estoit mutin, fort escalabrous; il le montra à l'empereur au retour du voyage d'Hongrie; mais l'empereur le luy rendit bien. — Je tiens le compte de ci-dessus dudict Jannin des Espaignols, qui le louent très fort.]

49. — Ce brave et vaillant Jouan de Medicis laissa amprès luy, de sa fame, très honneste et

1. Guichardin dit vingt neuf ans (liv. XVII), et Galuzzi, dans son *Histoire du grand-duché de Toscane*, vingt-sept.

sage dame, la signora Maria Salviaty, un brave fils comme le pere, qui fut ce grand Cosme de Medicis[1] que nous avons veu de nos temps si renommé et si grand homme d'estat, si sage et si advisé, qu'il ne s'en est veu un pareil à luy de nos temps, ainsin qu'il le monstra lors qu'il se fit et installa chef de la republique de Florance et puis duc, et puis grand duc, qu'aucuns appelloient grand duc de Toscane, d'autres grand duc simplement.

De racompter sa valeur, son assurance, sa prudance et son sage temporisement, comme il parvint à ceste principauté n'ayant que dix huict ans, ce seroit chose superflue et redicte à moy, puis que Paulo Jovio en a faict le discours aussy beau qu'il est possible. Je diray seulement un mot : qu'ainsin qu'il aspiroit à ceste principauté, un jour qu'il partit de sa maison pour en sçavoir la resolution du conseil qui se tenoit pour ceste affaire, sa mère le voulut retenir pour l'empescher de ceste attante, craignant qu'il ne luy en arrivast mal, veu que les Florentins ne desiroient rien tant que le recouvrement de leur liberté, et qu'il luy en pourroit arriver pareil inconvenient qu'au duc Allexandre : « Ah! ma « mere, luy dict-il, laissez, je vous prie, de ne « me persuader plus. Il faut resolument que j'aille « où la fortune m'appelle, en me monstrant be- « nignement quasy au doigt l'occasion pour ve- « nir à ceste souveraine dignité, qui est très « honorable et très necessaire à toute nostre

1. Cosme I, Medicis, né le 11 juin 1519, duc de Florence en 1537, duc de Sienne en 1555, grand-duc de Toscane le 27 août 1569, mort au mois de mai 1574.

« maison. Que si j'en perds l'occasion et n'en « fais compte, elle n'est plus pour retourner « amprès moy. Il ne faut pas qu'une peur et une « vaine apprehension m'empesche d'entendre à « moy et à mon proffict, veu que ce n'est point « contre le ciel de quoy j'aspire à un tel bien qui « se presante, pour vertueusement et vaillam- « ment faire veritable mon destin fatal. » Belles parolles certes et courageuses!

Il disoit cela se souvenant d'un devin grec, je ne sçay si c'est celuy que je luy ay veu, ou son père, très singulier en cet art, luy regardant la main, luy avoit predict une succession de très grande dignité et opulante; comme de faict le devin n'y faillit ni la fortune, car il fut pour le commancement créé chef de la republique de Florance, n'ayant pour son estat que douze mill' escus par an, que son predecesseur en avoit dix huict mille.

Pour fin, ce brave prince se comporta si bien avec son temporisement, sa conduicte, sa prudance et sa valeur, qu'avecque le temps il se rendit paisible duc de Florance, non sans grand peine et travail pourtant, à cause des bannis de Florance, et surtout des Strozzians, Philippe, ses enfans et autres, desquels il vint à bout en fin, comme j'en parle ailleurs.

Et ce qui luy aida fort, c'est la vangeance qu'il fit de la mort de son predecesseur, Allexandre de Medicis[1], sur le parricide[2], qui s'en es-

1. Alexandre de Medicis, chef de la république florentine de 1530 à 1537, assassiné le 6 janvier de cette année par l'un de ses parents, Lorenzino de Medicis.

2. Lorenzino de Medicis, surnommé Lorenzaccio, cousin

tant enfuy en France, le roy François ne le voulut recevoir ni receler, tant il estoit magnanime; puis s'estant retiré en Constantinople, ayant senty le vent que ce grand sultan Soliman le vouloit livrer à la vangeance pour l'enormité du faict, s'enfuist à Venise; où estant retiré, fut tué par deux determinez soldats de Volterre, où il y en a tousjours de bons; l'un s'appelloit Bebo, qui avoit esté de la garde dudict Allexandre, et l'autre Cecchin de Bibonna. Et ainsin vangearent la mort de leur maistre voulontairement et de leur propre gré et mouvement, et sans avoir voulu prandre ni toucher tant soit peu le salaire de sept mille escus ordonnez par le senat à ceux qui tueroient ce parricide, et en vangeroient la mort. Grand louange certes à ces deux braves soldats, pour avoir vangé la mort de leur maistre sans aucune avarice, sinon par une grande magnanimité de cœur! Ah! braves! vous estes morts comme mortels; mais vostre los vous rend immortels, et ne rend nuls esgaux à vous en pareilles vangeances, soit de leurs maistres ou de leurs capitaines.

Il faut sçavoir aussy que, si ce parricide fut detesté d'aucuns et abhorré, il fut aussy loué d'autres, comme il y a tousjours divers cerveaux, jusques à comparer le meurtrier à Brutus, pour avoir voulu remettre la republique en son entier; dont plusieurs furent bannis de Florance, et plusieurs aussy se bannirent d'eux mesmes, non sans grand danger de la vie dudict Cosme.

d'Alexandre, qu'il assassina le 6 janvier 1537. Il fut assassiné lui-même en 1548.

Et bien luy servit de prendre garde à luy et se tenir couvert souvant d'une maille, et un long temps monstrer une brave façon et très assurée, comm' il l'avoit certes et toute martialle, et qui portoit aussy bien son espée à son gré au costé qu'il est possible, ne l'abandonnant jamais, de sorte qu'il fust esté bien resolu celui là qui l'eust osé attaquer, non pas deux ou trois, qu'il ne leur eust faict courir fortune aussy grande qu'eux à luy; car il estoit resolu, disoit-il, de vandre bien cherement sa mort. Dont il avoit souvant de grands advertissemens des grands attentats qu'on luy preparoit; jusques là que lui aimant fort le plaisir de nager (car il nageoit des mieux) et de se jetter du hault du pont d'Arne en bas, on luy avoit preparé une fois des espées très poinctues et dagues dans le fonds du fleuve fichées en terre, afin qu'ainsin qu'il se jetteroit du haut en bas il trouvast les poinctes de ces espées en l'air qui le lardassent et le fissent ainsin mourir. Mais cet aguet fut descouvert, et dict on par luy-mesme, qu'il vist les espées du haut en bas advant s'y jetter; et par ainsin sauva sa vie et y fit mieux arregarder par amprès; car tousjours il aimoit fort ce plaisir, comme j'ay dict, et pour cela ne s'en priva pas. J'ay ouy faire ce compte dans Florance mesmes. Bref, ce brave prince il eut de grandes traverses de toutes parts, voire de son beau pere don Pedro de Toledo [1], qui eust bien voulu luy faire perdre son estat s'il eust peu; dont j'en parle ailleurs.

1. Cosme I avoit épousé, le 29 mars 1539, Eléonore de Tolède, fille du vice-roi de Naples.

En fin, la fortune, qu'il avoit trouvée si bonne par son ascendant, luy continua si bien sa compaignie, que de trois grandes republicques il en fit et en composa une seule principauté et souverainetté, qui est Florance, qui s'est faict craindre, aimer et rechercher des plus grands de la chrestianté; Sienne, ville imperiale, composée de très braves et vaillans gens de cœur et de guerre, citadins et gentilz hommes, qui ploye soubs luy maintenant, et se mocque de l'empereur et de son empire, et la luy detient à sa barbe; et Pise, ceste brave republicque, dis-je, qui a faict trambler par ses vaisseaux et armes le levant et ses voisins aussy, jusques à avoir possedé le royaume de Sardaigne; aussy disoit on le temps passé, Paris en France, Milan en Lombardie, Rome en Italie, et Pise en Toscane.

Voilà doncques toutes ces trois belles et florissantes republicques à rien; jadis subjectes qu'à elles mesmes, leurs libertez sont soubs le joug et les loix de ce grand prince Cosme, qui, par ses valeurs, vertus, merites et sages conduictes, fut prononcé par le pape Pie quinte grand duc, comme j'ay dict, et avecque juste titre, occupant et tenant si beaux pays, grandes et quasy royalles places et très opullantes; si qu'on dict son revenu montant à plus de deux millions d'or, sans un grand tresor et infiny qu'il laissa à messieurs ses enfans [1], très grands et habiles personnages,

1. François de Medicis, qui régna depuis 1564 jusqu'à sa mort, arrivée le 19 octobre 1587, et Ferdinand I, d'abord cardinal de Medicis, puis grand-duc, né en 1551, mort le 7 février 1609. François eut un autre fils, Pierre, mort à Madrid le 25 avril 1604.

les deux aisnez heritiers, l'un par la mort du premier, qui est le grand duc d'aujourd'huy, que l'on tient pour un très grand et sage homme d'estat, qui poursuit les erres, examples et enseignemens de son pere, lequel faut dire, tant qu'il a vescu, a faict toujours de belles choses et pour la chrestianté et pour le service de l'empereur; ainsin qu'il envoya un beau secours de huict cens chevaux conduictz par ce brave Astofe Baillon au marquis del Gouast pour la bataille de Cerizolles, et encore amprès il en envoya un autre beau pour la guerre d'Allemaigne; assista aussy, de tout ce qu'il estoit possible, le marquis de Marignan pour le siege de Sienne, et principallement de vivres, si que l'armée n'y eut grande necessité. Et s'il y eust pu assister de sa personne, il ne desiroit autre chose; s'il eust peu par son absance estre assuré d'ailleurs de son estat de Florance, il n'y eust pas failly, car il avoit le cœur très valleureux.

Lorsque Barberousse tourna de Provance avecque son armée, et qu'il voulut mettre pied à terre (comme de faict il le fict et commançoit à piller et ravager la Toscane par les saccagemens et bruslemens de Talamont[1], de Port Hercule, et qu'il estoit près d'achever par la prise d'Orbitelle), ce brave prince y envoya un fort beau secours de cavallerie et infanterie conduicte par ce brave et vaillant capitaine le seignor Vitelly, qui s'y jetta determinement dedans pour la deffendre, tant contre ledict Barberousse que contre les Strozziens conduicts par Leon Strozze, des-

1. Talamone.

puis prieur de Capoue, donné par le roy François audict Barberousse pour coadjuteur, et despuis ambassadeur vers Soliman. Ce beau secours les estonna si bien, et mesmes ceste belle cavallerie tousjours costoyant la mer, que ledict corsaire fit retirer ses gens en gallere et faire voille; de sorte que, sans ceste belle prevoyance et belles forces de ce grand duc, ne faut point doubter que toute la coste de Toscane, voire plus advant, ne fust estée au sac et au fœu.

Ce n'est pas ceste fois seulement qu'il fit la guerre aux infidelles, mais d'un sainct zelle l'a continuée; si bien, qu'il a tousjours entretenu sept ou huict galleres, et bien armées de gens, de vivres et toutes choses necessaires pour un bon armement de mer, allant tousjours en cours et faisant tousjours prises; de sorte que les corsaires les ont autant redoubtez qu'aucunes de la mer après celles braves de Malte. Et pour mieux les armer, il erigea un très beau et sainct ordre de chevalliers de Sainct Estienne [1], desdiez et destinez pour ceste guerre ordinaire des infidelles, et leur en donna de fort belles commanderies et pentions, qui les entretenoient fort bien. Grande obligation, certes, que la chrestianté luy en doit et à sa mémoire pour jamais! Ce que continue M. le grand duc son fils aujourd'huy.

De plus, il avoit un gallion des plus beaux, des mieux armez que j'en aye jamais veu, qu'il

1. Cet ordre fut institué le 15 mars 1562. En lui donnant pour patron saint Etienne, Cosme avoit voulu rappeler le souvenir de ses deux victoires de Montemerlo et de Siannagallo, toutes deux remportées le 1er août, veille de la fête de saint Etienne.

envoyoit tous les ans en Levant, sans craincte d'aucunes galleres qui l'aient attaqué, ou qu'il ne s'en soit bien deffendu et eschappé; car il y avoit dedans plus de deux cens pièces d'artillerie. Je l'ay veu comparable à celuy de Malte, que j'ay veu aussy très beau certes, grand et très bien equippé.

Or, c'est assez parlé de ce grand prince. Amprès sa mort, le roy Henry III et la roine sa mere luy firent faire de somptueuses obseques, et pareil service à Nostre Dame de Paris comme si ce fust esté à un roy estranger (j'estois lors à la court), qu'aucuns plaignirent fort, et d'autres non; mais pourtant tous esgallement ne se pouvoient garder de le louer à toute extremité, et le dire un très grand personnage en toutes façons, et qui avoit acquis un grand bien et honneur en sa vie, sans y avoir faict aucune faulte.

CHAPITRE XX.

50. *Don Pedro de Toledo.*

Puisque j'ay nommé cy devant don Pedro de Toledo [1], il en faut un peu parler et le louer; car ç'a esté un très grand homme d'estat, d'affaires, de conduicte, très sage et très advisé : aussi l'empereur Charles

1. Don Pèdre de Tolède, vice-roi de Naples, né en 1485, mort à Florence le 12 février 1553.

le laissa en Espaigne, lors qu'il s'alla faire couronner à Boulloigne, pour gouverneur, où il s'y comporta certes plus modestement (dict-on) que M. de Chievres; car, durant sa charge, il n'y arriva nulle revolte ni sedition, bien qu'on le tint pour brouillon, remuant, et si fort attentif au bien de son maistre, qu'il fermoit les yeux à tout, pourveu qu'il le peust servir et agrandir, jusques à n'espargner ses gendres, le prince de Salerne et ce grand Cosme; l'ay je ainsin ouy dire à Naples et à Florance.

Il voulut eriger un' inquisition à Naples [1], qui cuida estre cause de grandes revoltes, de sorte que j'ay ouy dire à Naples et à Rome que si pour lors il y eust eu un ambassadeur d'espée capitaine au lieu de M. de Morvillier, on eust esbranlé le royaume, de mesmes que fut l'estat de Sienne, M. le mareschal de Termes estant pour lors à Rome et en Italie. J'en parle ailleurs. Car ce joug d'inquisition estoit insupportable, tant pour estre nouveau que pour estre fascheux bien fort. Il fut aussy cause de la sediction et revolte de Sienne : car il vouloit tout avoir pour son maistre, voire Florance s'il eust peu. Et s'il n'eust fait faire la citadelle dedans Sienne, les Siennois se fussent mieux comportez et n'eussent eslevé les armes. Aussy travailla-il fort pour la remettre à son obeissance; mais, sur ces entremises, il y mourut. Je ne diray point comment, car on en parle fort diversement.

Il demeura vice roy dans Naples plus de douze

1. Par un édit du 11 mai 1547. Une insurrection terrible éclata, qui ne s'apaisa qu'au mois d'août de la même année, par suite de l'annulation de cet édit.

à treize ans, la gouvernant très sagement, et la decorant de ceste belle estrade [1] de Tollede et des beaux bastimens que l'on y void pour aujourd'huy.

Ce n'est pas tout de bien gouverner en temps et lieu paisible; mais il la preserva fort bien contre les dangers et guerres, ainsin qu'il fit fort bien lors que Barberousse retourna de Provance. Il fit semblant d'en vouloir ravager les costes du royaume; mesmes qu'il avoit desjà assiegé Pussol, y ayant desjà faict descandre et poser son artillerie par Salec, brave et vaillant corsaire, qui avoit commandé dans La Goulette; mais par la valeur et la bonne conduicte dudict don Pedro, qui y estoit en personne avecque de belles forces, et mesmes de cheval, il en deslogea bien viste, non sans avoir porté dommage aux costes et à quelques petites islettes qu'on avoit laissé comme abandonnées, et surtout la pauvre isle de Lipary, dont il emmena plus de sept mille ames prisonnières; et les vestiges en paroissent encor, car c'est une très pauvre isle et miserable habitation. Tant y a que ce sage don Pedro, bien luy servit d'estre là bien prudent et valeureux, car le royaume en eust bien paty.

Ceste race de Toledo de long temps a esté tousjours très brave. Ilz furent trois frères : don Garcie, qui fut lieutenant du roy Ferdinand, et fut tué aux Gerbes; le second fut don Jouan de Toledo, cardinal et archevesque de Saint-Jacques [2]; le tiers fut don Pedro de Toledo dont nous parlons.

1. La rue de Tolède à Naples.
2. De Compostelle.

Ceux de ceste maison et ceux de Mandozze sont estez long temps en querelles et guerres, tous très braves et vaillans, qui ne se devoient rien les uns les autres, et ont bien faict mourir des hommes pour leurs partialitez. J'ay veu la place d'Albe, d'où ilz sont sortis; c'est un chasteau ancien et assiz sur un haut, qui ne paroist pas pourtant d'avoir si belle monstre que l'on diroit bien. Elle est sur le grand chemin des postes allant de Medino del Campo en Portugal. Ainsin que j'estois à la poste, changeant de chevaux, me vint accoster un grand jeune homme de l'aage de trente ans, maigre et esclandre[1]. Luy ayant demandé qu'il estoit, il me respondit qu'il estoit au duc d'Albe; et luy demandant de quoy il le servoit, et s'il estoit l'un des estaffiers, il me respondit : *Non, Señor, mas soy su correo á pié*[2]. Quelle gloire! ne voulant profferer qu'il fust son lacquais, ni son vallet à pied, ni estaffier, mais courrier de pied : je ne m'estois jamais desjuné[3] de ce mot; et puis entrant plus advant en propos, il me dict qu'il estoit Gascon, près d'Agen, me parlant espaignol mieux que s'il fust esté naturel; et me monstrant ce chasteau fort eslevé, il me dict : « Bien que ce chasteau n'aye pas la marque « comme ces beaux chasteaux de France, tou- « tesfois les braves hommes et capitaines qui

1. Mot inconnu, qui probablement est une faute de copiste. Je crois qu'il faut lire *escarnat*, décharné. Oudin, dans son dictionnaire françois-italien, emploie *esclarme* dans le même sens.

2. « Non, Monsieur; mais je suis son coureur. »

3. Branthôme se sert quelquefois de cette expression, *desjeuner* de quelque chose, pour l'entendre ou la voir pour la première fois.

« sont sortis de là marquent plus par leurs beaux « faicts et valeurs que tous les plus beaux marbres « et belles pierres que l'on y eust sceu mettre. » Il m'en conta prou. Et en fus quicte en luy donnant un escu d'or qu'il me demanda fort privement, pour l'amour de la patrie. Pour fin, ce grand nom et race de Tollede a esté si bien illustrée par les hauts faicts qu'ont mené ceux qui en sont sortis, qu'à jamais il en sera memoire.

Ce don Pedro laissa amprès luy don Garcie de Toledo, grand homme certes, dont j'en parle ailleurs en son lieu. Il laissa aussy trois belles et très honnestes dames de filles [1] : l'une, donne Leonor de Toledo, très habile fame et pleine de bonnes vertus. Il se list et se dict que ce grand Cosme, voulant pretandre d'espouser madame Marguerite, vefve d'Allexandre de Medicis, la demanda à l'empereur, qui la luy reffusa pour en grattifier le pape Paul III et la donner à son petit fils Octavio; puis il demanda audict pape sa petite arrière fille, la signora Victoria, qui la luy reffusa, disant que les affaires de Rome et de Toscane ne se pourroient jamais bien accorder. Enfin, par une brave et gentille ruse florentine, il pria ledict empereur de lui donner une fame de sa main pour avoir lignée; lequel luy donna fort liberallement, et comme luy sçachant bon gré de ceste belle requeste, ceste honneste dame, donne Leonor de Toledo, sortie d'une des grandes maisons d'Espaigne, et bien à luy convenante pour ses vertus et merites.

1. Il en eut bien quatre. Branthôme oublie de mentionner doña Isabelle.

L'autre fille, je ne sçay où elle fut mariée ; mais Marie de Toledo fut la princesse de Sallerne tant renommée par sa beauté, que qui eust esté à Naples, en ayant veu toutes les belles singularitez qui sont là, et n'eust veu ladicte princesse, il n'avoit rien veu, disoit-on pour lors ; de sorte que c'estoit un beau couple d'elle et de son mary, lequel j'ay veu très beau prince. Et falloit bien dire qu'il eust eu du mescontentement et mauvais traictement, fust de son bon beau pere ou de l'empereur, qui le poussarent et despitarent à laisser ceste belle femme, pour se bannir d'elle et du beau sejour de sa patrie. Ilz en firent l'un et l'autre de très grands deuils de leurs separations, sans pourtant se pouvoir jamais rejoindre. Le prince fit une chanson de complaincte qui commancoit :

Ohi me! qu'io no pensava di partirme [1].

Laquelle j'ay veu chanter long temps en Italie et en France ; et un' autre en espaignol qui disoit :

Ya passó el tiempo qu'ero enamorado,
Ya passó mi gloria, ya passó mi ventura,
Y a llegado l'hora de mi sepultura [2].

En toutes ces chansons douloureuses, il faisoit bien paroistre ses mescontentemens, tristesses et repentances d'avoir laissé si belle fa-

1. Hélas ! je ne pensois pas à partir.
2. Déjà a passé le temps où j'étois épris d'amour ; déjà a passé ma gloire ; déjà a passé mon bonheur ; et est arrivée l'heure de ma mort.

me, de laquelle il ne devoit jamais se separer, puisque le proverbe ancien dict plus retient c... que corde, et aussy avoir quicté ses biens et terres pour venir pauvre en France, n'ayant pas de quoy à se faire enterrer. Sa seconde fame, qu'il espousa en Avignon pour son plaisir (qu'on appelloit la belle Philopine), fallut qu'elle mandiast à la cour, lors estant à Paris et en la chambre de la roine, comme je vis, pour son enterrement; et un chascun y contribuoit. M. Maisonfleur, gallant gentilhomme et très parfaict[1], en faisoit la queste, car il estoit huguenot et elle aussy, et pour charité de frere à sœur. On fit aussy rafler[2] un poignard qui estoit au pauvre trespassé, fort riche et decoré de force pierreries et belles turquoises, qui valloit plus de cinq cens escus, et ne fut raflé que pour cent. Grande pitié certes, et bel example pour ceux qui se bannissent et se perdent ainsin mal à propos!

Et certes cedict prince avoit tout plein de belles vertus et valeurs. Il se comporta bravement à la battaille de Cerizolles, car le marquis del Gouast l'ayant placé en sa place de battaille avecque sa troupe de huict cens chevaux qu'il avoit amenez de Naples, et commandé qu'il ne bougeast de là sans son exprès commandement qu'il luy diroit ou manderoit de marcher et d'attaquer, mais ledict marquis s'estant oublié de lui mander, ou qu'il fust transporté en son esprit de son

1. Le discours consacré à Marie Stuart donne quelques détails sur lui.

2. Mettre en loterie, ou plutôt proposer quelque chose pour prix d'un jeu de dés, dont tous les joueurs sont obligés de payer une certaine mise.

mal qu'il voyoit, ou que de bonne heure il partist, laissa son homme là, qui pourtant ne bougea, et fit tousjours halte et bonne contenance jusqu'à ce qu'il vist le desordre et quasy l'achevement de la battaille, et se retira sain et en bon ordre, Dieu mercy qu'il ne fut attaqué, comme dict le discours de la battaille.

C'est une belle question que j'ay veu debattre, sçavoir si l'on ne doit point partir ni s'esbranler sans congé, bien qu'on en voye le besoing? Les uns tiennent le *pro*, les autres le *contra*. Un nepveu de Charles de Lannoy en fit de mesme à la battaille de Pavie, dont d'aucuns fut loué et d'autres mesprisé, car c'est comm' un secours de réserve. J'en parle ailleurs, s'il me semble. Ceste fermetté et halte servit bien amprès audict marquis, car bientost amprès ceste troupe luy aida, avecque d'autre cavallerie ramassée, à faire un gros qui servit fort à rompre et defaire les forces du sieur de Strozze et du duc de Somme[1] et les empescher par deux fois de se joindre avec celles de M. d'Anguein, où ledict prince fit un acte fort genereux; car ledict duc de Somme y ayant esté pris prisonnier, le fit aussy tost esvader soubs main, se doubtant bien que l'empereur luy eust faict mauvais party, et aussy qu'il estoit son parent.

De ce duc de Somme j'en parle ailleurs, pour avoir esté un brave et vaillant capitaine, et très loyal François; car, pour avoir esté tel, il vesquit et mourut pauvre en France[2], comme les autres.

1. Jean-Bernard de San Severino, duc de Somma.
2. Il mourut à Langeai-sur-Loire, le 25 mai 1570.

Il n'y eut que le seigneur Julles Brancasso qui s'advisa de bonne heure. Amprès avoir traisné l'esguillette en France [1], nacquetté [2] les tresoriers de l'espargne sur quelque chetive pension qu'on luy donnoit, il en estoit payé à demy, comme je l'ay veu, il fit requerir don Joan d'Austrie de sa grace au roy d'Espaigne, qui la luy donna; et, s'estant retiré à Naples, il se mit si bien en grace avec don Joan pour les belles et bonnes parties qui estoient en luy, qu'il paracheva ses jours plus heureusement que les autres bannis.

Je ne parle point du duc d'Atrie, de ceste grande ancienne maison d'Aqua-Viva; car, par le moyen de son beau pere, le prince de Melfe, il fut bien; non pas tant qu'il meritoit, car c'estoit un fort honneste seigneur, et laissa de luy deux fort belles et honnestes filles: l'une fut religieuse, l'autre fut mademoiselle d'Atrie [3], long temps nourrie fille à la cour de la roine mere et roine de Navarre, qui l'aimoient et l'assistoient bien tousjours. Elle fut l'une des honnestes, belles et sages, des meilleures et des plus devottes de la court, et qui, par sa bonté et douceur, se faisoit autant aimer et honorer; et puis espousa M. le conte de Chasteau-Vilain [4], qui avoit de beaux et grands moyens, et luy en laissa amprès sa mort, avec d'honnestes enfans, tant fils que filles;

1. Selon d'Aubigné (*Hist. universelle*, liv. III), il servoit parmi les troupes que le pape envoya en France en 1563.

2. Importuné par des sollicitations et de basses demandes.

3. Anne d'Aquaviva, dite d'Aragon, fille de J. F. d'Atry et de Suzanne Carraccioli de Melphe, épousa, comme on va le voir, le comte de Château-Vilain, maître d'hôtel du roi.

4. L'Estoile, dans son Journal, nous édifie sur le compte de ce personnage.

et demeura vefve fort jeune sans se vouloir remarier, s'adonnant du tout aux devotions et à servir Dieu quasy ordinairement, et à la belle instruction de ses enfans. Belle vertu, certes, à qui la peut ainsin exercer! C'est assez demeuré en ceste digression, car je pense en avoir touché quelque mot ailleurs : je ne puis me souvenir de tout. Retournons au grand chemin.

CHAPITRE XXI.

51. *André Doria.* — 52. *Jehan-André Doria.* — 53. *Don Garcie de Toledo.*

Or, si l'empereur a eu de grands hommes et bons capitaines sur terre, il en a eu aussy de très bons sur mer, desquels il faut un peu parler, comme André Doria[1], lequel, au commancement, fut au service du roy de France, et le servit très bien et très fidellement; et, tant qu'il le servit, le roy estoit maistre de la mer, aussy bien que l'empereur, voire despuis mieux, car qui n'est seigneur de Genes et maistre de la mer ne peut guieres bien dominer l'Italie.

Et ce que je dis une fois au feu roy Charles[2], moy indigne, me faisant racompter combien de galleres j'avois veu au roy d'Espaigne à la con-

1. André Doria, né à Oneille en 1468, mort à Gênes le 25 novembre 1560.
2. Charles IX.

queste du Pignon de Belys, d'où je venois de frais. Je luy en contay un grand nombre jusques à cent, et qu'il les faisoit bien plus beau voir toutes ensamble en si belle et grande quantité que ces quinze galleres qu'il avoit seulement pour lors. « Et qu'en fairois-je de tant (me dict-« il) ? N'en ay-je pas à ceste heure prou, d'au-« tant que je ne fais poinct la guerre contre l'es-« tranger, que j'en ay assez pour garder mes « costes, et que je n'ay non plus la guerre con-« tre le Turc, mon confederé comme le roy « d'Espaigne ? » Je luy respondis : « Il est vray « (Sire), mais pourtant vous en seriez plus re-« doubté, aussy bien par mer comme vous estes « par terre ; et si les rois vos predecesseurs eussent « faict cas de la marine comme de la terre, pos-« sible auriez-vous encor Genes, l'estat de Milan « et le royaume de Naples, lesquels estats l'Es-« paignol a conservez plustost par les moyens de « la mer que de la terre. » M. le chevallier de Sceve, despuis grand-prieur de Champaigne, estant là present, prit la parolle et dict : « Sire, Branthosme vous dict vray » ; et puis alla sur ce subject fort bravement discourir, comme il estoit un très habile et grand discoureur, et qui avoit veu et battu les mers et costes de Levant.

Voilà donc que sert l'estat de la marine à la France. Si bien que, si le sieur André Doria ne se fust desparty mal content du roy, Naples estoit à nous ; mais le roy l'alla mescontanter et luy oster la charge et generallité de ses galleres, pour la donner à un homme qui ne sçavoit que c'estoit qu'une mer, un port ou une gallere, non

pas une fuste[1], qui estoit M. de Barbezieux[2], lequel certainement estoit un bon homme de guerre et bon capitaine pour la terre; mais il y a difference de la guerre de mer et de terre.

André Doria avoit le cœur grand. Se voyant ainsin mal traicté, changea de party[3], et ainsin que le roy luy eust envoyé demander les prisonniers qui avoient été pris au combat naval de Naples par Philippin Doria[4], et sur son mescontantement s'estant laissé gaigner au marquis del Gouast et autres prisonniers (que c'est que le vainqueur se laisse aller aux parolles et persuasions du vaincu!) luy manda qu'il luy en avoit assez donné, et qu'il se contentast de luy avoir donné le prince d'Orange, qu'il avoit pris à Portefin, en tournant l'Espaigne, et Hugues de Montcada[5], sans luy en avoir donné une seule rescompanse de rançon, et que c'estoit assez. On dict que le roy fut fort irrité de cette response et fasché de la revolte de cet homme; et, pour ce, il l'amadoua de belles parolles et promesses, pensant le rapaiser et rappeller, s'il eust peu, et, estant en son pouvoir, luy faire trancher la teste, comme l'on fit au capitaine Jonas quelque peu de temps amprès. Il luy renvoya son ordre, et luy

1. Sorte de petit vaisseau, long et de bords assez bas.
2. Antoine de La Rochefoucauld, seigneur de Barbezieux.
3. Ces sortes de trahisons se voyoient chaque jour. Dans une lettre sur les affaires de France écrite en octobre 1525, on lit : « Les gens d'armes... menassent le païs, disant... qu'ilz se rendront aux ennemys. » (Champollion-Figeac, *Captivité du roi François Ier*, p. 371.)
4. Pendant que Lautrec assiégeoit Naples, en 1528.
5. Voy., sur ce fait, une note de la vie d'Hugues de Montcade.

va faire revolter Genes et la luy envahir si bien, que, pour tel bienfaict, la ville luy erigea une statue de marbre fort superbe au mitan de la place, en luy donnant le titre de pere de la patrie [1].

Oncques puis les affaires de la marine n'allarent bien pour le roy François; et au lieu qu'auparavant, par l'assistance et valeur dudict seigneur André, le roy estoit quasy maistre de la mer, il ne le fust plus, jusques à ce ce qu'il luy fallut emprumter et appeler les forces du grand sultan Soliman, comm' on a veu; ce que luy redonda à reproche, d'appeler un chien pour deffaire le chrestian (disoit-on lors), au lieu qu'auparavant, de chrestian à chrestian la guerre s'en faisoit beaucoup plus douce et honneste. Si ne sçauroit-on tant blasmer le roy que l'alliance avecque le Turc aie faict de grands maux à la chrestianté, mais du bien; car quand il n'y en auroit d'autre que d'avoir conservé le saint sepulchre et l'eglise latine de Hierusalem, que le grand sultan voulut faire une fois du tout abattre, ruiner, et en abollir et deffendre les vœus qui s'y font tous les ans, ce que le roy empescha par ses prieres, sollicitations et ambassades, dont c'est un très grand et signalé service pour toute la chrestianté.

Il y a eu trois renegats en France, qui luy ont bien porté du dommage: feu M. de Bourbon, Hieronimo Mouron, et le seigneur André Doria. Aucuns y ont mis le prince d'Orange, mal à propos pourtant, car ce fust la faute du roy, qui ne se servist de luy, comme j'ay dict ailleurs.

1. *Liberator populi.*

Aussy le roy François le disoit. Les fruicts s'en sont apparus, sans que je les die.

Lorsque l'empereur et le roy François s'entrevirent à Aigues-Mortes [1], le roy alla en la gallere de l'empereur, qui estoit la capitainesse d'André Doria. L'empereur pria le roy de le voir pour l'amour de luy, et faire bonne chere; ce que le roy fit très voulontiers, en luy demandant comment il se portoit, ne parlant nullement du passé, et luy dict de plus devant l'empereur (comme j'ay ouy dire à aucuns vieux) : « Seigneur André, il faut que l'empereur mon frere « et moy fassions une reconcilliation eternelle « et que nous fassions une belle armée de mer « pour ruiner le Turc; et vous en serez le ge- « neral de tous deux »; ce que l'empereur trouva très bon.

De plus, j'ay ouy dire (mais je ne le tiens pas pour vray) que le seigneur André dict à l'empereur, à l'oreille, s'il vouloit qu'il fist lever l'ancre et faire voile et force à ses forçats, et par ce moyen mettre fin à la guerre, ce que l'empereur reffusa et detesta. Je croy que c'est un conte faict à plaisir. Et ceux qui l'ont trouvé l'ont voulu faire sur le patron du lieutenant du jeune Pompée, qui luy vint dire à l'oreille, lors qu'il donnoit à soupper au triumvirat [2] dans sa gallere : « Veux-tu que je te fasse, dict-il, mo- « narque de tout le monde, et que je rompe la « guerre? » A quoy Pompée respondit que cela se devoit faire avant le dire. Pompée fust un sot

1. En 1538.
2. Les triumvirs Octave César, Antoine et Lepidus.

d'avoir reffusé ce party, dont il s'en fust mieux trouvé toute sa vie. Aussy à trompeur trompeur et demy, et de payen à payen et demy n'y a mal, mais non de chrestian à chrestian. Voilà pourquoy l'empereur fit là un traict d'un grand qui craignoit son Dieu, bien contre son naturel, et de plusieurs grands quand il y va de leur ambition.

Or, qui voudroit escrire les faicts dudict André, il faudroit qu'il allast ez mers de Levant et de Barbarie, voire à nos mers, et en prendre des memoires: lesquelles toutes raisonnent de ses plus notables actes et victoires qu'il a eu sur les ennemis de la foy; comme à La Goulette, à Coron, à Modon, à Alger en Barbarie, en la prise de la ville d'Affrique [1], et plusieurs autres lieux. Si dict on pourtant qu'il entreprit un peu soudainement sur Affrique, ni sans l'avoir bien recognue. Et ne faut point doubter, sans le bon secours et assistance de don Jouan de Vega, pour lors gouverneur de la Sicille, et don Garcie de Toledo, avecque tant de braves maistres de camp, capitaines et soldats espaignols, italiens et chevalliers de Malte, à grand peine l'eust-il prise, car il fallut que luy mesme allast en Sicille querir vivres et munitions de guerre, cependant que les autres travailoient. En fin la ville fust prise de force, où ces braves Espaignols et chevaliers de Malte combattirent selon leur valleur accoustumée. Aussy y perdirent-ilz beaucoup de gens de bien et de valleur, dont ce fust un très grand dommage. L'ayant prise, il se

1. Africa.

mit à la chasse pour Dragut, qu'il faillit, ainsin que je diray.

Il receut un peu de blasme à Sainte Maure et autres lieux. Paulo Jovio en parle, et mesmes le soubçonna-on qu'il avoit quelque sourde intelligance avec Barberousse, comme corsaire à corsaire ; et aussy, comme disoit lors l'Espaignol : *Corsario á corsario, no hay que ganar que los barillos d'agua* : « Corsaire à corsaire, n'y a rien à gaigner que les barils d'eau. » Ainsin que Barberousse luy en rendoit la pareille, comme il fit au voyage de Provance et prise de Nice, lequel s'estant retiré à Antibes, et André Doria avecque le marquis del Gouast à Villefranche, ayant perdu quatre galleres des siennes par tormente qui donnarent à travers, ledict Barberousse fust prié et reprié par le capitaine Poulin [1] d'aller attaquer ledict André, et que jamais n'y fit meilleur ; faisant bonne mine et semblant de s'equiper et y vouloir aller, n'y alla point du tout, s'excusant sur le vent de siroc et sur quelques perils qu'il disoit mieux voir de ses yeux clairs et fort pratiques que les autres qui luy en parloient et l'en pressoient. Mais c'estoit qu'il n'y avoit vouionté ; et, comme disent les histoires et gens de guerre et mariniers de ces temps, par mocquerie, qu'il n'estoit raisonnable que Barberousse fist mal à André Doria, comme estant son frere et allié à sauvetté mutuelle, par convenance et secret accord de corsaire à corsaire, et qu'en bonne et juste foy il falloit qu'il lui rendist la gracieuseté

1. Capitaine françois qui opéroit contre les impériaux, conjointement avec Barberousse.

qu'il avoit receu de luy près de Hipponne, quelques années advant. Tant y a pourtant que ce grand capitaine André Doria, lors qu'il a fallu combattre et monstrer sa valleur, il y a tousjours bien faict, nonobstant quelques petites fautes legeres qu'on luy puisse imputer, qu'on peut voir dans les histoires de ces temps.

Il a esté très bien servy et assisté de ses parens, comme de ce Philipin Doria et Anthonio Doria, et de Cigalle et de plusieurs autres bons capitaines de mer. Ce sont aussy les bons capitaines et les vaillans soldats qui cuillent les palmes et les donnent aux grands chefs et generaux; car un seul ne peut pas combattre tout le monde.

Au voyage de La Goulette, dans sa gallere generale, qui n'estoit que quadriresme [1], dont on faisoit allors grand cas, où il portoit l'empereur, il avoit mis en son estendart general pour devise une estoille à rayons, environnée de plusieurs traits et fleches, en signe d'invoquer la conduicte, l'adresse et la puissance de Dieu, avecque ces mots : *Vias tuas, Domine, demonstra mihi,* ainsin que les trois rois s'y gouvernarent.

Le combat que fit Philipin Doria devant Naples [2] est si beau et si grand, que, quand il n'en auroit faict d'autres en sa vie que celuy, il en

1. C'est-à-dire *à quatre rameurs par banc*, comme on le voit dans cette variante : « *Sa gallère générale, qu'il avoit fait construire auparadvant pour le voyage de la Goulette, à quatre par bancs et à galerie, que par advant on n'avoit encore veu.* » Les précédents éditeurs avoient lu *quatriesme* au lieu de *quadriresme*, sans s'inquiéter du peu de sens de leur phrase.

2. En 1528.

est à jamais comblé de gloire et de louanges. Car en fin un beau combat, bien signallé, bien sanglant, bien combattu et bien desmeslé comme celuy là, vaut plus que cent petits combats, deffaictes et rencontres que j'ay veu louer quelquefois parmy nos gens de guerre, qui n'en vallent pas le parler. Paulo Jovio racompte bien cestuy là, auquel le traict fust beau et rusé que ledict Philipin fit, lorsqu'il osta de sa battaille deux galleres, comme d'un secours de reserve, et les jetta en pleine mer : lesquelles, par son conseil et commandement, advisarent long-temps le jeu jouer; et puis tout à coup vindrent toutes fresches donner sur les galleres espaignolles, qui n'en pouvoient plus et estoient à demy vaincues du grand combat qui avoit esté rendu, qu'en un rien elles furent emportées et raffiées : si que l'on dict, sans ces galleres du secours, la victoire demeuroit doubteuse. Ce Philipin y acquit là un grand honneur.

Il pouvoit avoir appris ceste ruse d'un pareil traict et combat que les Genevois, quelques six vingts ans advant, ses compatriotes, donnarent à ce grand Alfonce, roy de Naples, lorsqu'ilz le deffirent et toute son armée s'en retournant à sa conqueste de Naples, et qu'ilz le prirent prisonnier avec tous les grands seigneurs et capitaines de son armée [1]. Car ayant osté et jetté de leur gros trois grandes naufs qui estoient de l'arrière garde, en forme de secours de reserve, pour faire semblant de fuir, et s'estant retirez vers le

1. A la bataille navale devant l'île de Pouza, gagnée en 1435 par les Génois, sur la flotte d'Alfonse V roi d'Aragon.

midy, vindrent tout à coup fondre sur les deux principalles naufs d'Alfonce, qu'ils deffirent, et rendirent du tout la victoire entiere.

Or, ce combat faict de Philipin Doria, M. de Lautrec voulut avoir les prisonniers; mais il les luy desnia, et s'osta de là, et s'en alla à Genes les mener à son oncle André Doria : à quoy il y eust du tort d'un costé et d'autre, d'autant que Philipin avoit faict le combat par le moyen des gens de guerre que M. de Lautrec luy avoit donnez, sans lesquels il n'eust peu gaigner la battaille. De l'autre costé, M. de Lautrec les vouloit tous avoir, où il n'y avoit pas de raison; mais et l'un et l'autre devoient partager comme bons freres alliez; et l'un, selon ses gens donnez, en devoit avoir, et l'autre, selon ses galleres, en devoit aussy avoir. Et, par faute de s'entandre bien, ilz furent en ceste discorde; aussy que M. de Lautrec estoit trop haut à la main, et qu'il vouloit imperier trop outre-cuidemment. Tout cela luy cousta bon, car il luy cousta la vie, qu'il perdit devant Naples (comme je le dis en sa Vie), et à nous la perte de ce royaume et la ruine de nostre armée. Si l'on n'eust mescontanté ce grand personnage, André Doria, comme l'on ne devoit (aussy le roy François s'en repentit cent fois), les belles conquestes et victoires qu'a faict et gaigné ce grand capitaine pour l'empereur se fussent faictes pour nous; mais nous ne sçavons pas gaigner les hommes, ni entretenir quand nous les avons.

Il ne faut doubter que si ce vaillant capitaine n'eust eu en barbe[1] Barberousse et Dragut,

1. S'il n'avoit pas eu pour adversaires.

qu'il n'eust faict des choses très esmerveillables. Dieu le punit pour avoir donné la liberté à Dragut pour trois mill' escus; car il luy fit fort la guerre amprès que l'armée turquesque eut pris Tripoly, l'isle du Goze, et saccagé l'isle de Malte, et qu'elle vint vers la Sicille et eust passé par le Far de Messine, pillé et saccagé Regge et force autres places, villes et chasteaux et bourgades, et venue jusques devant les chasteaux de Naples tirer canonnades, et tout pour la valleur de Dragut, qui menoit l'avant garde. André Doria, venant de Genes avec trente six galleres pour secourir Naples, qui crioit France, par la faveur du prince de Salerne, qui s'estoit revolté, Dragut le chargea [1] et luy donna la chasse, et luy prit cinq de ces galleres chargées de gens de guerre, mesmes d'Allemans que conduisoit Alisprans Madruzze, jeune homme, fils de celuy que j'ay dict cy devant, et nepveu du cardinal de Trente, là où il mourut fort regretté de l'empereur. Il y avoit aussy force platines [2] et saumons d'argent à battre monnoie à Naples pour la solde des soldats qui venoient d'Espaigne. Outre cela il en fust mis deux à fonds; et fallut que André Doria se sauvast à l'Elbe [3].

Voilà comment il en prit audict André Doria, duquel c'est assez parlé; car Paulo Jovio ne l'a point nullement oublié dans son histoire, car il en faict plusieurs et divers et fort beaux discours; mesmes n'oublie ce beau combat devant Naples; lequel certes il descrist très bien, et en dict de

1. Le 5 août 1552.
2 Barres, lingots.
3. L'île d'Elbe.

gentilles particularitez et fort agreables, jusques à nommer les galleres nom par nom, tant françoises que espaignolles, que j'ay veu aussy dans l'histoire espaignolle.

Si diray-je encor ce mot de luy. Un des bons et grands services que fit jamais André Doria à la chrestianté et à l'empereur, fust quand Soliman vint devant Vienne la premiere fois; et l'empereur allant à l'encontre avecque ses forces, André Doria s'advisa de son costé, comme admiral et general des galleres imperialles, pour faire desmordre et retirer le Grand Seigneur, d'aller en Grece avecqu' un' armée navalle attaquer l'admiral Bassa, general de mer du Grand Seigneur, qui aussy avoit une belle armée; mais voyant venir André Doria, ne l'osa attendre, et se retira, bien qu'il fust le plus fort; sur quoy André Doria, prenant l'occasion, s'en alla assieger et prendre Coron et Patras; dont les nouvelles en estant venues au Grand Seigneur, et en ayant pris l'allarme, desmordit Vienne et tira en Constantinople. Ainsin fit le brave Scipion encontre Annibal et les Carthaginois, car, comme j'ay ouy dire à de grands capitaines, il n'y a rien qui rompe l'entreprise de son ennemy que de l'aller voir chez luy. Voilà donc le bon service que ce grand prince Doria fit à la chrestianté, et sur tout à l'Allemaigne, qui possible s'en fust trouvée de l'escot.

Certes, il faut donner ceste gloire à ce prince André Doria d'avoir esté un des grands capitaines de la mer qui aient esté, il y a possible, de memoire d'homme, voire trouvé dans nos histoires. Aussy estoit-il très bien assisté de ses

nepveux et parens, comme j'ay dict, de ce brave Philipin Doria, dont j'ay parlé, et de Jannetin Doria, qu'on a de son temps veu le plus dilligent capitaine de mer qu'on eust sceu voir; car, aussy tost songé et resolu de son affaire, aussy tost executté; ainsin qu'il fit en l'envitaillement de Parpignan, sans lequel la ville estoit prise, ayant esté recongnue, bloćquée et assiegée que l'on ne s'en doubtoit nullement, mesmes l'empereur. Quant le marquis del Gouast luy manda en Espaigne qu'il advisast à soy et se donnast bien garde de sa frontiere de pardelà, car y avoit quelque entreprise, l'empereur, se mocquant de cet advis, luy manda qu'il se souciast tant seulement de garder bien son gouvernement, que de son costé il garderoit bien ses Espaignes. Nonobstant cela, ledict marquis, en conferant avec le prince Doria, despescharent ledict Jannetin Doria, qui, avecque ses galleres, aussy tost envitailla ledict Parpignan de toutes munitions de guerre, sans lesquelles la ville estoit prise; et l'empereur bien esbahy quand il y vist le siege devant, contre son opinion, et bien aise et bien obligé audict marquis et Jannetin d'avoir si bien secouru ceste place.

Il fust de mesmes très dilligent quand il secourut Saint Florent en Corsegue[2]. Il fist très bien lors que l'empereur fust devant Alger. Estant une grosse escarmouche attaquée par une grande saillie que firent ceux de la ville sur les Espaignols le long de la marine, luy, avecque sa

1. En 1542.
2. La Corse.

gallere capitainesse, qui se nommoit *la Temperance*, favorisa si bien nos gens, en costoyant la mer et tirant aux ennemis force canonnades en despit de celles de la ville, que sans elles les chrestiens ce coup là estoient fort mal menez, tant le tout leur estoit contraire; et se retirarent à leur aise; dont il en fust très loué de l'empereur et d'un chascun de l'armée. Ceste gallere *Temperance* estoit l'une et la principalle des quatre que les Venitiens perdirent dans leur goulfe, que ce brave Dragut quelque temps advant leur avoit prise à leur barbe; mais quelque temps amprès Dragut la perdit. Ledict Jannetin s'en servit pour sa capitainesse. Je l'ay ainsin ouy conter à aucuns vieux mariniers à Genes, et les histoires espaignolles et italliennes en ont aussy escrit.

Pour fin, ce grand capitaine André Doria est mort fort vieux. On luy donnoit près de quatre vingt dix ans ou plus lorsqu'il mourut[1], tousjours en très bon sens, et qui le faisoit très bon ouïr discourir de son temps et des guerres passées, comme je l'ay veu.

52. — Il a laissé amprès luy un digne successeur à ses biens, à ses vertus et à ses valleurs, qu'est le seigneur Jehan André Doria, lequel tient auprès du roy d'Espaigne le mesme grade de son general d'armée de mer, comme faisoit son aieul à l'endroit de l'empereur. Il est très brave et

1. A quatre-vingt-treize ans, en novembre 1560.

très vaillant, et brusq [1]; jamais il ne reffusa combat, comme j'ay ouy dire à plusieurs de ses capitaines, soldats et mariniers. Il prit le Pignon de Belys en Barbarie, qui estoit une rocque inexpugnable.

53. — Don Garcie de Toledo y servit beaucoup, qui estoit visce-roy de Sicille, et qui commandoit, et qui a esté un très bon et sage capitaine. Encor qu'il fust long et lent, ce disoit-on, et de fort petite complexion, maladif et tourmenté des gouttes, si est-ce néanmoings qu'il a bien secouru la chrestianté. Il assista fort bien à la prise de la ville d'Affricque, et fust celuy qui s'advisa, pour faire la batterie de mer, de desarmer deux galleres et les lier et joindre ensemble, et avec forces tables et aisses dessus bien aplanies, où il fit mettre quatre canons en batterie qui furent en partie cause du gaing de la place, avecque la batterie de terre et le brave assaut que les vaillans capitaines et soldats espaignols et italians avecque les chevalliers de Malte donnarent. Amprès don Jouan de Vega, pour lors vice-roy de Sicille, don Garcie eust sa place, tant pour l'amour de sa valleur que pour l'amour de la grand maison d'où il estoit, fils de Pedro de Toledo. Il a tousjours bien faict en sa charge et par tout où il s'est trouvé; aussy estoit-il de très bon haras. Il prit la ville du Belys et le Pignon; il secourut Malte par deux fois; et surtout il s'en-

1. L'auteur emploie ce mot dans le sens de hardi, entreprenant.

tendoit très bien avec le seigneur André Doria, qui avoit la charge de la mer, et qui vint bravement et resolu au premier secours de Malte, pour combattre l'armée turquesque si elle n'eust bougé de bonn' heure; car il estoit très vaillant, comme j'ay dict.

Ledict seigneur André n'estoit pas trop bon François. Au second secours de Malte, ainsin qu'il disnoit un jour avecque M. le grand maistre et M. le marquis de Pescayre (il y avoit aussy messieurs de Strozze et Brissac qui disnoient, et quelques uns de nous autres), ainsin que nous disnions et qu'on causoit, comme l'on voit, il nous vint faire la guerre de la paix passée, faicte entre le roy Henry et Philippes [1], et comment nous avions quicté tant de belles places que nous avions rendu, mesmes que son pere, M. le mareschal de Brissac, en fit trop bon marché de celles qu'il avoit entre ses mains. M. de Brissac respondit que c'estoit une faute qui avoit esté faicte, et que s'il falloit recommancer et retourner à la guerre, qu'on n'en seroit pas quicte à si bon marché. Le sieur André respondit : « Ah ! « plust à Dieu que nous peussions la reffaire ! » Alors je replicque qu'on avoit bien veu reffaire et recommancer des parties, que ceux qui en demandoient le reffaict les perdoient le plus souvant. Luy, qui estoit bon compaignon certes, le trouva bon et se mit à rire, et sur tout le grand maistre. Et sur ce, ledict sieur André demanda cartes et dez pour jouer; car je l'ay veu qu'il estoit un très grand joueur.

1. La paix de Cateau-Cambrésis, en 1559.

Il y avoit parmy nous autres François un capitaine, enfant de Poictiers, qui s'appelloit La Roue, gentil soldadin certes, mon grand amy, et qui n'avoit que l'espée et la cappe, et son jeu; car il estoit un très beau joueur. Il s'estoit despaysé et avoit demeuré huict ou neuf ans parmy les galleres de Genes, de Naples, de Sicille, d'Espaigne, et parmy toutes ces villes maritimes, faisant tousjours voyages, et mesmes avecque le seigneur Jehan André, qui le cognoissoit fort famillierement et jouoit fort souvent avec luy; car c'estoit la couche [1] ordinaire de cinq à six mill' escus d'un coup de dé.

Un jour ils vindrent à jouer. Le seigneur Jehan André vint à perdre contre luy quelques dix mill' escus. Il luy demanda amprès s'il vouloit jouer contre une de ses galleres pour vingt mill' escus qu'il luy monstra. L'autre le voulut, et le dé escheut au sieur Jehan André. Il livre chance [2]; le capitaine La Roue luy couche tout d'un coup dix mill' escus. Le seigneur André lui quicte le dé, contre sa coustume pourtant, disant : « Je ne « veux pas que ce jeune capitaine advanturier, « qui n'a de quoy perdre, me gaigne ma gallere « pour s'en aller triumpher en France à mes des- « pans et de mon honneur, et qu'on die : Voilà « une des galleres de Jehan André qu'un tel luy « a gaigné. » Et le disoit tout en riant, car pour les biens il s'en soucioit peu, n'estant de son naturel avare, et aussy que le roy son maistre l'appoinctoit très bien et lui faisoit de grands

1. La mise au jeu.

2. C'est-à-dire jette les dés le premier, son adversaire devant les jeter après lui.

estats, ainsin qu'il les meritoit. Aussy le servoit-il bien par tout où il s'est trouvé, comme il fit à la battaille de Lepanthe, là où il monstra tous les effects d'un bon capitaine de mer et de bon soldat.

J'ay ouy dire qu'un de ces ans, depuis la trefve faicte entre le roy d'Espaigne et le Grand Seigneur, ilz se rencontrarent, luy et l'Ouchaly, en quelque contrée de la Barbarie, et ce en plaine mer, chascun autant de galleres l'un que l'autre; et pouvoient avoir cinquante galleres chascun. Pour l'observance estroicte de la trefve ils ne se demandarent rien en le faict d'hostilité; ains, s'estans entrecogneus les uns les autres, arrestarent leurs galleres; et se mirent toutes en joly (c'est un mot de galleres que l'on use quand elles ne voguent en advant ni en arrière et qu'elles font halte); et sur ce, tant d'un costé que d'autre, s'entre-saluarent de canonnades et arquebuzades qu'on n'eust pas ouy tonner; et puis se despartirent ainsin, non, à mon advis, sans regretter et plaindre la loy de la trefve ni de guerre, qui leur eust permis de venir aux mains sçavoir à qui demeureroit la victoire, puisqu'ilz estoient en si belle mer et si belle occasion pour gaigner ou perdre. Voilà comment il faict beau d'observer toutes loix bonnes.

CHAPITRE XXII.

54. *Dragut.* — 55. *L'Ouchaly.* — 56. *Barberousse.*

Puisqu'il vient à poinct de parler de ce Dragut et de l'Ouchaly, j'ay trouvé bon d'en toucher quelques mots, que j'ay appris tant des uns que des autres mariniers du Levant, que d'un petit traicté faict en espaignol, *De la conquista d'Affricqua.*

Ce Dragut donc fust natif de Natolie, qui est en Asie la mineure, d'un petit village qui s'appelle Chara Balac[1], nay de pauvres parens villageois. Luy se voyant pauvre, et ambitieux d'avoir quelque peu de bien pour un jour secourir à sa miserable vieillesse, il se donna page d'un arrais[2], corsaire de sa mesme patrie, lequel le voyant barbe rousse, et le trouvant à son gré, le prit et s'en servit en sa villaine sodomie, et s'en estant bien servy, il luy donna une fuste bien armée avec sa patante de capitaine; et en ayant faict un assez bon commancement, il l'advantagea de plus grand nombre de vaisseaux : si bien que s'estant mis sur mer à l'advanture, il rencontra sur la mer Adriatique un

1. *Sarabalaz*, dans la province de *Mentecha*, vis-à-vis de Rhodes.

2. Arraïs ou reïs, capitaine d'un vaisseau. De Thou (liv. VII) dit que Dragut servit longtemps un corsaire du nom d'*Hariadin*. Ne seroit-ce pas le mot *arrais* défiguré?

seigneur magniffique venitien, appellé Pascalico, ayant soubs sa charge aucunes galleres qui gardoient le golfe de Venise. Il le chargea si bien, et la fortune fut si bonne pour luy, qu'il en prit une partie, et avecque l'autre ledict sieur magniffique fut contrainct se sauver à la volte de Corfou. Dragut se retire avec sa prise aux Gerbes. Et, d'autant qu'il n'avoit pas encor les moyens assez bastans pour entretenir si grand train ni si grand estat de galleres, il fit deffaire celles qu'il avoit gagnées, fors une qu'il arma pourtant pour le coup; mais amprès Jannetin Doria la luy prit, comme j'ay dit; et du bois et du fer en fit faire quatre galliottes très bonnes et belles, ainsin qu'il luy pleust. Et, avecqu' une très bonne que luy avoit donné Barberousse, c'estoient cinq, il se mist en cours. Ayant assemblé avecque luy de compagnie d'autres corsaires, ilz furent unze bonnes galliottes, et avecque lesquelles ne faut point doubter des maux qu'ilz firent le long des costes chrestiannes.

Le seigneur André Doria ne pouvant souffrir ces volleries et maux qu'on luy venoit dire tous les jours que faisoit ce Dragut, ayant assamblé toutes ses galleres genevoises et celles de Sicille, auxquelles commandoit pour lors un gallant cavallier espaignol, nommé don Berenquel[1] de Requesens, il se mit à la chasse de Dragut et vers Sicille et vers Sardaigne, et partout. Enfin il vint à Corsegue, en un port dict Girelate[2], entre Calvi et Ayaza, là où s'amusant

1. Bérenger.
2. C'est, je crois, la Girolata, entre le golfe de Segone et Calvi.

pour despartir entre luy et ses compaignons le butin qu'il avoit faict, et sur tout les pauvres ames chrestiannes, il fust chargé si vivement, qu'ayant un peu rendu de combat et tiré son artillerie, il fust investy et pris, luy et tous ses vaisseaux, fors une fuste et une gallere qui se sauvarent, et aussy tost mist à la chaisne luy et ses capitaines, et tous ses gens. Pour ce il ne perdit courage, comme j'ay ouy racompter à M. Parisot, grand maistre de Malte, qui, le voyant un jour ainsin à la cadene, advant qu'il fust grand maistre, et luy aussy qu'il avoit veu ainsin auparavant à la cadene, M. le grand maistre luy dict: *Señor Dragut, usanza de guerra*[1]! lui respondit : *Y mudanza de fortuna*[2]. Tant y a qu'il ne chauma pas en sa captivité; car il fist si bien et beau, et mesnagea ses affaires si bien, que Barberousse luy presta trois mill' escus pour sa rançon, qu'il paya : et par ainsin il sortit, en promesse et serment faisant que jamais il ne fairoit la guerre en la riviere de Genes.

Voilà comment il sortit, qui fust une grand' honte pour ceux qui le laissarent aller par telle avarice et pour si peu d'argent, encor luy, dis-je, qui avoit desjà faict tant de maux à la chrestianté, et estoit prest et suffisant d'en faire d'advantage. Mais quell' est la chose que l'on ne face pour l'avarice ? Ceste là pourtant cousta bon aux Genevois et autres chrestiens, car il ne fust pas plustost sorty qu'il se remit mieux que jamais; et s'estant retiré aux Gerbes, par le credit qu'il

1. Coutume de guerre.
2. Changement de fortune.

eust avecque aucuns compagnons, et le bruict de son nom et valleur, il amassa une vingtaine de fustes, et tourna à la volte de Genes, disant le serment qu'il avoit faict en prison et par contraincte n'estre bon ni tenable. Il y rencontra une gallere du visconte de Cigalla, qui venoit de Levant, chargée d'esclaves et marchandises, laquelle il prit, et aussy tost s'en retourna aux Gerbes, là où de ce butin il se reffit si bien qu'il assambla une grand' armée, avecque laquelle il battit les costes de Genes et d'Espaigne, où il fist de grandes pilleries, et puis vint prendre, près de Naples, Castel-la-Mar, environ loin de vingt-huit lieues dudict Naples, et y prit force ames chrestiannes. Et s'estant mis au large de la mer et arboré la baniere du rachaptement, ainsin qu'il estoit sur le marché, voicy une gallere de Malte qui parut, laquelle venoit de France et emportoit quelques vingt mill' escus de l'argent que tous les ans les chevalliers françois envoyoient là querir de leur revenu, et se le faisoient là porter. Par cas, le capitaine de l'isle d'Isquie advertist par trois vollées de canon que la mer estoit brutte (ils usent de ces mots pour dire qu'il y a des corsaires en mer). Les pauvres chevalliers françois, pensant que ce fust une salve que le chasteau leur fist, se donnarent la garde qu'ils furent surpris et investis. André Doria, bien fasché et despité d'avoir lasché cet homme, se remet encor à la chasse pour luy; mais il estoit retiré en une bonne retraicte en la ville d'Affrique [1], dont il s'estoit saisy et gaigné par belle force.

1. Cette ville d'*Africa* dont on a déjà parlé, et que l'on nommoit aussi *Mehedia*.

De long temps il y avoit jetté la veue dessus, disant que c'estoit sa vraie proie ; et pour l'avoir, comme fin renard, toutes fois et quantes qu'il faisoit quelque belle prise, il s'en venoit là souvant despartir son butin, et sur tout ne failloit d'en faire tousjours quelque petite part aux principaux de la ville, si bien que pensant les avoir gaignez, un jour leur conseil estant assamblé, les pria tous de le vouloir recepvoir pour citoyen de leur ville, et l'honnorer du droict de leur bourgeoisie. De cinq du conseil il y en eust quatre qui le reffusarent tout à plat, s'excusant honnestement pourtant que cela ne se pouvoit faire. Il y en eust le cinquiesme qui en fust d'advis qu'on le receut, mais il ne fust creu. Dragut dissimulla le tout modestement, et celuy qui tenoit le party de Dragut s'appeloit Brambare [1]. Il s'en vint trouver Dragut en sa gallere, là où ils concertarent tous deux de la prise de la ville, qui fust telle que Dragut fit lever l'ancre et faire sa vogue tant qu'on l'eust perdu de veue ; sur le soir il retourna proue, et à force de vogue et de voilles il s'en tourne court d'où il estoit party, et un peu au dessus de la ville met en terre cinq cens bons hommes des meilleurs qu'il eust, et puis s'en vint devant la ville, contre laquelle il se met à tirer force coups de canon et donner l'allarme à ceux de la ville, qui tous accoururent aux murailles et au port pour la deffance. Cependant ses gens de terre, qu'il avoit desembarquez au dessus, coulloient toujours, qui vindrent jusques au pied de la muraille, du

1. De Thou le nomme Ibrahim Embarc.

costé qu'avoit esté arresté. Ce Brambare, qui l'attendoit avecque d'autres siens partizans, prestarent la main pour monter, si bien que tous les cinq cens y montarent si aisement qu'on n'en eust jamais nouvelles, jusques à ce que d'une furie ils vindrent à charger par derriere qu'en un rien ilz se rendirent maistres de la ville, avecque assez de meurtre et pillerie; toutesfois, parce que Dragut se vouloit servir de la place, il fit cesser aussitost et le meurtre et la pillerie [1].

Luy estant donc logé là à son souhait et ayant bonne retraicte, ne faut point demander s'il eust faict beaucoup de mal s'il eust eu le loisir. Mais y ayant laissé un sien cousin en garnison pour gouverneur, avecque de bons hommes choisis, tant de Turcs, Maures que renegats, il en sortit pour aller à la chasse et en cours. Sur quoy André Doria arriva avecque une très belle armée de mer, qui l'assiegea et la prit (comme j'ay dit), sans que jamais fust en la puissance de Dragut de donner secours ni grand' allarme. Et desesperé de retraicte (car il n'en avoit aucune), parce que les gouverneurs des costes ne le vouloient aucunement retirer, par le commandement du grand seigneur, qui luy vouloit mal, d'autant qu'il faisoit son cas à part et vouloit faire du seigneur souverain, sans aucunement le recognoistre ni ceder à aucuns, fors au dieu Neptune, son dieu des eaux; parquoy il s'advisa d'envoyer une ambassade vers le grand seigneur, sans oublier les presens (car à la Porte du grand

1. Non sans faire poignarder ce *Brambare*, qui l'avoit si bien servi, et dont il redoutoit la trahison.

seigneur, depuis les plus petis jusques aux plus grands, les Turcs sont naturellement outrés d'avarice), et supplia le grand seigneur de luy pardonner le passé, luy promettant de luy faire à l'advenir de grands services.

Le grand seigneur, qui cognoissoit cet homme de grand service, fust très aise de luy pardonner, et luy, en conrr'eschange de son ambassade, luy envoya un de ses sancgiacs, qui apporta toute oubliance et pardon à Dragut, et puissance de faire la guerre à outrance à la chrestianté et l'endommager, faisant commandement à tous ses gouverneurs de ports de le retirer. Nottez quel honneur et quel heur eust cet homme, qui, ne portant pour lors autre titre que de corsaire, ou simple rays (qui est autant à dire comme capitaine), eust ceste presumption d'envoyer une ambassade devers l'empereur de tout l'Orient et en recevoir de luy. Possible telle fortune ni pareille gloire se trouvera elle en personne de nostre temps ni de nos peres. Luy donc, pour monstrer à son prince qu'il ne luy avoit rien dict qu'il ne le tint, se mit en mer et fit de grandz dommage aux chrestiens de delà, et mesmes se joignit à l'armée du grand seigneur, qu'il avoit envoyé par Conradin-Bascha pour ravager tout, du despit qu'il avoit de la ville d'Affricque, prise contre la trefve entre luy et l'empereur paradvant jurée.

Il eust cet honneur de mener l'advant garde de ceste armée, qui n'estoit pas petite, car elle estoit composée de six vingts grandes galleres et deux mahommes, sans compter force autres petits vaisseaux, comme galliottes, fustes, bri-

gantins et fregattes. Amprès avoir donc pris Tripolly, le Gozze près de Malte, saccagé toute l'isle, et puis là amprès passé par le Far de Messine, pris Regge, pillé et saccagé un' infinité de villes, petites places, bourgades, et venu devant Naples tirer contre la ville coups de canon, et puis donner la chasse à André Doria (comme j'ay dict), et pris cinq de ses galleres et mis à fond deux. Amprès que Dragut eust faict tout cela, [André Doria voulut avoir sa revanche, comme chascun] a son tour, et que toute la grande armée fust tournée à Constantinople, parquoy il se met en queste amprès luy de toutes parts; et, l'ayant failly aux Gerbes, il vint aux Sequennes [1] de Barbarie: il le trouva dans le canal. Qui fust bien aise? Ce fut André Doria. L'ayant là accullé et coigné, qu'il n'en pouvoit jamais sortir sans sa misericorde, car il n'y avoit nulle porte derriere, ni apparence, Dragut, sans s'estonner, faict un petit fort à la haste sur terre, à l'embouchure du canal, et empesche par ce moyen l'entrée aux chrestians, d'autant qu'il y avoit faict descandre trois à quatre grosses pieces qui tiroient incessammnnt sur les galleres chrestiannes. Cependant il forge en soy une astuce, ni millitaire, ni renarde, mais du tout diabolique, parquoy il amasse le plus de gens du pays qu'il peut, qui pouvoient monter jusques à cinq cens, les paye très bien, et avec sa chiorme et ses soldats et mariniers, par une belle nuict jette ses

1. Probablement les îles de Karkessali, à l'entrée du golfe de Cales, près de la côte orientale de la régence de Tunis.

galleres hors de l'eau et les met en terre, les faisant couller et rouller par des roulleaux environ trois lieues ; et fist si bien par la main des travailleurs, qu'elles s'allarent jetter de l'autre costé dans l'eau, en un autre canal, là où les arme et refaict soudain. Cependant ses gens de son fort de terre faisoient tousjours bonne mine et ne cessoient de combattre. Quand Dragut vist qu'il estoit temps, il envoya ses gens desengager, et leur manda de quicter le fort de nuict et se venir embarquer; ce qu'ils firent si excortement et dilligemment, que André Doria ne sçeut jamais rien jusques à ce que Dragut commança à paroistre en pleine mer avec ses galleres, qui avoient passé de l'autre costé. Qui fust estonné? ce fut André Doria, qui se mit à la poursuite ; mais il n'estoit plus temps, car il estoit fort loin, et si ne craignoit-il pas tant son ennemy qu'il ne prist par rencontre (quasy à la vue d'André Doria) une gallere qui venoit de Sicille et portoit quelques vivres et cinquante soldats à l'armée chrestianne. Dragut rafla et frisa tout cela, et puis se sauva.

J'en ay ouy faire le compte à une infinité de mariniers et soldats, qui le disent encor par toutes les costes, et comme André Doria s'estonna de ceste escapade ; si bien qu'il ne peut croire que ce fust esté un œuvre divin, mais du tout diabolique et infernal, auquel les Romains, forceurs de nature (et y fust esté leur Lucullus), n'eussent sçeu approcher. Et dict bien plus que, si le diable ne s'en fust point meslé, ou quelque nompareil sorcier, par abjuration et imprécations, il tenoit Dragut le plus grand cappitaine de mer,

et qu'il luy cedoit la gloire, comme certes ce cas fust admirable.

Nous lisons dans Tite-Live un semblable traict pourtant que fit Anibal en la ville de Tarante; car ayant proposé aux Tarantins qu'il falloit oster leurs vaisseaux de mer du havre où ils estoient ressarrez et assiegez de la grosse armée de mer des Romains, et eux trouvans cela impossible, il leur dict que plusieurs choses semblent souvant embrouillées qu'on les desmesle par artiffice et dexterité; et pour ce, avecque des engins qu'il invanta, et des chariots et chevaux, il fit remorquer par terre tous les vaisseaux par la ville et les rues, l'esplanade en estant très bien auparadvant faicte, si qu'ilz les roullarent si bien et en peu de temps, un chascun ayant mis la main à l'œuvre, qu'une flotte de navires assiegée parut, bien equippée et armée, n'ayant faict que roder et voguer à l'entour de la forteresse, et la vist on surgir à la rade, devant le port, ce qui estonna fort les Romains. Dragut, possible, ou l'un des siens, pourroit avoir leu l'histoire, car tout se pratique si l'on n'invante tousjours de nouveau, encor qu'on die qu'il n'y a rien qui n'ait esté invanté et sçu.

Ce Dragut fust aussy cause de ceste grande deffaicte chrestianne aux Gerbes; puis, quelques temps amprès, il vint mourir au siege de Malte [1], Sultan Soliman le tenant si grand capitaine, qu'il commanda nommement à Rostan [2] bascha qu'il n'entreprist rien sans l'advis et conseil de

1. En 1565.
2. De Thou, liv. XXXVIII, ne le nomme point Rostan, mais Mustapha.

Dragut; lequel n'estant venu du commencement si tost là devant comme l'armée, s'amusant à amasser les vaisseaux et forces d'Alger, où estant arrivé, il trouva comme desjà on avoit assiegé le fort Sainct Elme; et de prime abord il y trouva fort à dire, car il vist la batterie se faire de si loing que de long temps on ne l'eust pris. Parquoy il commanda de l'approcher, que luy y estant si près, pour la voir mieux faire, fust blessé d'un esclat de pierre dans la teste, dont il mourut aussy tost; ce qui vint bien à poinct pour les chrestiens, car, s'il ne fust mort, ilz n'en eussent pas eu si bon marché qu'ilz eurent, ainsin que j'ay ouy dire à M. le grand-maistre, qui en fust très aise de sa mort, et à qui j'ay veu louer ce Dragut beaucoup. Dieu les garantit tous par la mort de cet homme, car il estoit très dangereux en faict de guerre [1]. Voilà la fin de Dragut.

55. — Or j'ay veu plusieurs mariniers et capitaines de mer, et mesmes les chevalliers de Malte, faire entr'eux comparaison, à sçavoir, qui estoit plus grand homme de mer ou cappitaine, ou Dragut, ou l'Ouchaly [2]. Les uns tenoient pour l'un et les autres pour l'autre.

1. « Je m'asseure, dit aussi Henri Estienne, que qui aura bien leu et consideré tous les actes de Dragut, corsaire de nostre temps, on trouvera que luy seul, ny en hardiesse, ny en finesse, ne devoit rien à une douzaine des plus renommez ès histoires anciennes. » (*Apol. pour Hérodote*, ch. XV.)

2. Les historiens espagnols l'appellent *Ocheli*, les Italiens *Occhiali*. Son nom véritable est *Kilidj Ali*. *Kilidj*, qui signifie épée en turc, paroît être un sobriquet honorable qu'il avoit mérité par sa bravoure. Il devint capitan-pacha et

Ceux qui tenoient pour l'Ouchaly disoient qu'il avoit eu de plus grandes et honorables charges que Dragut; car il avoit commandé en general et admiral du grand seigneur, et que la belle faction qu'il fit à la battaille de Lepanthe[1] l'esleva bien fort, d'autant qu'amprès avoir combattu tout ce qui se pouvoit et pris l'estendard de ceux de la religion (qui fust un grand cas, car ces braves gens ont tousjours bien faict en tous lieux qu'ilz ont esté, et ont esté invincibles, pour si peu qu'ilz sont), il se retira encor avecque force vaisseaux à Constantinople, ayant ceste assurance de se presenter au grand seigneur, qui enrageoit de despit et ne vouloit voir nul de ses cappitaines qui fussent estez là. Mais l'Ouchaly, pressant pour avoir l'audiance, et l'ayant obtenue, fit entendre à son prince si bien ses raisons, qu'il l'ouist et l'honora de plus grands charges qu'il n'avoit; sçachant bien aussy qu'il avoit perdu tous ses meilleurs hommes, et que de nécessité il se falloit servir de cet homme capable, reste de nauffrage et reliques de tant d'autres. Comme de vray il releva certes ce coup là son prince, son dieu Mahommet; mais Dieu mercy qu'on ne le pressa par amprès comme l'on devoit; je diray ailleurs qui en fust la cause.

Puis se mit en supreme credit par la prise de la Goullette, qui fust faicte par grand fortune, et vous diray comment, ainsin que j'ay appris par M. de Savoie à Lyon et par d'autres. Il faut

mourut comblé d'honneurs, dans un âge avancé, à Constantinople.

1. Ce fut le seul Africain Turc qui se fit remarquer dans ce combat naval.

sçavoir que dans la Goullette, parmy la garnisson, il se trouva un soldat françois qui de longtemps s'estoit despaysé de la France et espaignollisé parmy les soldats espaignols, comme j'en ay veu un' infinité. Il mescheut à ce pauvre soldat de manger de la chair un jour prohibé; soudain le voilà pris et mis sur une fregatte, et envoyé à Naples, à l'inquisition. Par cas bon et fortuit pour luy, ceste fregatte fust rencontrée de quelques galliottes d'Alger qui la prindrent et l'emmenarent, et mirent les hommes de dedans à la cadene, comme est la coustume aussy tost que telles prises sont faictes. Ce soldat françois pria incontinent le rays de la gallere qu'on ne le maltraictast nullement et qu'on le fist parler à l'Ouchaly, car il luy diroit et revelleroit chose dont à jamais il s'en trouveroit très bien. Aucuns disent qu'il demanda à parler au grand seigneur, mais ce fust à l'Ouchaly à qui il parla, car l'accès de la porte du grand seigneur n'est si libre comme de nos princes chrestiens, qui ne tiennent du barbarisme comme les Turcs. Estant devant l'Ouchaly, il luy revelle de poinct en poinct toute la force et forteresse de la Goullette, et le plus fort et le plus foible, car il estoit un très bon ingenieur, et mesmes il y fust employé là et ailleurs pour cet estat. De plus, il luy racompta le nombre de gens qui estoient léans, les munitions de vivres et de guerre, luy faisant la chose si facille qu'il la luy promet faire prendre dans un rien s'il le vouloit croire et se gouverner par luy. L'Ouchaly preste l'oreille à tout ce qu'il dict, de quoy trouve une grande apparance en son dire. Il part et s'en va à Constan-

tinople, et declare au grand seigneur l'entreprise, et luy faict si facille l'execution, que le grand seigneur luy baille aussy tost l'armée et les forces qu'il demande, avecque Synan bascha. Encor promit-il mieux, qu'il ne consommeroit pas plus de jours à la prendre que le roi d'Espaigne et son pere avoient consommé d'années à la garder, qui estoit, si me semble, quarante un ou trente un ans. La suputation en est fort aisée à faire [1]; la face qui voudra, je ne suis pour m'y amuser.

Le voilà donc venu, met son siége, se gouverne tousjours par l'advis de son homme ingenieux, tellement qu'il ne faut de l'emporter dans tant de jours qu'il avoit dit. Bien est-il vray qu'il eust beaucoup d'affaires amprès à combattre et forcer le fort de l'Estang, que Jehan André Doria avoit faict faire, qui importoit beaucoup, là où s'estoit jetté dedans le sieur Pagan Doria [2], son parent, et le seigneur Gabriel Cerbellon [3], très braves et vaillants capitaines, qui le deffendirent certes très vaillamment. Ces deux chefs, avecque les Itallians qui estoient dedans, firent grand'honte et la barbe aux Espaignols qui estoient dans la Goullette, qui combattirent et se deffendirent bien autrement qu'eux. Aussi il y avoit bien de la differance entre Pagan Doria, brave et vaillant capitaine, Gabriel Cerbellon et don Juan de Puerto Carrero, qu'on ne tenoit à grand

1. Il y avoit trente-neuf ans. Les Espagnols prirent Tunis en 1535 et en furent chassés en 1574.

2. Pagan Doria, frère du prince de Melfe, fut massacré par les Maures.

3. Serbellone. Il commandoit la citadelle et fut pris les armes à la main.

compte[1], et que, par dérision, on appeloit don Jouan de Puerco Carnero, « Pourceau Mouton », allusion sur son nom. S'il eust faict comme fit don Hernandille de Puerco Carnero[2], portant mesme nom, dans Amiens, il eust mieux faict et fust esté plus estimé.

Ceste place prise, l'Ouchaly fust par amprès en une très grande vogue et belle faveur avecque le grand seigneur. Et voilà les deux signallez effects de l'Ouchaly, qui l'ont faict valloir et estimer très bon et grand capitaine.

Ceux qui tiennent le party de Dragut disent que Dragut l'avoit faict de sa main, et ne sçavoit que ce qu'il avoit appris de luy, et que jamais il n'estoit descheu ni tumbé en si basse fortune comm' avoit faict Dragut; que s'il en eust tasté de pareilles, à grand peine eust-il peu se relever de ces cheutes comme avoit faict Dragut; d'advantage, qu'il est fort aisé à faire expedictions et de grands miracles de guerre avecque de grandes armées où rien ne manque et y a-on tout à souhaict; mais faire de pierre pain (comme on dict) ainsin qu'a faict Dragut, c'est là où est la peine. Et dict-on de plus que quand Dragut n'auroit faict en sa vie que ce trait des Sequennes, et d'avoir ainsin forcé nature, c'est quasy se parangonner ou à Dieu, ou au diable, comme j'ay ouy dire à aucuns.

Du reste, l'Ouchaly a esté petit compagnon comme Dragut. Il fust natif de Callabre; j'ay veu le lieu et aucuns de ses parens qu'il venoit

1. C'étoit un lâche qui se cachoit dans les caves, dit de Thou, liv. LVIII.
2. En 1597.

voir quelquefois, et leur faisoit du bien et du plaisir. Il estoit moine, ce disoit-on; et s'en allant à Naples pour estudier, il fust pris et puis se renia, et de peu à peu se faisant corsaire il s'advança comme on l'a veu. Je croy qu'il prit le turban plus pour cacher sa tigne, qu'on disoit l'avoir gardée toute sa vie sans s'en deffaire, que pour autre chose; et bien qu'il fist bonne mine de renegat, il ne quitta jamais sa religion ou christianisme. Je l'ay ainsin ouy de M. de Dacqs[1], ambassadeur pour le roy en Levant, qui l'avoit veu à Constantinople.

J'ay ouy dire pourtant qu'il estoit plus cruel que Dragut, et n'avoit si grand civillité que Dragut, qui aimoit les François. Aussy quand il fut employé pour la France, et commandé par le grand seigneur pour courir les mers pour l'amour d'elle, il s'y employa de très bon cœur. Je l'ay ainsin ouy dire à M. le baron de La Garde, qui l'a mené et luy a commandé par le commandement du grand seigneur. J'en ay assez dict, remettant aux grands mariniers et bons capitaines de mer qui ont tasté de l'un et de l'autre à en discourir, et donner leur advis sur leur perfection et presseance de tous deux.

Si faut-il, advant finir, que je die encor ce mot. La prise de La Goullette fust de telle importance au grand seigneur, que dernierement en ceste guerre [de Perse] s'estant esmeue quelque contention d'honneur et de services faicts à leur maistre (comme cela est coustumier parmy les grands capitaines) entre Mustaffa bascha, general de l'armée en la premiere année et con-

1. François de Noailles, évêque de Dax.

queste, et qui depuis fust premier visir à la porte du grand seigneur amprès la mort de Mehemet bascha, mais amprès desappoincté et disgratié, et Synan bascha, qui estoit soubs luy en ceste premiere conqueste, et puis amprès general, venant donc aux reproches et à leurs valeurs et services faicts, Mustaffa se vantant d'avoir conquis la Cypre à son maistre[1], l'autre respondit qu'il se sentoit autant glorieux, et son maistre autant obligé à luy, de luy avoir conquesté la Goullette, place inexpugnable, et avecque le fort garny de si grande quantité de bons capitaines et soldats. Mais l'autre luy reprocha que ce n'estoit luy seul qui en devoit avoir la gloire, mais l'Ouchaly, qui avoit esté l'auteur de l'entreprise et exécuteur avecque luy. Synan replicqua que l'autre aussy n'avoit pas luy seul conquis la Cypre, mais d'autres grands capitaines et baschas qui le valloient bien; et, qui plus est, il y avoit consommé une grande traisnée et laps de temps, et mesmes ès prises de Fama-Augusto et Nicotie; que le moindre secours qui fust venu des chrestians, il se retiroit avecque sa courte honte; au lieu que luy, en trente un jours, il avoit faict sa conqueste, sans grandes longueurs ni grands frais à son maistre, au lieu que luy y en avoit faict de fort extraordinaires en sa Cypre, qui pourtant, dict Mustaffa, par amprès avoit bien raporté despuis le rembourcement et beaucoup de bons moyens et revenus. Voilà les reproches que se faisoient ces deux grands baschas, fondés sur de bonnes raisons. J'ay ouy faire ce compte à un honneste Italien qui pour lors estoit

1. Il enleva, en 1570, l'île de Chypre aux Vénitiens.

à Constantinople, et que je l'ay ainsin veu escrit dans un livre italien qui a esté faict sur ceste guerre de Perse, il ne peut pas y avoir de cela plus haut de vingt ans.

Enfin ces deux grands baschas et capitaines un peu amprès se deffirent l'un de l'autre, comme cela se voit souvant en la court de tous les grands rois et princes souverains, et s'est veu par un' infinité d'exemples. Faut noter en ce discours comme ce Synan bascha estimoit autant la conqueste et la prise de la Goullette comme l'autre pouvoit de sa Cypre; touteffois l'Ouchaly en fust le principal auteur et executteur, bien que ce Synan fust un très grand et très vaillant capitaine, très grand ennemy des chrestiens s'il en fust onc, et qui ordinairement dissuadoit la guerre contre les Perses, et la persuadoit du tout contre les chrestians, et la luy faisoit plus aisée et utille que contre tous les autres cent fois.

56. — Advant ces deux grands capitaines et corsaires Dragut et l'Ouchaly, l'un faict de sa main (comme j'ay dict), et l'autre non, avoit esté ce grand Barberousse [1], le surpassé de tous deux, duquel, bien que j'aie escrit de luy en mon livre des couronnels de France, si faut il que j'en die encor quelque petit mot, affin que

1. On sait que Barberousse est un nom défiguré dont l'étymologie n'est qu'imparfaitement connue. Le véritable nom du personnage en question est Khaïr-Eddin. Voy., sur cette famille, l'excellente publication de MM. Sander Rang et Ferd. Denis, *Fondation de la régence d'Alger, hist. des Barberousse*, Paris, 1837, 2 vol. in-8.

le monde sçache que jamais des Romains ni des Grecs, grands conquereurs de royaumes et de terres, il n'y en a eu de tel.

Il prit et conquesta, par sa prouesse et industrie, deux royaumes : celui d'Alger; il est vrai que son frere aisné[1] en fit le premier fondement, mais aussy il luy aida en la conqueste, et le garda très bien amprès sa mort. L'autre royaume fust celuy de Thunis. Qu'estoit cela, sinon qu'en peu de temps il conquestast une seconde Carthage, que ces braves et vaillans Romains consommarent tant d'années pour en avoir la raison et la mettre à bas? Et ce Barberousse en un rien la conquit; et, pour la conserver, fit teste à ce grand et redoubté empereur Charles Quint y estant en personne[2], qui, sans la revolte de ses esclaves qui estoient dans la rocque, et la surprise qu'ils y firent, on ne sçait en quoy l'empereur eust esté, et, possible, luy eust donné à songer, veu les grands empeschements de toutes sortes qu'il eust à y parvenir. Les histoires en sont assez plaines sans que j'en parle. Et nonobstant, ce brave roy corsaire ne s'estonna point de sa perte, arrivée plustost par disgrace, fortune de guerre et de trahison. Sort de la place, refaict un second petit armement de quatorze galleres qu'il avoit caché et sauvé dans quelques petis recoings de pallus[3] et canaux de là auprès, dont il les faict aussitost sortir en forme et belle contenance de guerre, et d'homme plustost vain-

1. Barberousse I, dont le nom véritable est Aroudj.
2. Barberousse fut chassé de Tunis par Charles-Quint, en 1535.
3. Bas-fonds.

queur que vaincu, se faict parestre et se faict recognoistre par autres quatorze galleres que l'on avoit envoyées à André Doria, soubs la conduicte d'un certain capitaine genevois, nommé le segnor Adam, lequel aussy tost qu'il l'eust veu luy donne la chasse si belle et si affreuse, que s'il n'eust gaigné le gros d'André Doria il estoit troussé; met luy et toute son armée en allarme, et à sa barbe se sauve dans Alger; faict encor plus : d'un mesmes vol s'en va piller et saccager l'isle de Minorque, y prend le port de Maon, et puis, chargé de butin, prend la routte de Constantinople, se presente au Grand Seigneur, luy raconte sa perte et sa disgrace; nonobstant laquelle, et ne la cognoissant point advenue par sa faute, le reçoit très bien, luy redonne un nouveau armement; et faict le diable pis que jamais. Allez m'en trouver de pareils capitaines et corsaires auxquels la fortune aie si bien dict et si mal aussy, et s'en être si bien relevez! Voyez les histoires de ces temps, tant italianes qu'espaignolles.

S'il est vray qu'il soit esté François, comme j'ay dict ailleurs, il a faict honneur au nom françois; et, s'il ne l'est, il est à louer d'où il soit; car il a non seullement espouvanté les chrestiens, mais les Arabes et les Mores, ayant faict la guerre aux uns et aux autres, et par mer et par terre, les ayant rendus tributaires.

Un des beaux exploicts qu'il fist contre les chrestians fut le siege et prise de Castro Novo[1], où y avoit dedans en garnison trois mille braves

1. En 1547.

Espaignols naturels, desquels estoit maistre de camp ce vaillant capitaine Sarmento, qui, quelques années advant, avoit esté esleu des soldats amutinez en Lombardie, dont je parle ailleurs. Il mourut là en combattant vaillamment sur la bresche; et Barberousse estant amprès fort curieux de recouvrer sa teste pour l'envoyer en don au Grand Seigneur, quelque dilligence qu'il y peust faire, ne se peut jamais trouver parmy les morts, tant il y en avoit de tuez et amoncellez les uns sur les autres. C'estoit combattu et soubstenu une bresche et un assaut vaillamment cela! Voyez les histoires italiennes et espaignolles, vous y verrez force faicts merveilleux.

Il mourut fort vieux et cassé, et roy d'Alger absolu, la seconde année que le roy Henry II commenca à regner [1]. Il avoit un compagnon qu'il avoit fort aimé, qui fut Synan, surnommé le Juif, qui fust un très renommé corsaire aussy et grand homme de mer; et pour ce le grand sultan Soliman l'envoya son admiral en la mer Rouge. C'est assez parlé de ces corsaires.

1. Barberousse mourut septuagénaire, en 1546, un an avant que Henri II montât sur le trône. Il étoit fils d'un renégat grec de Metelin et d'une Andalouse. Son nom étoit Kadher. Soliman II lui avoit donné le surnom de Khaïr Eddin [*le bien de la religion*], dont on a fait Hariadan. Dans une Vie de Barberousse publiée dans le siècle dernier, on a soutenu l'opinion, fort mal fondée, qu'il étoit d'origine françoise. On voit que dès le temps de Branthôme on avoit essayé de revendiquer pour notre pays la gloire de ce grand omme de mer.

CHAPITRE XXIII.

57. *Le marquis de Santa-Crux.*

Pour finir les bons capitaines de l'empereur et du roy d'Espaigne, j'y mettray encor le marquis de Saincte Croix [1], car il a esté très bon. Je l'ay veu general des galleres de Naples, d'où le roy d'Espaigne le retira, et pour sa suffisance s'en servit à la grand' mer oceane contre le millord Drach, Anglois, le plus fameux homme de dessus cette mer qui ait esté il y a plus de deux cens ans, et qui a bien donné de l'affaire à l'Espaigne [2]. J'espere en parler ailleurs. Ç'a esté aussi ledict marquis qui deffit M. de Strozze vers la Tercere [3]. Voilà pourquoy je ne m'estendray sur ses louanges, encor qu'il en merite plus hautes que les miennes; mais il me sieroit mal de dire tant de bien de celuy qui a faict mourir le plus grand de mes amis, et qui a faict mourir et trancher la teste à tant d'honnestes gentilz-hommes françois qu'il fit à ce voyage.

1. Don Alvarez de Bassano, marquis de Santa-Cruz, amiral espagnol, mort, fort avancé en âge, en 1587.
2. Ses victoires sur Drake datent de 1586.
3. En 1582. Philippe Strozzi commandoit une escadre envoyée par Catherine de Médicis pour soutenir les droits du prince de Crato, prétendant au trône de Portugal.

CHAPITRE XXIV.

58. *Don Philippe II, roy d'Espaigne.*

Or maintenant, amprès avoir parlé du pere, qui est l'empereur, il faut parler ast'eure du fils, qui est ce grand roy d'Espaigne don Phillippe, roy très cathollique; lequel, encor qu'il n'ait mis le pied tant de fois à l'estrieu et paru à la campaigne, ni monté sur mer, comme l'empereur Charles son père, si est-il un grand roy et un grand capitaine, puisque plusieurs rois et capitaines ont estez autant louez et estimez d'avoir faict de belles conquestes et mené de grandes guerres aussy bien assis en la chaire de leurs conseils comme en leurs selles d'armes. Sans m'amuser à l'allegation de plusieurs examples, je n'allegue que celuy de nostre roy Charles cinquiesme, lequel eust le surnom de Sage, et duquel le roy d'Angleterre se plaignoit qu'il luy faisoit une guerre si importune sans bouger de son cabinet.

D'advantage, comme j'ay ouy dire à de grands capitaines, il est plus difficille de donner remede aux inconveniens qu'on ne void point qu'à ceux qu'on void; car, comme l'on dict communement, quand l'on void les choses à l'œil, et mesmes de la guerre, l'on y remedie plus aisement. Voilà donc ceux qui conseillent et remedient, non seullement aux maux qu'on void, mais aussy qu'on

ne void point, sont fort à estimer, et monstrent avoir un proffond jugement et grand sens. Aussy dict-on qu'il faut faire la guerre à l'œil; et qui la faict bien les yeux fermez, ou en absence et bien loing, est fort à louer. De plus encor, quand tout est dict, ainsin que j'ay ouy dire à plusieurs de bons advis, quand un grand roy ou grand prince a passé les premiers fœus de sa jeunesse à la guerre, ce n'est pas le meilleur ni pour luy ni pour tout son royaume qu'il la face tousjours en personne : les raisons là dessus s'y peuvent aporter belles; et aussy que c'est trop se faire esclave de Mars, et non per à compaignon à luy. D'advantage il y a differance, et y en doit avoir, entre les rois et nous autres gentilzhommes qui vivons de cela.

Au surplus, quand un roy faict tant de l'hasardeux et du cheval lever [1], il n'est pas possible qu'il n'y arrive une fois en sa vie quelque faute ou disgrace de fuitte ou d'autre erreur; de laquelle, s'il est une fois tasché tant soit peu, il ne s'en peut jamais bien laver. Et tels mots, quand on dict : « Il a fallu au roy se retirer plus viste « que le pas », ou bien : « il a fuy à bon escient », quand ce ne seroit que cent pas, il ne s'en sçauroit jamais nettoier, sonnant ce mot si mal à la bouche qu'à jamais il en put fort villainement. Voilà pourquoy les rois doivent menager leurs hasards et leurs vies, à la mode que font aucuns avares leurs thresors, lesquels ilz espargnent en choses petites et basses, et les despandent en choses nobles et de consequance, quand il est

1. Pour chevau-léger.

question. De mesmes les rois doivent faire de leurs vies, ne les advanturer à tous hurts et occasions legeres, mais à d'autres belles et de très grandes, que si le malheur veut qu'ilz y meurent, on die d'eux qu'ilz sont morts en une belle battaille ou en un' honorable rencontre, ou signallé combat, bravement et vaillamment les armes au poing, toutes tainctes de sang, comme plusieurs grands empereurs et rois ont faict, dont le nombre est infiny. S'il faut qu'ilz se retirent, que ce soit en valleureuse et honorable relique de battaille, comme fit ce brave Philippe de Vallois amprès la battaille de Crecy, qui, amprès avoir combattu tout ce qu'il se pouvoit jusques à la serée, qui le fit retirer au giste en un chasteau et ville, où le gouverneur luy ayant demandé de la muraille son nom, il respondit que c'estoit la fortune restée de la bataille perdue [1]. S'il faut qu'ilz soient pris, que ce soit à la mode du roy Jehan devant Poictiers, et le roy François devant Pavie; lesquels, plustost que fuir avecque plusieurs autres, furent pris, n'en pouvant plus, tous las du combat; ou bien du tout sortir bravement victorieux, ainsin que fit nostre grand roy Henry IV à la battaille de Coutras et à celle d'Yvry, et comme advant luy avoient faict ses deux illustres predecesseurs, les rois Charles VIII et Louys XII, aux battailles de Fornovo et d'Agnadel.

Ainsin les rois, qui sont esclairez de toutes

1. Brantôme emprunte cette erreur aux historiens ses devanciers, qui avoient mal lu la phrase de Froissart : « Ouvrez, c'est l'infortuné roi de France. » Telle est la version authentique et seule admissible, et non : « Ouvrez, c'est la fortune de la France. »

parts, doibvent mener leurs vies et leurs honneurs; car ilz sont tant veuz que, s'ilz bronchent tant soit peu, ilz sont remarquez de tous costez. Si ne sçauroit on reprocher au roy d'Espaigne qu'il n'ait grandement aimé la guerre de son vray naturel. Dès lors que l'empereur son pere luy eust mis tout son estat entre ses mains, il nous alla de premier coup dresser de grosses armées, et nous les jetter si bien sur les bras, qu'il nous fit donner la bataille de Sainct Quantin, qu'on gaigna sur nous, avec de grosses pertes de beaucoup de gens de bien et seigneurs. Et au partir de là alla en personne assieger la ville de Sainct Quantin, la battre furieusement et la prendre d'assaut, gardée aussy bien de feu M. l'admiral de Chastillon que place de ce temps-là qui ait esté prise. Et puis prit Ham et le Castellet; et s'en contentant, ne voulut passer plus outre ni venir à Paris, comme beaucoup le presumoient et en avoient craincte; mesmes on dict qu'il le devoit faire, et l'empereur mesmes le dict; mais pourtant il ne voulut passer plus outre. Luy mesmes, au champ de Jalon[1], il aima mieux faire sa paix que venir à Paris, qu'il avoit autres fois tant menacé; et en estant sur le point d'y venir, il y songea; non pas mesme voulut que son armée passast d'Italie en France, par les persuasions de M. de Bourbon, amprès la perte de la battaille de Pavie; car c'est un grand faict que d'aller attaquer un royaume de France tout à coup dans son fort.

1. C'est-à-dire l'empereur. Il s'agit de son expédition en Champagne.

Le roy d'Espaigne donc y pensa bien aussy, lequel, conduict d'un bon et sage advis, tant de luy que de ses capitaines, s'arresta coy; dont possible luy eust mal pris s'il eust poussé plus advant; car nostre grand roy Henry s'estoit remis sus bout avec une très bonne armée. Et gaigna mieux de reculler ainsin pour faire amprès ce qu'il nous fit; car il nous alla encor livrer une seconde battaille, dont la perte nous fut de fort grande importance, qui fust celles de Gravellines [1], où M. le mareschal de Termes fust pris, et M. d'Annebaut avecque force gentilzhommes et seigneurs morts; desquels en fust feu M. d'Archiac, de la noble maison de Montberon, un fort honneste, brave et vaillant jeun' homme, et qui monstroit bien d'où il estoit descendu, ne faisant nullement tort à ses nobles ancestres [2], car il fust tué en combattant fort vaillamment jusques à la derniere vigueur. Ceste perte de battaille, à ce que j'ay ouy dire à des plus grands de la France, nous porta plus de dommage qu'on n'a creu.

Puis amprès, ce grand roy dressa une des grandes armées que l'empereur son pere n'eust faict, et luy mesmes vint en personne, prenant sa routte vers Amiens, pour continuer encor quelque usage de nous donner quelque battaille, car il en avoit une fort grand' envie, croyant tousjours que la fortune le favorisast comm' elle avoit faict. Aussy de son costé l'avoit bien nos-

1. Bataille gagnée en 1558 par le comte d'Egmont sur l'armée françoise, commandée par le maréchal de Termes.

2. Var.: *Ne faisant nullement tort à ses nobles ancestres, Eustache, Adrian et François de Montberon.*

tre roy Henry, qui n'avoit pas moins belle armée, comme chascun sçait, ni moins d'envie de combattre et avoir sa revanche. Mais Dieu, ayant pitié de la mort de tant de mille personnes s'ilz en fussent là venus, inspira les deux rois valleureux et bons pour entendre à une paix; laquelle, amprès estre fort desbattue à Cercamp [1], fust conclue, arrestée et liée d'un nœud si bon et si sainct, qu'elle a duré inviollable jusques icy, encor qu'il n'ait pas tenu à nous qu'on n'en ait donné de grands subjects pour la desnouer ou rompre du tout. Je m'en rapporte à tant d'entreprises qui se sont faictes sur la Flandre par les moyens du prince d'Orange [2] et du comte Ludovic son frere, advant le massacre de la Sainct Barthellemy, et puis amprès aussy, lors que l'on donna deux cent mille escus au seigneur conte Ludovic de Nassau par la distribution et les mains du mareschal de Raitz, qui en retint cinquante mille pour luy pourfaire sa barbe [3] et n'en donna que cent cinquante mille; qui fut cause de la mort et perte dudict pauvre conte, qui fut grand dommage, car c'estoit un vaillant et genereux prince; puis par les hautes menées et executions de feu M. d'Alançon, qui prindrent terriblement fœu celles là, mais pourtant comme un fœu de paille

1. L'abbaye de Cercamp, près de Cambrai. C'est là qu'eurent lieu, en octobre 1558, les conférences pour la paix entre la France et l'Espagne. Elle fut conclue à Cateau-Cambrésis en février 1559.

2. Var. : *Je m'en rapporte à tant d'entreprises qui se sont faictes sur la France, desquelles je puis bien sçavoir quelqu'une, ce tour s'estant tramé du regne du roy Charles IX et du roy Henry III.*

3. Pour son droit de commission.

furent aussy tost evaporées, pour de grandes fautes que j'espere de dire un jour. Quels attentats se sont faicts sur Genes, il y a dix ans, lors qu'elle estoit en revolte, et combien y fit de voyages et de tours Fregouse[1] ! De sorte qu'il ne tint qu'à peu, et non à mauvais vouloné de nous autres, qu'elle ne fust françoise, non pas Genes seulement, mais Naples et plusieurs autres places de l'Italie qui estoient prestes à bransler et se revolter, voire la pluspart des potentats, par nostre sollicitation et manigances sourdes. Mais à tout il fut pourveu sagement par la grand' providence de ce grand roy, lequel pourtant ne s'en esmeut autrement à nous vouloir faire la guerre, encor qu'on luy en eust donné assez d'occasions. J'en peus bien sçavoir quelques choses, estant venues tant du roy Charles neufviesme que du roy Henry troisiesme.

Surquoy je feray ce petit compte, par forme de digression :

Qu'un peu devant les tumultes de Flandres, le conte d'Aiguemont, les prevoyant, prit la poste et s'en alla en Espaigne trouver le roy son maistre pour luy annoncer les orages et tempestes qu'il en voyoit venir. Il passa à Paris, où il se tint un conseil estroit de luy et de deux grands personnages françois que je ne nommeray point,

1. La famille des Fregose avoit longtemps disputé le pouvoir à celle des Adorni. Charles-Quint et André Doria persécutèrent le premiers, les chassèrent de Gênes pour la plupart, et obligèrent ceux qui y demeuroient à renoncer à leur nom et à s'affilier à la famille des Fornari. Les Fregose réfugiés en France essayèrent souvent d'exciter une révolution dans leur patrie. Je ne sais quel est celui que designe ici Branthôme.

fors un qui estoit huguenot, M. l'Admiral. L'autre n'estoit pas de ceste religion (ce disoit-il); mais il les favorisoit du tout soubs main, ne s'osant declarer manifestement, par plusieurs raisons que je dirois bien. Ces trois firent là un bon symbolle, et y taillarent bien de la besoigne, que l'on a bien sceu despuis et veu esclore aucunes, et le tout tendant la plus grande part à rompre la paix entre la France et l'Espaigne[1]. Tant y a que le dict d'Aiguemont, amprès ceste belle consultation, s'en alla en Espaigne, où il fust bien venu et receu de son maistre, auquel il annonça tout ce qui estoit advenu en Flandres et ce qui devoit advenir, comme prophète, ou plustost comme principal conseiller et négociateur de tout. Le roy d'Espaigne trouva ces evenemens fort estranges, et demanda audict conte

1. Le comte d'Egmont alla en Espagne vers la fin de l'année 1564, pour porter à Philippe II les plaintes des seigneurs flamands contre le mauvais gouvernement des Pays-Bas. C'est à son passage en France qu'auroit eu lieu la conférence à laquelle Branthôme fait allusion en termes mystérieux. Il semble insinuer que le chef du parti protestant et un grand seigneur plus ambitieux que dévot (peut-être le connétable de Montmorency, ou plutôt un des membres de sa famille) auroient sollicité le comte d'Egmont de prier Philippe d'intervenir en France en faveur de leur parti. Mais est-il vraisemblable que Coligny se fût adressé à un prince fanatique pour défendre les huguenots, et par l'entremise d'Egmont, dont l'attachement à la religion catholique n'étoit pas douteux? Je crois que Branthôme confond tous ses souvenirs. Il a cru peut-être que Coligny et le connétable avoient paru prendre intérêt à la cause des Flamands, que le comte d'Egmont alloit défendre, et il suppose, à cette occasion, le projet de l'alliance la plus absurde qui se puisse imaginer. Consulter Prescott, *Life of Philip II*, book 2, ch. 8, sur la mission du comte d'Egmont en Espagne.

les remedes et son advis pour y pourvoir; qui luy fit responce qu'il n'en sçavoit de plus propre que de faire la guerre en France comme auparadvant, et que jamais il n'y fit plus beau ny bon, et que desjà il luy promettoit plusieurs villes aux frontieres, aussi seures que s'il les tenoit en la main; car il avoit parlé à ses deux marchans qui luy aidoient à la livraison en partie de la marchandise. Ce qu'entendant, le roy d'Espaigne le renvoya bien loing, et luy dict: *Conde, no me hablays mas d'esto, por que yo quiero mas presto perder la Flandes que de quebrantar tan vellacamente la fe dada de mi al rey christiano, mi querido hermano y tan moço.* « Conte, ne me parlez plus de cela; car j'aimerois mieux perdre toute la Flandres que de rompre si villainement la foy que j'ay donnée au roy très chrestian, mon bon frere, et tant jeune qu'il est. »

Jamais ce grand prince ne reffusa marché que celuy là. Cas estrange! En telle responce donc si magnanime du roy d'Espaigne pouvons-nous recognoistre s'il nous a esté si cruel ennemy comme l'on a tant crié en France par la bouche et la voix de plusieurs, non de tous. Et si l'on me met au devant pourquoy il a tant entretenu de pensionnaires en France, et donné pensions, je le croy et l'advoue, et en nommerois plusieurs et des plus haults hupez, si je voulois; mais il les faut blasmer ceux là, car il n'appartient à aucun subject, sans congé du prince, prandre pention d'un estranger. Mais il faut louer le roy d'Espaigne; car ce n'a jamais esté à mauvaise intention qu'il entretenoit ses pensionnaires, non

pour luy aider à faire la guerre contre leur maistre, mais pour luy persuader tousjours à ne la faire point et le tenir en ceste bonne humeur de paix. En quoy certes tels conseillers ont bien faict et sont à louer, si ce n'est qu'ilz n'en devoient tirer d'argent pour si sainct office, et que la loy le deffend comme j'ay dict.

D'aucuns, plus remuans et plus passionnez, pourtant ont tenu qu'il eust mieux vallu faire ceste guerre que la nostre civille : je m'en rapporte de cela aux meilleurs discoureurs. Possible y eussions nous gaigné, possible non : tesmoingt ceste derniere guerre declarée contre luy, dont on maudist en France ses conseillers ; car nous y avions perdu Cambray, Callais, Ardres, Doulans, Le Castellet, La Cappelle et Amiens[1]. Et en eussions bien perdu d'autres sans sa mort et sans la paix.

Cecy ne faict rien à nostre propos pour ast'heure, encor que j'en aurois grand envie d'en parler ; ce sera un' autre fois. Mais pour tourner encor aux tentations que l'on a donné au roy d'Espaigne de nous tourmenter et nous persecuter en guerre, quelle charge de consciance est-ce à la France, amprès la victoire de ceste tant fameuse battaille de Lepanthé, que le Turc n'en pouvoit plus et ne battoit que d'un' aisle et prest à perdre Constantinople, aller rompre le cours de ceste victoire par le voyage qui se fit en

1. On voit par ce passage que l'auteur l'a écrit en 1597, dans l'intervalle entre la prise d'Amiens par les Espagnols et sa reprise la même année par Henri IV. Branthôme, vieux et oublié par la cour, étoit alors dans l'opposition et conservoit un reste du levain de la Ligue.

Flandres, où fut pris Monts et Valanciennes par M. le conte Ludovic, M. de La Noue, Genlis, Le Poyet, Rouvray et Villandray, avecque une infinité d'autres honnestes et vaillans hommes; et puis par nostre embarquement que nous estions prests à faire de Brouage sans la Sainct Barthelemy, où nous y menions douze mille hommes de guerre des bons de la France? Il ne faut doubter, sans ces deux empeschemens et allarmes, que le Turc n'eust perdu la plus grande part des terres et isles du Levant. Et pourtant le roy d'Espaigne se tint coy, et ne voulut randre la pareille, car il ne manquoit nullement de moyens. Je ne veux point parler des traverses que nous luy avons faict vers le Portugal, vers la Tercere, Sainct Michel et autres lieux [1], et de terre et sur mer de par delà; car, pour en parler sainement, nous avions tous les droicts du monde de le traverser de ce costé là, d'autant que ledict royaume de juste droict appartenoit à la roine mere de nostre roy [2], dont ailleurs nous en parlerons. En ceste querelle, ce roy s'est si bien deffendu, qu'il nous a battus à la routte de M. de Strozze, et chassez de ce que nous avions pris en ces parts de delà, et s'est rendu paisible roy

1. La France reconnut D. Antonio, prieur de Crato, comme l'héritier de D. Sébastien, et lui fournit des secours contre Philippe, qui s'étoit emparé du Portugal.

2. Catherine de Médicis avoit en effet prétendu au trône de Portugal, en tant que fille et héritière de la maison de Boulogne, descendue en droite ligne d'un roi de Portugal. Elle renonça à ses droits, fort contestés et contestables, en faveur du prieur de Crato, qui lui céda en retour les siens sur le Brésil. (V. *Un Prétendant portugais*, par M. Fournier, p. 26.)

de Portugal sans venir nullement sur le nostre. Il est vray qu'on dira qu'à la fin il a fort favorisé la ligue : je le croy ; car on l'avoit tant picqué et piccoté, qu'à la fin il fallut bien qu'il ruast, estant si sensible et genereux qu'il estoit ; encor ne se desempara-il jamais de l'amitié de nostre roy ; M. Forget y envoyé (aujourd'huy secretaire des commandemens et grand homme d'estat) le sçait bien, et M. de l'Onglée, agent vers le roy d'Espaigne pour lors, et s'y tenoit tousjours près de luy comme son ambassadeur, sur la fin, n'advouant jamais qu'il soustint la ligue contre luy sinon pour faire la guerre à ceux de la religion, et l'exterminer pour remettre la catholique romaine en son entier, comme ell' avoit esté d'autres fois ; aussy qu'il est fort devot et bien zellé à sa religion, sans aucune faintise, ne couvrant ses ambitions soubs le voille de religion ou pieté, comme faisoit Ferdinand, son bon predecesseur, roy d'Arragon, comme j'ay dict cy devant ; mais il a tout faict pour l'amour de Dieu.

Despuis la paix faite en France, jamais laissé couller une seule année qu'il n'ait faict un armement, soit par mer ou par terre, contre les Turcs et infidelles, ou fust pour faire quelque belle journée, qu'ilz appellent *jornada*, qui se prend non tant seullement pour quelque battaille que pour quelque siege, entreprise, ou autre expedition grande et signalée, comme sont estez le voyage et battaille des Gerbes[1], les guerres

1. Si Branthôme veut désigner là l'expédition contre l'île de Zerbi qui eut lieu en 1559, il se trompe, car elle fut malheureuse.

d'Oran [1], le voyage et prise de Belys et Pignon de Belys [2], où j'eus cet honneur de m'y trouver, les deux secours de Malte, faictz et arrivez à propos [3], la guerre contre les Mores en Grenade [4], et la battaille gaignée, et eux subjuguez et chassez du tout, ceste memorable et incomparable journée de Lepante, le voyage de la Goullette et sa perte, mais ce n'a esté sa faute; bref, force autres armemens de mer, pour aller en cours et pour nettoyer les mers, où il se faisoit tousjours de fort beaux actes et grandes prises et grands services pour la chrestianté; car c'estoit chose infaillible qu'à tous les printemps, en Italie et en Espaigne, comme j'ay veu, on y voyoit tousjours battre le tabourin pour y amasser gens, tousjours remuer et embarquer gens de guerre contre le Turc, sinon despuis huict ou neuf ans, que, se voyant M. d'Alancon sur ses bras fort rudement, il fust contrainct de faire la trefve avec le Grand Seigneur, qui luy couste bon, car il n'y a année qu'il n'en donne de pension à la Porte du Grand Seigneur, aux visirs, aux baschas et autres, plus de huict à neuf cents mill' escus, comme je tiens de bon lieu. Voilà comment, à son très grand regret, il a esté contrainct de composer avecque les infidelles, ayant ceste bonne obligation à toute la chestianté, à ceux de Flandres, vers lesquels il

1. Ces guerres datent aussi de 1559.
2. En 1564.
3. Les Turcs levèrent le siége de Malte en 1565, à l'arrivée de la flotte espagnole.
4. C'est la guerre des Morisques, insurgés dans les montagnes des Alpujarres, en 1568 et 1569.

luy a fallu tourner ses armes, qu'il a mené l'espace de vingt cinq ans ou plus, ordinairement et sans relasche, desquels longtemps a qu'il en eust eu la totalle raison sans les menées de la France et d'Angleterre, encor que ceste guerre luy a espuisé ses tresors plus que toutes les guerres qu'il a faict contre les infidelles et autres, et surtout ceste grande armée qu'il dressa il y a deux ans contre l'Angleterre, qui a esté la plus belle que l'on aie veu de long temps en ceste grand mer Oceane de deçà; et ce, pour tirer de captivité ceste pauvre roine d'Ecosse, de laquelle ce roy pour bonne piété se voulut randre protecteur et liberateur, s'il eust peu; mais ce barbare ellement d'eau se banda contre luy, et, ce coup là, trop injustement. Or là dessus qu'on m'aille dire que le roy d'Espaigne ne soit tout plain de bonté, de piété, de valeur, et remply de saincte religion et divin zelle! car il s'en fust bien passé s'il eust voulu, et eust faict il y a long temps une trefve avec le Turc, comme il a faict despuis pour ceste guerre de Flandres.

Certes, comme j'ay ouy dire à aucuns très grands et point passionnez, que ces revoltez en ont eu quelques raisons, tant pour secouer le joug des Espaignols, qui est certes insupportable, que pour se garder de l'inquisition, comme d'une malle beste, disoient-ilz, et fort dangereuse. D'autres les blasmoient d'avoir repris les armes amprès que don Jouan [1], arrivé en Flandres pour les contanter, en chassa tous les Espaignols, et les renvoya tous en Italie amprès

1. Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles V.

le sac d'Anvers, et leur avoit accordé la paix et beaucoup de libertez de vivre. Ils vinrent amprès rompre tout, et aux armes plus que devant, ce qui fascha fort au roy; car, pour avoir sa revanche d'eux, il ne la peut avoir sur les Turcs, qui luy avoient pris sa Goullette, place fort importante pour la chrestianté. J'ay ouy dire que, lorsqu'il en sceut la nouvelle de la perte, il la porta si fort impatiamment qu'il en devint mallade, non tant pour sa perte (disoit-il), mais *porque los perros triunfan de los pobres cristianos*, « parce que les chiens triumphent des pauvres chrestians. » Car il luy estoit à grief de voir tant de chrestians encadenez et menez esclaves, et traictez miserablement pour jamais. Ce ne fut point sa faute; car il y avoit fort bien dilligemment pourveu, y ayant envoyé une fort grosse armée; mais il y fust fort mal servy.

Il y en a plusieurs qui s'estonnent pourquoy, en l'aage qu'il est et malladif, s'il ne se distraict point de tant d'occupations d'affaires (car il les veut toutes sçavoir, et en dire son advis et donner commandement), et ne face la retraicte de l'empereur son pere. Ceux là voudroient bien qu'il la fist et ne s'en meslast point; car ilz s'en trouveroient mieux, et y perdroient un très dangereux ennemy. D'autres le louent et l'en estiment d'advantage pour continuer tousjours son ambition tant plus qu'il vieillist. Aussy dict-on que l'advarice et l'ambition ont quelque sympatie ensamble et ressamblance, un peu dissamblable, d'autant que tous les vices s'affoiblissent et s'abbattent par le temps, l'aage et la vieillesse, car les personnes vieilles n'ont plus la force ni la

vigueur de les exercer, fors l'avarice : car quiconque en est tasché, tant plus il vieillist, tant plus il l'augmente. De mesmes aucuns ambitieux qui ont estez une fois attaincts bien au vif de l'ambition, à grand peine s'en peuvent-ilz desfaire aisement, mais la couvent tousjours en leur ame jusqu'au tombeau. Que s'il y a aucuns qui s'en despouillent du tout et disent n'en avoir, c'est qu'ilz en font des bons ypocrites, et qu'ilz nous font accroire qu'ilz n'en ont un seul brin, ou qu'ilz n'en peuvent plus pour la maintenir, ou bien pour autres raisons qu'ilz cachent et pallient; ou du tout, s'ilz s'en deffont à bon escient, c'est un très grand miracle, comme du roy de Naples, Jacques de Bourbon[1], d'un duc de Guyenne[2], d'un duc de Savoie[3], qui se rendirent religieux, et de l'empereur Charles. Encor pensé-je qu'ilz s'en repentoient quelquefois et en couvoient tousjours, quoy qu'il fust, un peu dans leur ame, et la cachoient sourdement, ni plus ni moins qu'un grand brazier de feu soubs une cendre qui samble morte.

Je croy que si l'on eust esleu l'empereur pape

1. Jacques de Bourbon, comte de la Marche, est appelé roi par Branthôme parce qu'il avoit épousé Jeanne II, reine de Naples, vers 1415. Il mourut, séparé de sa femme, dans un couvent de franciscains, à Besançon, en 1438.

2. Guillaume, duc d'Aquitaine, fondateur du monastère de Saint-Guilhem-le-Désert, où il mourut en 812.

3. Amédée VIII, duc de Savoie, qui fut pape sous le nom de Félix V, mort à Ripaille, chef-lieu de l'ordre de Saint-Maurice, en 1451. Ce n'étoit pas un couvent, mais plutôt une maison de plaisance habitée par les chevaliers de l'ordre de Savoie. La vie qu'on y menoit a donné lieu à cette expression populaire : *Faire ripaille.*

comme il le desiroit, qu'il ne l'eust pas reffusé, non plus que ce duc de Savoie, et fust mort pape, et n'eust faict en cela comme le dict duc de Savoie, qui quicta le papat[1] et reprit son hermitage de Ripaille. Aussy dict-on les ambitions sont aussy bien parmy les monasteres, les cloistres et religions que ailleurs. Telles repantances et conversions sont bonnes pour nous autres gentilzhommes, qui, estant vieux et cassez, ne devons estre ambitieux, car nous ne servons en une armée ou en une court que d'importunité ou empeschement ou conchiement. Mais il faict tousjours beau voir un roy vieillard; et aussy que les royaumes se portent mieux regis par un roy aagé que jeune.

Certainement ce roy d'Espaigne, ayant abandonné le monde et faict comme son pere, en acquerroit bien le renom d'un très bon religieux; mais puisqu'il est né roy et grand, pourquoy ne veut on qu'il vive et meure en roy, puis qu'il peut faire son salut aussy bien ainsin que religieux, et ne cognoisse aussy des affaires de son royaume, et mesmes qu'il n'a pas en luy un successeur formé, comm' il estoit lorsque l'empereur son pere se deffit de ses estats entre ses mains? Encor l'empereur par ceste conversion fit-il tort à sa reputation, et à ses terres, et à ses serviteurs, qui demeurarent ainsin veufs d'un si brave maistre; mesmes que ses soldats espaignols en furent très mal contens, et l'en brocardarent jusques à ne l'appeller plus par ce beau nom de jadis d'empereur, mais par mocquerie et desdain aucuns

1. Barbarisme, pour *papauté*.

l'appelloient *Fray Carlos de San Geronimo*[1]. C'estoient les soldats indiscrets et nouveaux; mais les vieux, et qui avoient recogneu ses armes et ses valeurs, defferoient tousjours à son beau nom et venerable memoire, le pleurant, et regrettant sans cesse dequoy il les avoit laissez: et, pour l'amour de luy, servirent tousjours son fils et l'aimarent fort; aussy les aimoit-il fort.

Il me souvient qu'amprès la prise de Belys et son Pignon il y eust environ quelques trois ou quatre cens soldats qui, de tous ces terces d'Italie, se desbaucharent et se desembarquarent à Mallegua, et se desbandarent, mal contens et demy amutinez; et, soubs ombre de voir leurs parens (disoient-ilz), vindrent à la court à Madrid; et, sans faire le petit semblant, appertement commençarent à crier qu'ilz voulloient leurs payes qu'on leur devoit; et se pourmenant quadrilles par quadrilles par les rues, braves et en poinct comme princes, portans leurs espées hautes, les moustaches relevées, les bras aux costez[2], bravoient et menassoient tout le monde, ne craignans ni justice ni inquisition : pour la justice, qu'elle n'avoit esgard sur eux, qui estoient gens de guerre; pour l'inquisition, il n'y avoit ni moines ni prebstres que, les rencontrant par les rues, ilz ne dissent leur colibet; à l'un : *Señor frayle, á donde esta la puta*[3]? à l'autre : *Señor clerigo, como va la puta*[4]? et autres

1. Frère Charles de Saint-Jérôme. Il étoit dans un monastère d'hiéronimites.
2. Le poing sur la hanche.
3. Monsieur le moine, où est votre putain?
4. Monsieur le prêtre, comment va votre putain?

petits mots pareils, scandalleux pour gens d'eglise. Tout cela fut raporté au roy, de leurs menaces et de leurs insollances, et pour ce les falloit chastier. Le roy d'Espaigne ne le voulut point, mais dict seulement : « Ce sont eux qui « me font regner; je serois bien marry donc de « les faire mourir. » Parquoy il commanda au duc d'Albe (car j'y estois) d'aller parler à eux, de les appaiser et faire retirer et reambarquer aux galleres, et que pour le seur ilz ne seroient pas plustost en Italie, qu'ilz trouveroient là tout l'argent de leurs montres, lequel estoit desjà passé, et qu'ilz n'en perdroient une seulle. Cela les contenta fort; et par ainsin se retirarent, non sans louer fort leur roy.

Aussi les paye-il bien tousjours; et s'ilz demeurent long temps sans faire monstre, et qu'on leur en doive jusqu'à douze, quinze ou vingt, ilz n'en perdent jamais pas une; et sont tousjours tres bien payez, et mieux que l'empereur, d'autant que le roy a plus de bien que son pere, et les Indes luy produisent plus, tant d'Espaigne que du Portugal [1], que l'empereur n'avoit pas. Aussy que cestuy-cy ne faict pas de si grandes despenses et demesurées deçà et delà comme faisoit son pere, et est un peu plus escarce [2], et espargne fort pour employer tout à la guerre et au maintien de sa grandeur et estat, fors le superbe bastiment de l'Escurial, où il a despendu

1. Probablement l'auteur distingue ainsi les possessions d'Amérique appartenant à l'Espagne de celles qui, dépendant de la couronne de Portugal, comme le Brésil, par exemple, étoient passées sous la domination de Philippe II.

2. Econome.

vingt millions d'or, qu'aucuns ont tenu pour fort vaine despanse. Tous les ans il y employoit un million, et y a mis vingt ans pour la mettre en perfection : œuvre de nature certes miraculeux. Ces derniers amutinez qui sont avecque les estats de Flandres, s'ilz fussent esté du temps du roy Phillippes, ilz fussent esté bien tost contens, et n'eussent pris le party contraire [1]. Je parle ailleurs de plusieurs amutinemens de ses gens.

Ainsin a passé ce prince ses vieux ans parmy les armes, comme il a passé ses jeunes de mesmes. Il les a très bien aimées en sa jeunesse. Lors que l'empereur le mit en possession des Pays Bas, et qu'il l'envoya querir en Espaigne, il vouloit fort prandre la charge des armées de son pere; mais jamais l'empereur ne voulut, craignant le perdre, n'ayant que celuy là : dequoy le fils en desesperoit, car il estoit bien né pour les armes, et luy séoient bien. Aucuns disoient qu'une belle jallouzie l'en empescha, s'il eust faict quelque plus beau exploict que luy.

J'ay ouy racompter à plusieurs gentilzhommes et dames qui estoient pour lors à la court de l'empereur que ce roy son fils, en toutes les villes et pays où il en prit possession et fist ses entrées, il s'y fit de très beaux tournois en combats à cheval et à pied, surtout à Baings, chez la roine d'Hongrie [2]; mais il ne se fist jamais partie,

1. La guerre contre les Provinces-Unies dura pendant toute la vie de Philippe II. Ce fut en 1612 seulement, sous Philippe III, que l'Espagne conclut une trêve avec les Provinces-Unies.

2. Marie, sœur de Charles-Quint, reine douairière de Hongrie.

fust à pied, fust à cheval, que le roy d'Espaigne n'en fust et ne fist la sienne, où il acquit tousjours la reputation des mieux faisans et combattans, et de force et d'adresse, monstrant tousjours les armes si belles en la main qu'il emportoit toujours le prix. J'en ay veu un livre en espaignol, qui s'intitule *El Viage del principe*, qui en descrit la pluspart des combats qu'y furent faictz, et comme le roy d'Espaigne y faisoit tousjours des mieux : aussy estoit-il de fort bonne grace, beau et agreable, blond, et qui s'habilloit fort bien, comme j'ay veu; aussi le monstra-il bien amprès qu'il fust hors de la discipline de l'empereur son pere, et qu'il fust en pleine liberté; car il nous fit la guerre à bon escient, ainsin que j'ay dict cy-devant.

Voilà ce que pour ast'heure je puis dire de la vie de ce grand roy, duquel despuis la mort est ensuivie, de laquelle en passant j'en diray ce que j'en ay appris. C'est qu'en ceste année 1598, le roy don Philippe, III[e] du nom, le prince estant allé en la place de Madrid, aux festes et esbats qui s'y faisoient le jour de la celebration de la feste sainct Jehan Baptiste, le roy son pere, que Dieu absolve, n'y fust pas, parce que lors il estoit mallade de la goutte, qui l'avoit saisy aux deux mains. Son Altesse, revenant de ces jeux et esbats, faisoit rapport à son pere de ce qu'il y avoit veu. Sa Majesté luy respondit : « Je « suis bien aise de ce que tu y as pris plaisir, « parce que tu ne verras plus en ma vie aucune « allegeance de ceste malladie. » Et commanda ledict deffunt roy que chascun se preparast pour aller à l'Escurial. Sur quoy le docteur Mercado,

medecin de la chambre, luy dict qu'il ne falloit pas changer d'air, de crainte de faire aumenter l'accident de son mal. A cela le roy respondit qu'il falloit bien qu'on l'y portast en vie, puis qu'aussy bien luy falloit-il porter amprès sa mort. Enfin, pour obeir à sa voulonté, ses lacquais et varlets de pied le portarent sur leurs espaulles, et demeurarent six jours à faire sept lieues.

Il fust quelques jours en meilleur estat, encor qu'il ne se peust tenir debout, et falloit qu'il fust assis ou couché; et là dessus aumente sa goutte, de laquelle ses medecins luy appaisarent la douleur; de sorte qu'incontinent Sa Majesté voulut donner ordre au salut de son ame, se conffessa et communia, et sur ce commanda que don Garcia de Boesa, archevesque de Tollede, dict la messe; mais ce fust le nonce du pape qui la dict avec la sollempnité requise.

Il sortit à ce bon roy une apostume fort veneneuse au genouil droict qui ne le laissoit reposer. Ses medecins, n'y sçachant que faire, envoyarent querir un nommé Olias, medecin de Tollede qui estoit à Madrid, et luy et les autres, avec le licencié Vergara, ayant donné ordre à faire meurir l'apostume, la firent ouvrir pour en faire sortir la mauvaise humeur qui y estoit. Et amprès cela il luy survint quatre autres apostumes en l'estomach, lesquelles ilz ouvrirent semblablement afin que toutes purgeassent; et de ceste mauvaise humeur il creut grande abondance de pouls, de façon qu'on ne les pouvoit espuiser. Ilz estoient en peine de pouvoir tourner Sa Majesté dedans son lict, et ne le pouvoient faire autrement qu'en faisant soubslever

son corps par quatre hommes, avecque les draps par dessoubs, et cependant les autres accoustroient le lict.

Dix jours auparavant sa mort, luy arriva un grand paroxisme qui luy dura cinq heures, de façon que les esprits vitaux luy commençoient à faillir; plusieurs seigneurs se preparoient au deuil. Sa Majesté retourna à soy; et, en presance de l'archevesque et de ceux de la chambre, elle leur dict : « Mes amis et vassaux, il ne « me sert de rien que vous vous affligiez ni « faschiez pour le recouvrement de ma santé, « parce qu'elle ne despand plus des remedes hu- « mains. Ce qu'il faut faire, est que vous regar- « diez de bonn' heure pour ensepvellir mon « corps. Maintenant, attendant que je vous « laisse, je veux que vous faciez venir vostre « prince, qui sera bientost votre roy, et que vous « m'apportiez le cercueil dedans lequel je dois « estre ensepvelly, et au haut de l'effigie vous « mettiez la couronne royalle, laquelle cepen- « dant vous pourrez garder dedans un buffect. »

Cela fust ainsin faict, et, en la presence du prince et de l'infante, Sa Majesté appella Kayer de Velasco, et luy dict : « Vous souvenez vous « pas d'un petit coffre que je vous ay donné à « garder il y a quelque temps ? — Ouy (Sire) », respondist il. Lors il luy dict qu'il luy apportast ledict coffre, qui estoit fort petit; et estant ouvert, ilz en tirarent une pierre qui estoit de très grande valleur, laquelle Sa Majesté commanda estre donnée à l'infante, et luy dict : « Ma fille Elliza- « beth, ma chere Eugenie, reçois ceste bague « que ta mere m'apporta. Je te la donne pour

« mon partement de ce monde. » Et, se tournant vers le prince, il luy dict : « Mon fils, as-« tu agreable que je la donne à ta sœur? — Ouy, « monseigneur (dict-il), voire tout ce que j'ay. » Le roy fit beaucoup de cas de ceste parolle, et lors Sa Majesté recommanda que l'on cherchast un autre papier qu'il avoit là; et le donnant au prince, il luy dict : « Tu verras par là par quel « moyen tu as à gouverner ton royaume. » Il fist aussy tirer un fouet de discipline, qui estoit sanglant par les bouts, et, le tenant en haut, il dict : « Ce sang est de mon sang, non toutes-« fois proprement du mien, mais celuy de mon « pere, que Dieu absolve! lequel avoit accous-« tumé se servir de ceste discipline. Et afin que « l'on en sçache la verité et combien il estoit de-« voctieux, je l'ay bien voulu declarer. » Il fist tirer aussy un papier de dessoubs son chevet de lict, lequel fust leu par ledict Kayer, et contenoit ce que dessoubs :

« Nous, don Phillippes, par la grace de Dieu « roy de Castille, etc., ayant par l'espace de « quarante ans gouverné deux royaumes, le « LXX[e] an de mon aage je le remets et resigne « à mon Dieu, à qu'il est, et mon ame en ses « très benistes mains, afin que sa divine majesté « face d'elle ce qu'il luy plaira; et veux qu'am-« près qu'elle sera sortie de ce corps il soit em-« baumé et vestu en habit royal, et mis dedans « le cercueil de bronze qui est ici; et amprès y « avoir tenu mon corps autant de temps qu'il est « accoustumé, que l'on le porte au sepulchre de « ceste façon :

« Que le guidon de l'archevesque marche de-

« vant, puis la croix, les moines et le clergé;
« amprès, l'adelantado [1], vestu en deuil, avec
« l'estandard royal trainant en terre. Le duc de
« Nagera portera la couronne en un grand bas-
« sin couvert d'un voille, et le marquis d'Aqui-
« lar portera l'espée; et mon corps sera porté
« par huict de mes serviteurs en chef, habillez
« de deuil, avec leurs torches allumées, et l'ar-
« chevesque marchera amprès; les grands et
« nostre heritier universel derriere avecque son
« deuil allant à l'eglise. Que mon corps soit mis
« en un tumbeau qui se faira; et amprès que le
« service sera dict par le prelat, on me mettra en
« la cave qui sera ma derniere maison pour ja-
« mais.

« Cela faict, vostre roy, IIIe de mon nom [2],
« s'en ira à Madrid, à Saint Hierosme, où se faira
« ma neufvaine, et ma fille avec ma sœur s'en-
« fermaront pendant ce temps aux Cordelliers.
« Et vous, prince, oultre ce que je vous ay au-
« tresfois dict, que vous ayez beaucoup de
« soing de vostre sœur, qui estoit tout mon amour
« et la lumiere de mes yeux, tenez la republique
« en paix, donnez luy de bons gouverneurs, re-
« compensant les bons et chastiant les mauvais.

« Je veux que le marquis de Montdalard sorte
« de la prison en laquelle il est, et demeure li-
« bre, en la charge qu'il n'entrera point en la
« court.

1. Le titre d'*adelantado* étoit autrefois celui des généraux chargés de garder une frontière. On le donnoit encore au généralissime commandant les forces militaires du royaume.

2. Philippe III, roi d'Espagne, fils du précédent, mort le 31 mars 1621.

« L'on pourra aussy delivrer la femme d'An-
« thoine Perez et luy rendre son bien, à la charge
« qu'elle se retirera dedans un monastere, et que
« ses filles n'heriteront que de la part de leur
« mere.

« Je pardonne à ceux qui ont esté pris pour
« la chasse, et à ceux qui seront comdempnez à
« mort par faute d'avoir un pardon du roy. »

Sa Majesté demanda le dernier embrassement à ses enfans, leur disant qu'ilz s'allassent reposer. Au sortir, le prince dict à Christophe de Mira : « Qui est-ce qui tient la clef maistresse[1] ?
« — C'est moy, monseigneur (respondist-il). —
« Donnez la moy (dict le prince). — Vostre Al-
« tesse me pardonnera (dict Christophe de Mira);
« c'est la clef de confiance. » Sur cela le prince dict : « C'est assez. » Et entra en sa chambre, et don Christophe retourna au roy, lequel il trouva un peu allegé, et luy dict : « Sire, Son
« Altesse m'a demandé la clef maistresse, et je
« ne luy ay pas voulu donner sans le congé de
« Vostre Majesté. » Le roy luy respondist :
« Vous avez mal faict. »

Il luy arriva amprès un autre paroxisme, et demanda l'extrem' onction, laquelle l'archevesque luy donna. Il commanda qu'on tirast un cruciffix qui estoit gardé en un coffre, par ce que c'estoit celuy avecque lequel mourut son pere, et voulut aussy mourir avecque iceluy.

Amprès que Sa Majesté eust eu l'extrem' onction, Son Altesse voulut le revenir voir; et lors

1. En Espagnol, *llave maestra*, passe-partout, clef qui ouvre toutes les serrures d'un palais.

don Christophe entra, et mettant le genouil en terre, presenta à Son Altesse la clef, laquelle elle prit, et la donna au marquis de Devia ; et sur ce poinct le roy luy dict : « Je vous recommande « don Christophe pour le meilleur de mes servi- « teurs que j'ay eu, et vous recommande aussy « les autres afin que vous en ayez soing. » Et lors Sa Majesté se retourna pour leur dire adieu. En les embrassant il perdist la parolle, et demeura deux jours en ceste façon. Il mourut le treiziesme du mois de septembre, à trois heures du matin. L'archevesque dict la messe. Le nouveau roy retourna de l'Escurial le seiziesme à huit heures du soir, laissant sa sœur aux Cordelliers, et se retira à Sainct Hierosme. La court en demeura fort attristée.

Amprès sa mort sçeue en France ou en Flandres, aucuns firent son tumbeau par ce sonnet, auquel en tout ne faut prester creance, comm' à chose faicte par haine, passion et animosité :

SONNET

SUR LA MORT DU ROY D'ESPAIGNE.

Il est donc mort, ce grand, ce tyran, ce monarque,
Cet altéré de sang, ce monstre ambitieux,
Qui pensoit eviter l'ordonnance des cieux,
Braver Pluton, la Mort, les Destins et la Parque!

Mais Charon l'a passé, qui avec luy embarque
Cest' inquisition dont le fœu furieux
A si long temps bruslé les hommes genereux,
Conduisant aux enfers ce triumphe en sa barque.

Il fist mourir sa femme ; il tua son enfant ;

Il pilla Portugal, injuste triumphant
Du royaume d'autruy, et puis, insatiable,

Pauvre en son abondance, il brouilla les François;
Fist mettre à mort leur roy, violla toutes les loix,
Ores jouet des morts, et des vivants la fable.

Or, si ce grand roy a aimé l'espée de la guerre, il a bien autant aimé, ou plus et trop, l'espée de la justice, en suivant bien la doctrine de l'empereur, qui la luy donna, de l'aimer et embrasser, comme cy-devant j'ay dict; voire tellement l'a-il aimée et reverée, qu'il ne l'a espargnée sur son propre fils, don Charles, prince d'Espaigne, ayant eu plus de consideration à la garde de son estat qu'à la vie de son fils; ce que ne fist ce grand Charlemaigne à l'endroict du sien.

[*Discours de la maladie du roy d'Espaigne don Phillipe, sur la maladie dont il mourust*[1].

Car, pour ne desguiser ses peines, qui ne s'estonnera de voir un si grand monarque attaché et comme immobile, et comme crucifié en son lict, n'ayant appuy que sur les espaules, sans pouvoir estre remué : pieds et points percez de fistules, dont y en avoit sept en deux doigts de la main

1. Ce discours avoit été écrit par Branthôme pour être inséré ici; la phrase suivante, que nous avons retrouvée parmi d'autres effacées par lui, en est la preuve. « *Je ne veus point parler de sa maladie, ni de son espece; elle est assez ailleurs descrite, sinon qu'amprès sa mort....* » S'il avoit persisté dans son idée, il n'auroit point effacé cette phrase et dicté à son secrétaire le discours que l'on va lire.

dextre, qui perpetuellement suppuroient, et ne pouvoit souffrir d'y estre tant soit peu touché, et qui a duré un an entier ? De le voir travaillé ensemble de gouttes aux jointures et extremitez par l'espace de six ans, de fiebvre ethicque dans le corps, avecque accès de tierce et double tierce qui, l'espace de deux ans, luy a devoré les membres et seché les parties nobles; de dyssenteries aux intestins, qui perpetuellement le vuidoit, sans pouvoir estre nettoyé ni changé de linge au dessoubs l'espace de vingt deux jours entiers; d'une alteration d'estomac et soif estrange en la gorge qui procedoit de ces deux derniers et qui ne se pouvoit estancher; de doleur de teste et des yeux qui luy estoit continuelle, tant pour la senteur de son lict et la malignité des vapeurs qui luy montoient au cerveau et luy rendoient l'halaine forte que pour la grande inquietude provenant de l'acrimonie de l'humeur qui le rongeoit sans dormir ne jour ne nuict, et surtout le tourment excessif de ce cruel aposteme qui luy vint au genouil, pour la douleur estrange que l'inflammation de cest humeur apporte à une partie si sensible? Joinct les élancements intolérables qu'il luy a fallu supporter, tant à la confection de la matière et maturation de l'humeur, qu'il ne fust possible de resoudre par aucun médicament qu'à l'ouverture qui en fust faicte, et à la suppuration grande et ordinaire qui emplissoit le jour deux escuelles, et dont la puanteur estoit telle, qu'elle ne se pouvoit endurer? Ne faut oublier la maladie pediculaire, ayant esté persecuté tellement des pous, que luy, grand roy, n'en pouvoit estre

jamais netoyé et tenu net, si qu'avecque les autres maux le feirent mourir[1]. Grand cas celluy là! Ainsin mourust Herodes.]

CHAPITRE XXV.

59. *Don Charles, prince d'Espaigne.* — 60. *Don Juan d'Austrie.*

Je ne veux entreprendre dire les raisons pourquoy ce prince don Charles mourut, car elles me sont closes, et aussy qu'on en parle fort diversement. Bien dict-on qu'il y en avoit de très justes et pertinentes, et de nombre trente-deux, dont la moindre estoit qu'il avoit voulu faire mourir son pere. Cela se disoit pour lors en nostre court de France, mais c'estoit en risée.

J'ay ouy raconter à un grand personnage espaignol que le roy d'Espaigne le tenant prisonnier, il assembla un jour son conseil pour sçavoir ce qu'il en fairoit. Les uns opinarent qu'il ne le devoit faire mourir ni respandre son propre sang, qui possible un jour crieroit vengeance devant Dieu, mais qu'il le falloit mettre dans une prison austere et perpetuelle. Les autres dirent qu'il le falloit bannir et confiner en Flandres, et là luy bailler exercice à son haut courage, qui tant desiroit la guerre, pour la faire là aux rebelles he-

1. « On dit que le roi d'Espagne est mort mangé des poux », rapporte également la *Chronique septenaire*.

retiques, et les du tout exterminer, ou bien l'envoyer aux royaumes de Naples et de Sicile, et les luy donner en partage, et luy amollir le cœur par un si beau don et bienfaict, provenant d'un bon naturel d'un doux pere qui luy pardonnoit sa faute. D'autres dirent qu'il le falloit plustost envoyer à Oran, et l'en faire roy, et là se comporter avec les Mores ou bien ou mal, comme il luy en viendroit la fantaisie. A quoy respondit à tous le roy d'Espaigne : que pour le tenir en prison, n'y avoit point de raison, d'autant qu'à un tel enragé et endiablé de lion il ne se pourroit trouver de cage (fust-elle de fer) assez forte pour l'y retenir en seureté qu'il n'en eschappast; pour l'envoyer en Flandres, il n'y seroit pas plustost qu'il s'accorderoit avecque les rebelles, leur pardonneroit, et les accosteroit en quelque façon que ce fust pour se faire encor plus rebelle qu'eux et luy faire la guerre ; de luy donner les royaumes de Sicile et de Naples, c'estoient deux trop petis morceaux et royaumes pour rassasier et borner son ambition, d'autant qu'en hautesse de courage naist souvant convoitise de regner, soit par injustice, soit par intollerance de supperieur, comme l'on dict, ou par le mauvais advis et persuasion des serviteurs que l'on tient près de soy[1]; et « s'il vous plaist, disoit-il, si les « Napolitains de tout temps sont estez subjects « aux mutations et rebellions, que ne feroient- « ilz avecque luy ? De plus, il s'en aideroit des

1. Dans l'édition Buchon, ces trois dernières lignes, déplacées par nous ne savons quelle erreur, rendent ce passage difficile à comprendre. (Voy. cette édition, t. 1, p. 125 et 127.)

« moyens et richesses qui sont là, et sur tout « de ses galleres, qui luy viendroient faire la « guerre jusques dans toute l'Espaigne; car qui « est le plus fort sur les mers vers l'Italie, il est « quasy maistre d'Espaigne. Mesmes qu'il s'ac- « costeroit plustost des forces et galleres d'Alger « et du Levant plustost qu'il ne fist tous les « maux du monde à luy et en tous ses pays. » Pour le regard de l'envoyer à Oran, aussitost il feroit confederation avec les rois de Faix, de Marocque, et de tous les Mores, pour entrer en Espaigne et la ravager aussy bien que jamais firent les Sarrazins. Parquoy il conclud sur ses raisons que le meilleur estoit le faire mourir; dont un matin on le trouva en prison estouffé d'un linge, non, dict on, sans avoir advant desbagoulé contre son pere mill' injures et exécrations, malledictions et villainies, lorsqu'on luy annonça sa mort, et l'avoir adjourné devant Dieu à y compareistre un jour pour sa cruauté.

Ceux qui l'ont veu et cogneu disent qu'il estoit fort nastre, estrange, et qui avoit plusieurs humeurs bigarrées. Il se faschoit fort de demeurer oisif en Espaigne, et mesmes quand il ouist parler le conte d'Aiguemont, qui luy proposa force belles choses, dont les mains luy desmangearent si fort pour mener guerre, qu'on dict qu'il se voulut desrober pour aller en Flandres. Don Ruy Gomez, très fidel au roy, son gouverneur, en advertist Sa Majesté, qui parla bien à luy; touteffois il ne fust sans responce, disant que s'il vouloit estre oisif, qu'il ne le vouloit pas estre en si jeune aage et en si belle occasion qui s'en presentoit. De sorte qu'il se mocquoit de son

pere et de ses oisivettez; si bien qu'il fist faire un jour un livre de papier tout en blanc, et par mocquerie fist mettre en la subscription, et au commancement dudict livre : *Los grandes y admirables viages del rey don Philipe* [1]; et au dedans y avoit : *El viage de Madrid al Pardo de Segovia, del Pardo al Escurial, del Escurial á Aranjues, de Aranjues al Escurial, del Escurial al Pardo, del Pardo á Madrid, de Madrid á Aranjues, de Aranjues á Tolledo, de Tolledo à Valledolit, de Valledolit à Bourgos, de Bourgos á Madrid, y del Pardo á Aranjues, de Aranjues al Escurial, del Escurial á Madrid, y de aqui á la Cortes de Monzon* [2]. Et ainsin de feuillet en feuillet en emplit le livre par telles inscriptions et escriptures ridiculeuses, se mocquant ainsin du roy son pere et de ses voyages et pourmenades qu'il faisoit en ses maisons de plaisance; ce que le roy sçeut et en vist le livre, dont il en fust fort aigry contre luy.

Parmy les injures et pouilles qu'il dict de son pere amprès sa sentance, furent qu'il luy reprocha qu'il luy avoit soubstraict et ravy sa fame donne Elizabeth de France [3], qui justement luy avoit esté donnée par accord faisant la paix, et qu'elle luy estoit deue; ce qui luy desplaisoit fort, car il l'aima tousjours et l'honnora jusqu'à la mort; comme certes ell' estoit des plus aimables princesses du monde; et luy faschoit fort qu'on la luy avoit ostée.

1. Les grands et admirables voyages du roi don Philippe.

2. Le voyage de Madrid au Pardo, du Pardo à l'Escurial, etc.

3. Elisabeth de France, fille de Henri II, que Philippe II épousa.

Bref, s'il eust vescu, il eust faict enrager son pere; car il estoit fort bizarre et tout plein de nattrettez. Il menassoit, il frappoit, il injuroit. Si bien que don Ruy-Gomez, fort favory du roy d'Espaigne s'il en fust onc, et qui avoit esté nourry avecque luy dès sa jeunesse, et qui estoit venu de Portugal avecque la princesse sa fame[1] (car il estoit Portugois), n'en pouvoit chevir, et à toute heure supplioit le roy de luy oster ceste charge, et la donner à un autre, qu'il en seroit très aise; mais le roy, se fiant en luy, ne le voulut jamais: et tousjours ce prince menaçoit son gouverneur qu'un jour, quand il seroit grand, qu'il s'en repentiroit.

Quant à ses autres serviteurs et officiers, quand ilz ne le servoient bien à son gré, ne faut point demander comment il les estrilloit. Moy estant en Espaigne, me fust faict un compte de luy, que son cordonnier luy avoit faict un paire de bottes très mal faictes; il les fit mettre en petites pieces et fricasser comme tripes de bœuf, et les luy fit manger toutes devant luy en sa chambre de ceste façon.

Il aimoit fort à ribler le pavé[2], et faire querelles à coups d'espée, fust de jour, fust de nuit, car il avoit avecque luy dix ou douze enfans d'honneur des plus grandes maisons d'Espaigne, les uns les forçant d'aller avecque luy et en faire de mesmes, d'autres y allans d'eux-mesmes de très bon cœur.

1. Doña Anna de Mendoça y de Lacerda, personne qui a fait beaucoup parler d'elle par ses vues ambitieuses et sa galanterie.

2. Battre le pavé. Rabelais dit de Panurge qu'il étoit joueur, *ribleur*, etc.

Enquoy on a observé en Espaigne que la pluspart de tous eux, voire tous, ont esté tuez en mauvais garnemens; et force ont finy mal, retenant fort de la nourriture de leur prince, qui leur avoit appris tout cela.

Quand il alloit par les rues quelque belle dame, et fust elle des plus grandes du pays, il la prenoit, et la baisoit par force devant tout le monde; il l'appelloit putain, bagasse, chienne; et force autres injures leur disoit-il. Celles qui le venoient baiser à l'amiable quand il leur disoit : « Putain, baisez moi », il les caressoit plus modestement, en leur disant qu'elles estoient fort gracieuses putains et vesses. Bref, il leur faisoit mille petis affronts; car il avoit très meschante opinion de toutes les fames, et plus encor des grandes dames que des autres, les tenant pour très hypochrites et traistresses en amour, qui en cachette et soubs les rideaux estoient plus putains que les autres. Bref, il estoit leur fléau de toutes, fors de la roine, que j'ay veu qu'il honnoroit fort et respectoit; car estant devant elle, il changeoit du tout d'humeur et de naturel, voire de couleur. En fin il estoit un terrible masle; et s'il eust vescu, assurez-vous qu'il s'en fust faict accroire, et qu'il eust mis le pere en curatelle. Aucuns l'ont soupçonné de la religion, tant de Luther que de Calvin, et qu'il s'entendoit avecque les protestans, qui luy promettoient l'Empire et les Pays-Bas, car il avoit de l'ambition tout ce qu'il luy falloit. Le pere, très habile prince, le prevint par le moyen de Ruy-Gomez, qui luy reveloit tout; en quoy il fut très digne de louange, et point ingrat à l'endroict de

son premier maistre, qui estoit le roy d'Espaigne.

Je me suis laissé dire qu'il s'estoit faict un livre en Espaigne (voire imprimé) de ses nattrettez, bizarreries, de ses traicts et humeurs, là où il y en a de toutes façons, et dequoy à passer le temps en les lisant. Il avoit eu pour precepteur M. Bossulus [1], François, qu'on a veu depuis en France, l'un des sçavans et bien disans de son temps, et qui parloit aussy elloquamment plusieurs langues; de meschante vie pourtant, dont il luy en pouvoit faire de bonnes leçons.

On dict aussy que luy s'estant descouvert de quelque chose d'importance à don Juan, qu'il le revela au roy d'Espaigne, dont il l'en aima d'advantage toujours, mais mal recogneu despuis, et don Charles l'en haït si bien, qu'ordinairement ilz avoient dispute, jusques là qu'il l'appella une fois bastard et fils de putain; mais il luy respondist : *Si, yo lo soy; mas yo tengo padre mejor que vos;* « Oui, je le suis, mais j'ay un pere meilleur que vous »; et en cuydarent venir aux mains.

Je crois qu'amprès que ce prince eust eu bien jetté sa gorme, comme ces jeunes poullains, et passé tous ses grandz fœux de premiere jeunesse, qu'il se fust rendu un très grand prince, et homme de guerre et d'estat. Il fust filleul de l'empereur, en portant le nom; tout petit fils qu'il fust, quand il s'en alla reduire en son monastere il le voulut voir, et en eust très bonne opinion et

1. Mathieu Bossulus, qui revint à Paris, dont il étoit originaire, et professa, non sans gloire, la rhétorique au collége de Boncourt.

espoir, et luy fit de très belles leçons; et puis luy donna sa benediction, qui luy servit à faire un bon commancement.

Quant à mon petit jugement, je le jugeois un jour grand, et luy trouvois une très bonne façon et bonne grace, encor qu'il eust son corps un peu gasté [1]; mais cela paroissoit peu.

60. — Si n'approchoit-il pas pourtant jamais en tout à don Juan d'Austrie, lequel estoit un beau et très accomply prince; et n'ay jamais veu homme approchant des vertus bien universellement à feu M. de Nemours, Jacques de Savoie, que luy. Il estoit fort beau, comme j'ay dict, et de bonne grace, gentil en toutes ses actions, et courtois, affable, d'un grand esprit, et sur tout très brave et vaillant, et qui croyoit le conseil, et luy obeissoit fort pour se faire grand, comme il le fust esté si la mort ne l'eust prevenu. Pour sa premiere guerre, il fust general du roy d'Espaigne son frere en la guerre de Grenade, où il se fit signaller pour estre un très vaillant prince; et mesmes aucuns vieux capitaines et soldats qui restoient encor en vie de l'empereur son pere s'escriarent tous amprès : *Es verdadero hijo del emperador*, « Il est fils de l'empereur. »

A ce coup il fist une chose très belle pour la religion d'Espaigne, car il chassa tous les Mores de Grenade; de sorte qu'ilz n'ont plus infecté l'Espaigne despuis, et ne se ressantent plus du marranne, comm' ilz faisoient, au moins aucuns

1. Les portraits de don Carlos le représentent comme un jeune homme maladif, les épaules voûtées, et d'une expression stupide.

de leurs voisins, pour traicter par trop avecque eux. Amprès cela faict, par sa renommée qui volloit par le monde, tant des chrestians que des infidelles, il fust faict general de la saincte ligue, mais pourtant amprès le reffus de M. le duc d'Anjou, nostre feu dernier roy Henry III, et M. de Savoie; car le bon pape Pie cinquiesme leur ayant presenté à tous deux l'estendard l'un amprès l'autre, Monsieur s'excusa sur les affaires du roy son frere et de son royaume, et M. de Savoie sur son indisposition. Don Juan ne fit pas comme les autres; car de grand joie et très voulontiers il accepta ce beau et sainct baston de general. Aussy s'en acquicta-il très bien en ceste tant grande, tant sanglante et tant signallée battaille de Lepante, et telle que despuis ceste grande battaille actiacque donnée entre Marc-Anthoine et Cæsar-Auguste, jamais il n'en fust donné une telle; encor celle cy fut mieux cent fois desbattue et combattue que la leur. Hélas! je n'y estois pas, mais sans M. de Strozze j'y allois, tant pour un mescontentement que j'avois eu à la court d'un grand, que pour faire ce beau voyage et voir ceste belle armée; et resolument j'y fusse esté, comme fust ce brave M. de Crillon, car j'ay tousjours aimé à voyager. M. de Strozze m'amusa toujours sur un grand embarquement de mer qu'il vouloit faire, et mesme me le fit commander par le roy Charles d'en estre [1]; et ainsin m'amusa un an sans rien faire, au lieu que j'eusse faict le voyage et fusse retourné as-

1. Voy. l'introduction en tête du premier volume. Branthôme n'a jamais pardonné à Strozze eétte année perdue à Brouage.

sez à temps pour m'y trouver, comme fist M. de Crillon, en ce beau embarquement de Brouage, qui ne prit poincte et ne nous servit que de ruynes à nos bources de tant de nous autres qui avions des vaisseaux. Je compteroi maintenant de ceste battaille au vray ce qu'il me faut emprumpter de la bouche d'autruy.

J'ay donc ouy dire que l'armée turquesque partit le vingt cinquiesme d'apvril, jour de Sainct George, car c'est la grand feste des Turcs, et n'en chaument d'autres ni revarent autre sainct; mesmes que le grand sultan Soliman ce jour-là faisoit sortir toutes ses armées, tant de terre que de mer, en campaigne et sur mer ordinairement, fors celle qu'il envoya à Malte, ayant anticipé le jour, ce qui possible luy porta malheur, tant il luy tardoit de ruiner et prendre ceste place.

Ceste armée donc estant partie ce jour l'an 1571, et amprès avoir faict plusieurs et grands maux, pilleries, ravages, et prises de pauvres chrestians, tant sur la terre ferme où ils descendoient, que sur les isles, ayant sceu comme don Juan partoit de Messine pour la combattre, ell' envoya vers le grand seigneur aussy tost pour sçavoir sa voulonté, qui manda que l'on combattist resolument. La dicte armée estoit composée de deux cens trente deux galleres grosses, sans douze que l'Ouchaly, visce-roy d'Alger, mena, et autant de galliottes. Amprez donc plusieurs maux faictz, et battu la terre et la mer depuis le quinziesme d'apvril jusqu'au seiziesme de septembre que partit don Juan de Messine, avecque deux cens et huict galleres, six galleasses, vingt deux grosses naufz et quarante fregattes;

dessus y avoit huict mill' Espaignols, douze mill' Italiens, et trois mille advanturiers, et trois mille Tudesques, sans compter les mariniers, ce qui estoit peu pourtant.

Estant revenu le chevallier Villandrade de prendre langue, et assuré que l'armée des ennemis estoit à Lepanthe, don Juan fit assembler tout le conseil pour sçavoir ce qu'ilz en auroient à faire. Il en avoit parlé à part à M. de Rommegas, qu'il estimoit beaucoup : aussy avoit-il raison, car c'estoit le meilleur homme de mer qui fust là, sans faire tort aux autres, et qui avoit plus faict la guerre aux Turcs. Luy ayant donc demandé ce qu'il luy en sambloit : « Ce qu'il « m'en samble? dict M. de Rommegas; mon- « sieur, je dis que si l'empereur vostre pere se « fust veu une fois une telle armée de mer comme « ceste cy, il n'eust jamais cessé qu'il ne fust esté « empereur de Constantinople; et le fust esté « sans difficulté. — Cela s'appelle (dict don « Juan) qu'il faut donc combattre, M. de Rom- « megas? — Ouy, monsieur. — Combattons « donc! » Il en demanda l'advis au segnor Anthoine Colomne, qui estoit lieutenant de la ligue, le pape l'ayant créé tel amprès dom Juan. Il luy respondit seullement : *Etiamsi oportet me mori, non te negabo*. Jehan André Doria ne demanda pas mieux, car il a esté tousjours courageux, et dict qu'il falloit combattre. Les généraux des Venitiens, les seigneurs Vinier et Justinian Barbarico le voulurent ainsin et de bon cœur, car c'estoit à eux et à leurs terres que les Turcs en vouloient, et desjà ilz y avoient très bien accommancé. Le seigneur grand comman-

dador, despuis lieutenant du roy en Flandres, le voulut aussy; mais, à ce que j'ay ouy dire à aucuns, il voulut peser trop toutes choses, à la mode espaignolle, et le marquis de Santa-Crux de mesmes. Tant y a que j'ay ouy racompter que plusieurs vouloient battaille, les autres non, et que si don Juan ne fust esté brave et vaillant, l'on n'eust jamais combattu, car M. de Rommegas l'a dict depuis à un chevallier d'honneur qui me l'a dict; car c'estoit luy qui augmentoit le courage de tous.

Ces deux armées donc resolues de se battre bien, la turquesque part de Lepanthe le soir, et à la poincte du jour se trouve en pleine mer; la chrestianne, faisant grand force contre le vent qui estoit contraire, de mesmes apparoist à la poincte du jour. La turquesque venoit à pleine voille, ayant le vent en poupe. Soudain don Juan fit mettre toute son armée en battaille le plustost qu'il peut, et la rangea en quatre battailles ou bandes: l'une estoit de la main droicte, menée par le seigneur Jehan André Doria, avecque cinquante galleres et deux grandes galleasses: à la gauche, estoit conduicte l'autre par le seigneur Justinian Barbarico, general des galleres venitiennes, avecque cinquante galleres aussy et deux galleasses; et au milieu des deux, don Juan mit toute sa battaille, qui estoit de soixante et dix galleres, et à son arrière-garde venoit le marquis de Santa Crux, avecque trente galleres et deux galleasses. A la teste de la battaille, ainsin en ce bel ordre marcha en grand braverie vers l'ennemy. Estant encor à quatre milles loing, il fit tirer une canonade à l'ennemy par bravade,

et comm' à coup perdu, comme luy faisant signe par là qu'il estoit preparé à la battaille, et alloit droict à luy, et luy monstroit dequoy; et outre fit monter le caro à l'arbre [1], et la flamme à la peno [2], tous signals de battaille. Et voyant toute son armée en si bel ordre, descendit une fregatte, alla par toute l'armée, visitant et animant un chascun à bien faire et à mettre toute son esperance en Dieu, monstrant un cruciffix qu'il avoit en la main (ce disent aucuns), qui favoriseroit leur bonne cause, prononçant ces parolles de si bonne et genereuse grace qu'il n'y avoit nul qui ne l'admirast de sa resolution et courage, et qui ne se conformast du tout en luy et ne luy monstrast un visage très assuré, et envie très grande de bien combattre. Soudain amprès cela s'en retourna en sa realle; car les armées (celle du Turc estant en un très bel ordre de croissant) s'approchoient de voilles et de rames les unes des autres. A son costé droict estoit, tout contre sa realle, la generalle du pape, sur laquelle estoit Marc Anthoine Collomne, lieutenant de Sa Sainctеté, et à son costé la capitainesse de Savoie, commandée par M. de Ligny, un fort honneste et brave seigneur, digne de sa charge, que j'avois veu à Malte, et qui m'offrit beaucoup de courtoisie, par le commandement que luy en avoit faict madame de Savoie; et dans ceste gallere de Savoie estoit le duc d'Urbain. De son

1. Le caro, ou plutôt le *carreau*, pavillon carré qui, arboré au mât [ou à l'arbre] d'une galère, indiquoit que l'amiral étoit à bord.

2. Le *penol*, l'extrémité de la vergue. La *flamme* est la banderole qui distingue les bâtiments de guerre.

costé gauche estoit la generalle des Venitiens, et à son costé estoit la capitainesse de Genes, en laquelle estoit le prince de Parme. Les deux dernieres, qui faisoient aesles à la battaille, estoient la generalle de Malte, et à la main droicte celle de Paulo Jourdan Ursin, avecque celle de Lonmelin à main gauche; et à la poupe de la realle, pour conserver [1], estoient la capitainesse du commandador major, et la *Patronne d'Espaigne* [2].

En ceste belle ordonnance l'on alla à eux, et ilz firent la moictié du chemin; car ilz presumoient tant d'eux, que jamais nos chrestians ne les attendroient. Lors, tout à coup, on vist le vent, qui estoit contraire, se faire bon environ midy que l'on commança la battaille, qui fust commancée de la corne gauche et de la battaille, où les deux realles et generalles, tant d'un costé que d'autre, soudain qu'elles se virent, elles s'accostarent et s'investirent, taschant chascune à se rendre maistresse de son ennemie; et tout le reste de l'armée, chascune de son costé, en fist de mesmes. Pour fin, amprès un très grand combat, la realle de don Juan se rendit maistresse de la turque, et mit en pieces tout ce qui estoit desdans. Et ayant la teste esté couppée au bascha, soudain elle fust mise sur le bout d'une picque en signe de trophée; ce qui estonna les Turcs, et anima les chrestians de

1. Naviguer de conserve, sans se séparer. Branthôme, qui avoit navigué, aime à faire parade de ses connoissances nautiques.
2. Nom de vaisseau.

plus; si bien que toute l'escadre des galleres turquesques, qui estoient venues affronter et attacquer la battaille chrestianne, fust de mesmes traictée que leur generalle.

Don Juan, victorieux de ce qui l'estoit venu charger et attaquer, rallia le plus de galleres qu'il peut; et, voyant que du costé de sa corne droicte on estoit encor aux mains et bien dangereusement, donna si à propos, qu'il se fit maistre bien tost de toute la battaille, et cassa et brisa tout ce qui se presenta devant luy.

L'Ouchaly donna grand peine aux nostres; mais il fust chargé si à propos par le seigneur Jehan André Doria, qu'amprès avoir faict tout ce qu'il peut et rendu le dernier combat, se sauva avecque trente deux galleres. On luy donna la chasse tant que l'on peut; mais la nuict survint, qui empescha la veue et poursuitte.

Les Venitiens firent très bien, où mourut le seigneur Justin ou Justinian Barbarico, leur general, qui fist ce jour là très bien, et estoit digne de sa charge. En mourant il dict qu'il mouroit très heureusement pour une telle victoire.

Don Juan coucha au champ de battaille, et l'endemain fist recognoistre le nombre des vaisseaux qui estoient pris et mis à fonds, où se trouva, entre galleres et galliottes, deux cens sept, le nombre des morts dans ces vaisseaux environ trente mille, et douze mille chrestians delivrez de la chaisne (qui a esté un bel œuvre celuy là), sans ceux qui furent noyez ou allez mourir ailleurs, et de pris plus de six mille.

Le roy Charles en eut pareil advis, et manda

à l'evesque de Paris cet advis, pour en remercier Dieu et chanter *Te Deum laudamus*.

Du costé des chrestians il y eust bien, ou de morts ou de blessez, jusques à huict ou neuf ou dix mill' hommes, tant sur les quinze galleres qui furent prises (aucunes recourues[1]), que sur les autres; desquelles quinze fut la generalle de Malte, qui combattit longtemps contre sept galleres; mais ce maraut de l'Ouchaly survint, qui emporta une des chevalliers du Sainct Esprit de Savoie, une de Genes, et l'autre de Sicille, et une du pape.

Ce sont des battailles celles là, bien rendues et desbattues, non pas les triqueniques[2] des nostres, où nous ne rendons de combats pour un double, et la pluspart s'enfuient, comme nous en avons veu de nostre temps.

Et, pour mieux faire remarquer ceste cy, voyez, s'il vous plaist, les grands personnages morts du costé des Turcs : premierement, Fertauf, bascha general de l'armée de mer; Aly, bascha de terre; Ahmal bey, cappitaine des jannissaires; Assan bey, fils de Barberousse; Mehemet bey, gouverneur de Metelin; Yder bey, gouverneur de Cion; Caraban, gouverneur de Soubassels; Campsan bey, gouverneur de Rhodes; Dely Soliman; Tapart; Cheluby; Provisaga, gouverneur de Napoly de Romanie; Amipsa bey, gouverneur ou roy de Tripoly;

1. Pour recouvrées.

2. *Triqueniques*, affaires de néant. On fait dériver ce mot de τριχῶν νεῖκος, bataille pour des cheveux, ou de *tricæ nichil*. (*Voy. Dict. de Trévoux.*)

Dardagam bey, gouverneur du Tercenal; Mustaffa Cheluby, tresorier general de l'armée; Affist Cayga, capitaine de Galipoly; Pery Begoly, capitaine d'une escadre de galleres; Ochiman Beoly, capitaine de fanal; Datamis, patron real [et son fils Tremontana, patron]; Daly bascha; Dondomy, capitaine de fanal aussy; d'Aly, capitaine d'Alger; Caragoge, capitaine aussy; Jafer aga, visce-roy de Tripoly de Surie; Maret aga, fils de Dragut; les enfants d'Aly, Mehemet et Sahim bey, pris; Mehemet bey, gouverneur de Negrepont, pris; Siroc, bey, d'Allexandrie, pris; et Carach-Aly, grand corsaire, sauvé avec l'Ouchaly [1]. Il y en a eu une infinité d'autres morts et pris. Cependant faut noter quels gens de marque sont tous ceux que je viens de nommer.

Ainsin se geigna ceste battaille, sans autres particularitez qui seroient trop longues à mettre par escrit, aussy qu'elle a esté au long descrite par plusieurs. Faut notter que la realle portoit pour son estendard un grand cruciffix et une Nostre Dame de Pitié, et un autre des armes de la ligue. La corne[2] gauche portoit un gaillard[3] jaune, la corne droicte en portoit un verd, et l'arriere garde une bandière blanche et en poupe.

Jamais ne fust une si belle battaille de mer donnée : aussy celuy qui en porta des nouvelles

1. On pense bien que tous ces noms sont étrangement défigurés.
2. Aile.
3. Pavillon échancré à deux pointes. On a dit plus ordinairement *gaillardet*.

à Venise, s'appellant le seigneur Laffran Justinian, ainsin qu'il fust devant le doge ou duc de Venise, et mis le genouil en terre, luy dict : « Serenissime prince, je vous apporte la nou« velle de la plus glorieuse victoire que la chres« tianté eust jamais. » Certes elle l'estoit : que si on l'eust bien poursuivie comme il falloit, Constantinople trembloit, et estoit aussy tost conquis. Mais la jalouzie de nos princes chrestians gasta tout, et mesmes d'aucuns que je sçay, lesquels je ne nommeray point, qui, ne desirans la grandeur d'autruy, et portans envie à don Juan, on suscita de la guerre ailleurs où n'y avoit ni propos ni raison, puis qu'il y alloit du faict de la chrestianté; j'ay grand peur que Dieu s'en soit irrité depuis sur ces perturbateurs.

Les Venitiens, de l'autre costé, se faschans de la guerre, priarent le roy de France de moyenner la paix envers le grand seigneur, où fust envoyé M. l'evesque de Dax, de la maison de Nouaille en Limosin, fort grand et digne personnage de ceste charge, les Venitiens l'ayant esleu et demandé au roy; lequel d'autresfois, du temps du roy Henry second, avoit esté ambassadeur envers eux et bien venu d'eux, comme je l'y ay veu. Il fist un très heureux voyage pour eux vers le grand seigneur et en obtint la bonne paix qu'ilz desiroient.

Et par ainsin, de très bonnes occasions et bons effects qui n'eussent manquez d'en sortir pour la chrestianté faillirent à l'appetit des malheureuses envies, jalouzies et divisions. Ainsin jadis se perdit la noble Terre Saincte, laquelle, tant que les princes chrestians furent d'accord, fleurissoit et

augmentoit de jour en jour ; mais venans à se diviser et s'envier tout à coup, elle nous eschappa villainement des mains.

Grand honte, certes, à nous autres, et de ce temps là, et d'aujourd'huy ! car, pour le seur, si les princes chrestians se fussent bien entenduz et accordez, infailliblement l'on eust faict un grand effort sur l'empire de l'Orient ; car j'ay ouy dire à gens qui estoient à Constantinople pour lors que les nouvelles y furent apportées de ceste grande deffaicte que le grand seigneur, tout son conseil de sa porte et les gens de guerre estoient si estonnez, que, si l'on eust veu seulemennt cinquante galleres chrestiannes paroistre, ilz quictoient la ville.

Une chose fust bien contre nous et pour les ennemis, c'est que ce fust en hiver et au mois d'octobre que fust cet eschecq ; et pour ce, à cause du mauvais temps d'hiver et des vents et orages qu'il produist, la belle occasion se perdist. Mais si cela fust arrivé en may ou juing, la victoire se fust poursuivie (autrement ce fust esté un grand blasme et grand' honte aux vainqueurs), en renvoyant les malades et blessez, les vaisseaux cassez, et rompus, et brizez, d'où ilz estoient venus, pour les remettre et reffaire, puis faire une eslection tant d'hommes que de vaisseaux sains et gaillards, et puis donner voille, comme j'en ay ouy discourir aux grands discoureurs. Il est bien vray que l'année amprès se fist un nouveau armement, mais il ne fist ni servist de rien, sinon qu'on alla en la Morée et assieger Navarain ; mais on le faillit à cause du grand secours qui vint.

Voilà que c'est que d'avoir donné loisir de

respirer et de prendre halaine et courage à l'ennemy. Cela arrive souvant parmy les grands capitaines, qu'amprès une grande victoire ne sont pas toujours sages et bien advisez, et font tousjours quelque faute lourde, et, qui pis est, sont si insolens et aises de leur victoire, qu'il leur tarde à toute heure qu'ilz ne soient retournez en leur patrie pour se monstrer, faire leur parade et entrer en triumphe, ainsin que fit M. Anthonio Colomne, à qui le pape donna le triumphe, et voulut qu'il entrast dans Rome triumphant, ni plus ni moins et en la mesmes sorte que les anciens consuls et grands capitaines romains, ainsin que j'ay ouy dire à ceux qui le virent et estoient à Rome pour lors, et que c'estoit une très belle chose à voir. J'estois lors à la court quand ces nouvelles y vindrent; mais j'y en vis aucuns grands se mocquer de « ce sot triumphe », qu'ilz appelloient ainsin. Cela fust esté mieux encor si l'on en eust faict de mesmes à don Juan, le grand general, et qu'il fust esté suivy de M. Anthonio, du general des Venitiens, de Jehan André Doria, et de tous ces autres grands capitaines, tant de mer que de terre, [et qui meritoient de triumpher aussy bien que Marc Anthoine, jusques aux braves et vaillans soldats advanturiers et mariniers qui avoient si bien faict]: car, en telles choses, il faut que l'honneur soit desparty egalement à un chascun de ceux qui ont bien faict. Voilà ce que pour lors on en discouroit.

Sur quoy il me souvient d'avoir leu en un livre espaignol que le roy don Fernand d'Arragon[1],

1. Ferdinand le Catholique.

amprès que ses capitaines, où M. le marquis de Pescayre estoit des plus advancez, eurent gaigné ceste battaille contre les Venitiens et leur general Barthelemy d'Alviano, auprès de Vincense[1], et fort heureusement, il recompansa tous les capitaines et soldats selon leur merite; et, outre plus, il fist mettre par escrit dans les livres des thresoriers, nom par nom, tous les capitaines et soldats, jusques au dernier, qui avoient esté en ceste battaille, ensamble tous ceux qui estoient morts, rescompansant leurs parens. Si bien que, parmy les papiers et registres de la chambre des comptes d'Espaigne, ce papier se trouve et y est enregistré, de sorte qu'il demeura là pour insigne memoire à jamais de leur valeur et merite; en quoy ce roy merite d'estre à louer et qu'on le servist. De mesme il ne devoit, en ceste belle battaille de Lepanthe, estre capitaine, ni advanturier, ni soldat, ni marinier, tant petit fut, que leurs noms ne fussent enrollez et escritz dans quelque beau papier et livre qui servist à jamais de souvenance de la valeur de ces braves hommes, tant de ceux qui moururent que de ceux qui en eschapparent vifs.

Cela devoit avoir esté faict de par Dieu, ainsin que j'ouy un jour à Malte discourir un gentil capitaine espaignol, que l'on devoit amasser tous les os des Turcs qui estoient morts en ce siege, et estre curieux jusques là de n'en oublier un seul, et les mettre tous en un monceau, et là en dresser une montagne, afin qu'elle servist à jamais d'eternelle memoire, et insigne et memo-

1. A Creazzo, auprès de Vicence, en 1513.

rable trophée pour les braves chevalliers qui les avoient desfaicts, et de leur valeur, et qu'on peust dire : « Voilà une montagne des ossemens des « Turcs qui moururent au siege de ceste place, « qu'ilz ne peurent prendre » ; que là amprès s'y dressast un' esguille en piramide, où l'escriteau fust engravé. Certes ce capitaine estoit tout noble d'aller trouver ceste invantion gentille, qui devoit avoir esté pratiquée pour la gloire de si braves chevalliers. Auprès de Nancy, où le duc de Bourgoigne fust deffaict et tué, l'on y void une chappelle où les Lorrains furent curieux d'amasser et d'y poser tous les os des Bourguignons qui là moururent, et ce en signe de leur belle victoire. Je suis esté trop long en ceste digression : il est aisé à me pardonner, car elle n'est point mauvaise.

Pour retourner encor à don Juan, à ce que je tiens de braves et grands capitaines qui l'ont veu en affaires, il estoit si brave et vaillant que si tout le monde l'eust voulu croire, il se fust faict un roy ou petit empereur de quelque royaume ou empire d'Orient, et y eust bien planté l'Evangille de nostre Dieu. On l'a un peu blasmé pour la perte de la Goullette, si bien que dans Rome il s'en fit un pasquin :

El cardinal con la bragueta,
Don Juan con la raqueta,
Hanno perso la Goleta [1].

Ils veulent dire que le cardinal de Granvelle,

1. * Le cardinal par sa brayette,
Et don Juan par sa raquette,
Ont laissé perdre la Goullette.

pour lors visce roy de Naples, s'amusant trop à l'amour, et don Juan trop à jouer à la paume, en aimant fort l'exercice, avoient perdu la Goullette.

Il estoit aisé à ceux qui firent ce pasquin de bavarder; mais il ne tint nullement à don Juan, car de jour en jour il se preparoit pour l'aller secourir; mais ceux de dedans le previndrent et ne tindrent comme on le presumoit. Et pensoit-on que, s'ilz eussent tenu la moitié autant que ceux de Malte tindrent, ilz estoient bravement secourus, et tout de mesmes; et eust on faict un grand eschecq sur les Turcs, qui avoient toute leur armée en terre, et les eust-on pris à l'impourveu, si qu'il en fust allé très mal pour eux. Voilà pourquoy don Juan n'eust là aucune coulpe ni faulte.

Quelque temps amprès, le roy d'Espaigne l'ayant faict venir à soy en Espaigne, amprès l'avoir bien embouché l'envoya en Flandres, où il alla en gallant cavallier, et non en homme qui eust peur; ains, pour faire le chemin, il y alla en brave advanturier et de gallant homme; car, sans autre grand embarras de train ni d'armée, pour plus aller assurément et assurer sa personne, il prend la poste avecque six chevaux seullement, ayant avecque luy le seigneur Octavio Gonzague pour confident, et un postillon françois qu'il prit en Espaigne, gentil compaignon, et qui sçavoit toutes les postes, chemins, routes et traverses de France. Il m'a mené cent fois par les postes de France, et mesmes celles de Guyenne; et disoit on qu'il estoit Suisse francisé, ou my Savoyard espaignollisé. Il le

passa par toute la France en un temps dangereux et pays escabreux, et mesmes en Guyenne sur la vigille de la guerre, car dans trois mois amprès nous l'eusmes. Il vint à Paris, descend en la rue Saint Anthoine, tout devant le logis de l'ambassadeur d'Espaigne. La nuict venue, le va trouver, parle à luy un peu ; sçachant que ce soir il y avoit un bal fort solempnel au Louvre, y vient deguisé avec le seigneur Octavio, voit danser toute la court, la contample, et sur tout par grand' admiration la belle roine de Navarre, sœur à nostre roy, la merveille du monde ; demeure en extaze pour voir une telle beauté ; puis amprès se remet et s'en part ravy, fort et bien ediffié d'elle et de nostre court, ainsin que j'ay ouy dire à un petit secrettaire pour lors de l'ambassadeur d'Espaigne. L'endemain se pourmene par Paris, voit le pallais, admire sa grandeur et la beauté de la ville, sans estre cogneu ni rien sceu de luy qu'amprès son depart, puis reprend la poste, poursuit son voyage droit à la duché de Luxembourg, et de là en Flandres, où, ayant trouvé Anvers pris et saccagé[1], fit une paix, soubs condition d'en chasser les Espaignols, ce qu'il fist ; et s'en allarent tous en Itallie, tant chargez de butin d'Anvers qu'ilz n'en pouvoient marcher.

Ce prince fust bien trompé en ceste paix, et bien luy servit de se monstrer bon, vigillant et

1. En 1576. Don Juan, persuadé que les cruautés du duc d'Albe n'avoient fait qu'irriter la rébellion des Flamands, leur accorda une partie de leurs demandes, et notamment le renvoi des troupes espagnoles qui venoient de saccager Anvers.

grand capitaine. Aucuns le blasmarent de ce traicté de paix, de se desarmer ainsin et renvoyer ses gens. Et ce fust ce qu'un de ces ans sçeut très bien remonstrer ceste brave, genereuse et belle infante [1] à qui le duc d'Escot fust, ou de luy ou d'autres qui l'en avoient prié, en porter la parolle, que jamais elle n'auroit son Pays-Bas paisible qu'elle n'en eust chassé les Espaignols. A quoy luy respondant, et luy donnant un grand soufflet, elle lui dict : « N'a vous pas honte de « me dire ceste parolle, veu que vous sçavez « bien que pour les avoir chassez il en prit très « mal à don Juan d'Austrie mon oncle ? » Comme de vray, les Estats ne gardarent guieres la paix, en quoy ilz furent fort blasmez; car ils assemblarent une fort grosse armée de cinquante mill' hommes, composée de ceux de leur nation, de François, d'Anglois, de reistres que le prince Casimir avoit amenés. Mais don Juan fist aller leur armée en rien; et se dissipa de soy mesme, car il l'alla assaillir, encor qu'elle fust retranchée de grands retranchemens; et leur donnant une camisade [2], n'ayant avecque luy que quatre mille Espaignols, luy à la teste, fausse tout leur retranchement et barricades, enfonce, donne dedans, deffaict tout ce qu'il trouve; et n'eust esté une brave troupe (fort petite pourtant) de François et quelques Anglois qui se resolurent, là où se trouva aussy à propos M. de La Noue, à faire teste, et qui fist très bien, il leur enlevoit

1. L'infante Isabelle, fille de Philippe II, nièce de don Juan d'Autriche. Le duc d'Escot est probablement le duc d'Arschot.

2. La défaite de Gemblours, en 1578.

resoulument leur logis et leur deffaisoit la plus-part de leur armée, et le reste mettoit en routte [1].

J'estois lors à la court que ces nouvelles vindrent au roy, qui ne se pouvoit saouller de louer un tel acte genereux et vaillant. Un peu advant, M. de La Noue m'avoit escrit, me priant l'aller trouver, et me mandoit les forces de l'armée des Estats, qui estoient grandes, et m'escrivoit ainsin : « Nous sommes plus forts que don Juan », *mas los Españoles dicen que son superiores en valor* [2]. Tels estoient ses mots.

Or ce pauvre prince ne jouist longuement de ceste belle gloire et louange, car luy qui avoit tant cherché de mourir dans un champ rude de Mars, alla mourir dans un lict mol et tandre, comme si ce fust esté quelque mignon de Venus, et non un fils de Mars. Il mourut de peste, qu'il avoit prise de madame la marquise d'Aure [3] (disoit-on), de laquelle il estoit espris; mais tout le monde ne dict pas cela, et mesmes en Espaigne, car on tient qu'il mourut empoisonné, et par des bottines parfumées; et vais dire comment.

Don Juan avoit un secrettaire que le roy d'Espaigne luy avoit donné, et en qui il se fioit fort, qui s'appelloit le seigneur Escovedo; il avoit esté à don Ruy Gomez. Ledict don Juan l'envoya un jour de Flandres vers le roy pour luy rapporter les affaires de son estat. Estant à la court, amprès avoir faict sa legation et charge, il s'enquiert des nouvelles de la court, et mesmes des dames, ainsin que nous autres courtisans

1. En déroute.
2. Mais les Espagnols se disent supérieurs en valeur.
3. Var. : *D'Avré*.

sommes curieux aussy tost de nous en enquerir quand nous y arrivons. On luy dict que la princesse d'Eboly, vefve de Ruy Gomez (que j'ay veu une très belle fame, elle estoit de la casa de Mendoza), traictoit fort l'amour avec Anthonio Perez, que j'ay veu secrettaire majour du roy Philippe, et son principal conseiller, et très favory, très habil'homme, et qui faisoit tout. Escovedo, qui avoit esté à son mary et à elle, et qui se ressantoit encor de l'ancianne amitié et fidellité qu'il portoit à son feu maistre, ne peut supporter sur le cœur ceste nouvelle, qu'il ne se deschargeast à sa feu dame et maistresse, ladicte princesse d'Eboly, et ne luy remonstrast le meschant bruict qui couroit d'elle et le grand tort qu'elle se faisoit. Elle, en collere aussy tost de telles sottes remonstrances, le renvoya bien loing avec de fort rudes menaces, et descouvrit le tout à son amy Anthoine Perez, qui, en concevant la vengeance, le fist tuer, et supposa force memoires faux qu'il monstra au roy d'Espaigne, par lesquels le monstroit traistre et infidelle au roy, et que don Juan, son maistre, tramoit pour s'impatroniser, non seulement de l'estat de Flandres, mais de celuy de Milan et royaume de Naples. Bref, il ne manqua pas de fausses impositions et d'invantions à quantité. A quoy le roy prenant pied, comme jaloux de son estat, (car quelle est la chose qu'un prince ne fasse pour maintenir son estat quand on le luy veut esbranler ?) fait donner la venue à la vie de don Juan, comme j'ay dict; enquoy le roy est excusable, mais Anthonio Perez très blasmable [1].

1. La mort de don Juan d'Autriche ne peut être imputée

Dieu, qui est juste juge des meschantes actions humaines, en produit aussy tost la punition; car le president de Castille, el conde de Barajas [1], de la casa de Sappatos, en Arragon, avecque Matheo Vasque, secrettaire du roy [2], et tous deux grands ennemis d'Anthonio Perez, firent tant sur la perquisition de la mort d'Escovedo, qu'ilz en sçeurent la verité, et que, pour le seur, ladicte princesse et Anthoine Perez l'avoient pourchassée, et de plus descouvrirent les fausses accusations et impositions du pauvre don Juan. De quoy le roy très indigné et fasché, fist mettre et l'un et l'autre en prison; mais cela ne repara pas la vie du pauvre don Juan, ni du pauvre Escovedo, ni les regrets qu'en fit le roy, non plus que fit le roy Louis onziesme, le bon rompu, à l'endroict d'un pauvre moine de son royaume, lequel voyant un jour le roy disner, et ayant par cas tout contre soy un capitaine de Picardie à qui le roy en vouloit, il fit signe seulement de l'œil à Tristan l'Hermite, son grand prevost; car le plus souvant il n'usoit pas d'autres commandemens, sinon par guignades et signes. Tristan, pensant qu'il fist signe du moine, ne faut aussy tost de le prandre dans la basse-court, et le faire jetter dans le sac en l'eau. Le cappitaine, qui avoit

à Philippe II; quant à celle d'Escovedo, secrétaire intime de don Juan, il n'est pas douteux qu'il ne l'ait ordonnée, à l'instigation d'Antonio Perez, qui haïssoit et craignoit Escovedo, pour les motifs rapportés par Branthôme. (Voy. Mignet, *Antonio Perez*, 2e édit.)

1. Le comte de Varajas, de la maison de Sappatos.

2. La procédure contre A. Perez fut principalement dirigée par don Rodrigo Vasquez de Arce, président du conseil des finances, puis du conseil de Castille, en remplacement du comte de Barajas.

veu le signe du roy, se doubta que c'estoit pour luy; parquoy tout bellement s'esvada, et monta à cheval, et picqua vers la Flandres. On dict au roy le lendemain qu'on l'avoit veu sur le grand chemin qui s'en alloit à grand erre. Le roy envoya querir Tristan et luy dict : « Tristan, pour-« quoy ne fistes vous ce dont je vous fis signe « hier de cet homme ? — Hà ! il est bien loing « ast' eure, dict Tristan. — Ouy, bien loing, « dict le roy, on l'a trouvé vers Amiens. — Mais « vers Rouen, dict Tristan, où il a desjà beu « son saoul. — Qui entendez-vous ? dict le roy. « — Hé! le moine (dict Tristan) que vous me « monstrastes ; je le fis jetter aussy tost en un sac « dans l'eau. — Comment ! dict le roy, le moine? « et Pasque Dieu (car c'estoit son jurement) ! « c'estoit le meilleur moine de mon royaume. « Qu'avez vous faict ? Eh bien ! il luy fault faire « dire demain une demi douzaine de messes de « *Requiem*, et par ainsin nous voilà autant des-« chargez, car j'entendois ce capitaine picard.

Voilà comment le moine sauva la vie au capitaine, ayant esté pris pour l'autre. Ce fut bien un qui-pro-quo d'apotiquaire ; mais la vie de l'autre n'en fust nullement reparée. Il n'est pas bon de faire tels commandemens par signes ; vous en voyez l'inconvenient. Il n'y a que de parler haut et clair, et absolument en roy et magistrat souverain.

Ainsin la mort d'Escovedo ni de don Juan ne furent point remises ni reparées pour l'emprisonnement d'Anthonio Perez, ni pour son bannissement; lequel, rompant les prisons, s'enfuist en Arragon, où il fist en partie ceste belle revolte

de Saragosse et d'Arragon, qui eust pris grand fœu sans la grand prudence du roy, qui, ne s'en estonnant aultrement, y envoya don Alonzo de Vargas avecque une grosse armée de Castille dont il estoit général; lesquels [1], amprès avoir faict des mauvais, quand il fallut venir au bon du faict, se rendirent et posarent bas les armes; et par commandement du roy fust tranchée la teste à la justice d'Arragon [2], qui fust grand faict; car ell' a esté de tout temps très fiere et si arrogante que rien plus. Et s'appelloit don Juan de la Nuza; lequel estant pris, le roy ne fit qu'envoyer un petit billet qui portoit: *Vista esta carta, cortareis la cabeça al justiça d'Arragon sin otra dilation, por que se convienne á nuestro servicio, so pena de nuestra indignation. Dada* [3], *etc.* « La presente veue, vous fairez trancher la teste à la justice d'Arragon sans autre delay, parce qu'il convient à nostre service, sur peine d'indignation. » C'est commander, cela, en mots briefs, et non par signes, comme l'autre que viens de dire. Il fist prandre aussy prisonnier le duc de Villermes et le conte d'Arande, tous parens du roy, et furent menez en Castille. On ne sçait s'ilz en ont eu autant tous ces rebelles. Aussy certes avoient faict une grande injure au roy; car ayant pris dans son logis don Inigo de Mendozza, marquis d'Almenara, surintendant de tou-

1. Les Aragonnois.

2. Le *justicia* d'Aragon étoit un magistrat chargé de veiller au maintien des franchises et des lois du royaume.

3. Les *Relaciones* d'Antonio Perez font mention de cette lettre, mais les termes sont différents, quoique aussi absolus. (Voy. Mignet, *Ant. Perez*.)

tes les affaires d'Arragon, et l'ayant sorty de sondict logis et mené dans la rue, luy baillarent tant de coups de baston, qu'il mourut au bout de quinze jours dans la prison.

Quant à Anthonio Perez, il se sauva tellement quellement comme il peut, par les montasgnes, avecque toutes les peines du monde, pluies, neiges, glaces et vents; vint en Bearn, où il demeura longtemps avecque madame la princesse sœur du roy [1], luy persuadant et mettant en advant beaucoup de belles occasions (ainsin que font toujours les malcontans et rebelles) pour conquerir par delà : si bien que madicte dame y envoya quelques gens; mais la pluspart furent deffaicts, et s'en tournarent fort pietres. Amprès, ledict Anthonio s'en alla avecque elle à la court trouver le roy et luy parler; de là en Angleterre, où il n'a pas mieux faict ses affaires qu'ailleurs. Tourné en France, ast'heure il dict qu'il veut aller en Constantinople trouver le Grand Seigneur, là où, s'il peut, il nuira au roy son maistre tout ce qu'il pourra par son grand esprit, comme il l'a très bon, habile, et qui sçait les affaires de son maistre mieux qu'homme du monde, les ayant maniées de longtemps, qu'il a faict à souhait et comme il vouloit. Il sera homme, possible, dict-on, pour se renier, estant en tel desespoir; et force gens l'ont faict et le fairoient.

Ce fust luy qui le premier fust mediateur et traffiqueur des amours d'entre ladicte princesse d'Eboly et le roy; et par ainsin faisant pour au-

1. Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV.

truy il voulut faire pour soy, n'estant pas si fol de s'oublier, ainsin que coustumierement tels traicteurs d'amours ou porteurs de poullets sont coustumiers de faire; lesquels ne sont si remplis de fidelité à l'endroit de ceux qui les emploient (au moins la pluspart d'eux) qu'ils n'eschansonnent et ne tastent, ou devant ou amprès, le bon morceau qu'ils appareillent pour autruy. Bien sots seroient-ils, car en telles friandes occasions il n'y a nul respect, ce dict messer Priapo.

Par ainsin fist Anthoine Perez, dont mal luy en prit et à la dame; car le roy l'avoit servie et aimée longtemps, si bien que son fils ainé, que l'on appelle el ducque de Pastraña, luy ressamble du tout, ce dict on, estant blond ainsin que le roy.

Ruy Gomez le sçavoit bien; mais il falloit qu'il passast par là, car pour recompense des cornes qu'il lui faisoit porter, il luy faisoit de grands biens et faveurs; car il luy fist espouser ceste femme, qui estoit fille du duc de Francqueville, très grand seigneur d'Espaigne, dont son fils second en porte le nom, mais pourtant il y en a procès. Le tiers s'appelle comme le pere, Ruy Gomez. La fille, le roy la maria avecque le duc de Medina de Sidonnia, celuy qui fust general de ceste grande armée espaignolle destruite en Angleterre[1]. Bref, d'un simple gentilhomme portugais qu'il estoit quand il vint trouver le roy, il est mort un très riche et grand seigneur, et du tout gouvernant son maistre.

J'ay ouy dire que le plus grand subject que le

1. L'*armada* dirigée contre l'Angleterre.

roy prist de l'aimer fust que, jouant un jour en Flandres à la prime et deux autres, une reste grande y allant de tout, qui montoit à vingt mille escus, le roy d'Espaigne, allant d'affection à la prime, la vint à rencontrer, dont il fust très aise (car quiconque soit le grand seigneur et liberal est avare au jeu), soudain s'escriant qu'il avoit prime[1]. Ruy Gomez avoit cinquante cinq, lequel, pour n'empescher la joie que le roy son maistre avoit d'avoir rencontré prime, en monstrant son jeu au tiers et au quart, il jette ses cartes et les mesle parmy les autres, disant seulement : « Je le quicte ! » Le lendemain, le tiers et le quart, qui estoient grands seigneurs, et me samble que le duc de Feria y estoit, dirent au roy le traict qu'avait faict Ruy Gomez; et le roy luy ayant demandé la raison, et Ruy Gomez luy ayant dict qu'il ne vouloit luy empescher et offancer la joie et contantement qu'il avoit eu à rencontrer prime, et qu'en nulle façon il ne luy vouloit donner fascherie (comme certes le serviteur doibt toujours tascher, le plus qu'il peut, complaire en tout à son maistre, mesmes tel que celuy là, et en telle chose), le roy luy en sceut si bon gré, qu'il l'en recompensa au triple, et depuis l'en aima plus qu'il n'avoit faict. Je tiens tout ce grand discours precedent de fort bon lieu, et point vulgaire. Il peut estre du tout vray ou à demy, mais un grand seigneur françois espaignollisé me l'a ainsin dict, et un gentil capitaine espaignol.

1. Avoir *prime*, c'est avoir quatre cartes de différentes couleurs.

Je romps ceste digression pour tourner encor à don Juan, de la valeur duquel j'ay parlé, et de la mort. Pour son origine, j'en diray ce petit mot, et puis plus. Il fust fils naturel du grand empereur Charles, et d'une grand dame et contesse de Flandres, mere d'un grand dont nous avons parlé, ou possible parlerons, et non point d'une boullangere de Bruxelles ou lavandiere (comme la pluspart du commun l'a dict : ce sont abus), laquelle estoit belle en toute extremité, qu'on nommoit dame Barbe de Plombergh, et despuis mariée au seigneur Reguel, gentilhomme du pays de Namur ou Luxambourg[1]. De l'avoir bien aimée et jouy, il le faut croire; mais d'estre mere de don Juan, ce sont abus; car il tenoit par trop du noble et d'un costé et d'autre. Aussy tost qu'il fust nay, l'empereur son pere envoya querir un riche pasteur des montagnes du Liege[2], et le luy donna à nourrir et eslever fort curieusement, sans que peu de personnes le sceussent, et à endurer et endurcir au travail, ni plus ni moins qu'un de ses enfans, sans le nourrir mollement ni delicattement, et sans qu'il dict qu'il fust fils de l'empereur, sinon au bout de quelque

1. Barbe de Blomberg fut toujours traitée comme une mère par don Juan; mais on prétend qu'elle avoit consenti à passer pour telle pour mieux déjouer les soupçons sur l'origine véritable de don Juan, qui est demeurée toujours assez mystérieuse. (Voy. Mignet, *Charles V à Yuste.*)

2. Il fut remis non pas à un berger flamand, mais à Luis Quixada, homme de confiance de Charles V, et son majordome mayor. Quixada le faisoit passer pour le fils d'un de ses amis, et l'affirma même à la regente doña Juana, qui soupçonnoit que ce jeune garçon pouvoit bien être un fils de l'empereur.

temps qu'il vint à se faire grand, et que l'empereur voulut quicter le monde et se retirer en Espaigne, qu'il commanda au roy son fils de l'envoyer querir, le mandant au pasteur pareillement de le mener, et qu'il s'en servist, et luy ordonna une pension fort belle et grande, et le luy recommanda plusieurs fois comme s'il estoit son propre frere. J'ay appris cela en Espaigne de quelques uns grands et habiles gens qui le sçavoient bien.

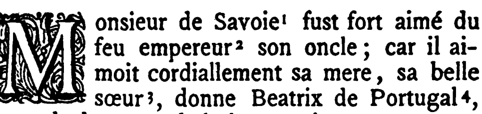
Que c'est d'une belle et genereuse naissance! Celuy qui avoit esté nourry en maison champestre comme pasteur, s'estre depuis rendu si gentil, si gallant, si honneste, si agreable, comm' il a esté, et sentant si peu sa nourriture ruralle, ainsin que je l'ay veu en Espaigne! car il estoit fort beau et de fort bonne grace, comme j'ay dict; et s'il avoit esté nourry en vie rustique, si n'en tenoit il rien, car il avoit bonne et belle façon parmy les soldats. Il avoit bien aussy bonne et belle grace parmy les dames, desquelles il estoit fort doucement regardé et bien venu.

A luy succeda en sa charge de general en Flandres le prince de Parme, son nepveu, duquel pour ast'eure je ne parleray, d'autant que j'en faicts un discours à part, sur une comparaison qui se peut faire de huict grands capitaines, et bien jeunes pourtant, de nostre temps, à sçavoir : nostre roy Henry troisiesme dernier, M. le duc d'Alançon, son frere, le roy de Navarre, M. de Guise, M. du Maine son frere, M. le prince de Parme, le conte Maurice et M. de Biron, dernier mort, de la valeur et suf-

fisance desquels j'espere en dire ce que j'en pourray. Parquoy je remets cette partie à lors pour parler de feu M. de Savoie, Philibert dernier.

CHAPITRE XXVI.

61. *Charles III, duc de Savoie.* — 62 et 63. *Emanuel Philibert et Charles Emanuel I, son fils, ducs de Savoie.*



Monsieur de Savoie[1] fust fort aimé du feu empereur[2] son oncle; car il aimoit cordiallement sa mere, sa belle sœur[3], donne Beatrix de Portugal[4], sœur de donne Ysabel, imperatrice. Aussy ceste belle sœur rendoit pareille amour à son beau frere : de telle sorte qu'elle fist perdre l'estat à son mary[5]; car elle ne cessa jamais qu'elle ne le

1. Emmanuel-Philibert.
2. Charles-Quint.
3. Belle-sœur de Charles-Quint.
4. Fille d'Emmanuel, roi de Portugal, mariée à Charles III en 1521.
5. Charles III, dit *le Bon*, né au château de Chazey en Bugey, le 10 octobre 1486, succéda, le 10 septembre 1504, à son frère Philibert II, mort sans enfants, et mourut à Verceil le 16 septembre 1553, âgé de 66 ans. Il étoit fils du duc Philippe et de Claudine de Brosse, dite *de Bretagne*, comtesse de Penthièvre. On peut consulter, à son propos, *Abrégé de l'histoire de la royale maison de Savoye*, par Thomas Blanc, t. 2. Lyon, 1693, in-12, p. 285-286, 292, 295, et 273-274.

brouillast au party de l'empereur, au lieu qu'auparavant il estoit bien à son aise, et ne luy demandoit rien. Il se dict et se list que l'empereur estant à Naples à son retour de Thunes, M. de Savoie, son mary, escrivit une lettre à un gentilhomme, nommé M. de Montfalconnel, qu'il aimoit fort, et se tenoit près de l'empereur, qu'il sceut de luy comment il se devoit gouverner en ce faict de guerre de Savoie, qu'il voyoit se preparer et tumber toute sur luy. L'empereur luy manda qu'il se gouvernast à l'accoustumée, en connivant, sans autrement se déclairer ni pour l'un ni pour l'autre. Mais sa femme, qui estoit altiere et d'un courage animé, ne cessa jamais qu'elle ne le fist declairer du tout; dont mal luy en prit à l'un et à l'autre; car il fust despouillé de son bien; et elle, de deuil de sa perte et qu'ell' en estoit cause, mourut à Nice comme desesperée.

On dict que la mere du duc de Cleves[1] mourut ainsin de tristesse, quand elle vist son fils privé de ses biens et reduict à petit pied. Et dictes que les femmes meurent de joie! non pas ces deux-là. Pour fin, ceste duchesse de Savoie fust très mauvaise Françoise.

J'ay ouy compter à un vieux gentilhomme de nostre pays, qui s'appelloit le bon homme Premillac, vieux advanturier de guerre du temps passé, qui avoit près de cent ans, lequel, tournant du royaume de Naples amprès le siege et la mort de M. de Lautrec, et perte de nostre

1. Sans doute de ce duc de Clèves chassé de ses terres par Charles-Quint en 1543.

armée, il arriva un jour de Penthecoste, en passant à Chambery, il s'advisa, avecque quelques cinquante ou soixante compaignons qu'il avoit commandez en enseigne, d'aller à la porte de la grand' église demander la passade[1] et l'aumosne à Leurs Altesses, ainsin qu'elles iroient à la messe, comme pauvres soldats desvallisez. Voicy venir madame la duchesse de Savoie avecque son arrogance et superbetté, tant de ses façons naturelles que de ses habits, et avecque sa grand beauté aussy, car elle en estoit pourveue, et de beauté et de gloire, comme il falloit. Ces pauvres François, estans tous de rang, luy demandarent la passade. Elle, les regardant desdaigneusement, leur dict : « Vous estes Fran« çois ? je ne donne point d'aumosne aux enne« mis de l'empereur mon frere. Vous avez esté « bien estrillez d'où vous venez ; je voudrois que « tant de François qu'il y en a en France fussent « de mesmes. » Et ainsin passa sans leur faire du bien autrement. Voilà le bien que cette duchesse nous souhaitoit.

M. de Savoie donc, son mary, ayant perdu tout son estat, tant de Savoie que du Piedmont, au moins la plus grand part, il se retira à Nice, et son fils, M. le prince de Piedmont, avecque l'empereur[2], qui le receut de très bon cœur (j'en dirois bien aucunes raisons secrettes, mais je m'en passeray bien), et luy faict un très bon traictement, le tient en sa court fort honorablement, et l'esleve en luy faisant voir les armes :

1. De quoi continuer leur voyage.
2. A la cour de Charles-Quint en 1542, et à celle de Philippe II en 1555.

si bien qu'en peu de temps il se rend très capable pour servir l'empereur; et pour avoir perdu son bien ne perdist jamais le cœur, mais l'en augmenta d'advantage; et pour mieux le favoriser, prend en devise ces mots de Virgille, des Æneides :

...... *Spoliatis arma supersunt.*

Comme voulant dire : qu'il n'est pas despouillé celuy à qui restent encor les armes en main.

Belle devise certes, et digne d'un si courageux prince! Et parest bien autant altiere et brave que celle du marquis de Villena, l'un des plus grands signeurs d'Espaigne, à qui l'empereur ayant osté (fust ou par justice ou force) deux de ses plus belles terres, neantmoins pour cela il n'en demeura si pauvre et desnué qu'il ne luy en restast encor d'advantage, tant il estoit oppulent. Et pour ce fit faire un jour un saye sans manches, et avec le bas de saye très long, fort ample; et tout à l'entour avoit cet escriteau, en broderie très riche en plusieurs endroicts dudict saye : *Aunque me sean quitadas las mangas, no me faltan las faldas;* c'est-à-dire : « Encor qu'on m'ait osté les manches, les pans de la robbe, ou bas de saye, ne faillent, et me sont restez.» Et ainsin se pourmenoit en la court de l'empereur avec son saye et ses escriteaux, qu'un chascun advisoit et lisoit par grand speciauté.

Ce marquis de Villena estoit celuy auquel l'empereur ayant commandé de loger en son logis M. de Bourbon, il luy fit responce qu'il le fairait puisqu'il luy commandoit, mais qu'il ne trouvast

pas mauvais si, amprès qu'il en seroit party, qu'il y mist le fœu, car il ne voudroit qu'il luy fust reproché que sa maison eust servy de retraicte à un traistre et infidel à son roy.

62 et 63. — M. de Savoie[1] donc s'estant faict bien expert aux armes, l'empereur en eut telle bonne opinion qu'il luy donna à mener avecque le duc d'Albe l'advant garde en la guerre des protestans, puis le fist son lieutenant general aux guerres de Picardie; et ne l'appelloit-on que le prince de Piedmont, et mesmes aux prises de Therouanne et Hesdin (où je perdis mon pauvre frere le second, dict le capitaine Bourdeilles, l'un des braves de son temps), là où il se remit et rempluma un peu; car encor que l'empereur luy baillast tout son entretien de sa maison, si est-ce qu'il luy falloit beaucoup à despanser ailleurs; et pour ce bien souvant les moyens luy failloient. Et en ces deux prises il y gaigna force prisonniers, les plus grands chefs comm' à luy deubs, et les moyens, il les achepta à vil prix des soldats et amprès en tira de grandes rançons. Dont M. de Bourdeilles, mon frere aisné, pris là à Hesdin, en fust d'un grand escot, qui a porté grand prejudice à nostre maison. Puis il fut general du roy d'Espaigne à la battaille de Sainct-Quantin et au siege, là où il gaigna beaucoup aussy, et de mesme façon, de prisonniers, comme des autres. Pour fin, il fist si bien, et

1. Emmanuel-Philibert, surnommé Tête-de-Fer, fils du précédent, mourut le 30 août 1580.

servist si bien ses maistres, que la paix se faisant entre nos rois, et un' heure en un traict de plume[1], il recouvra tous ses biens et terres qu'il avoit perdu ès guerres en trente ans. Quel heur voilà ! Outre plus, il eust force argent, il eust de bonnes pensions et d'un costé et d'autre, mesmes une chose que guieres on n'a veu avoir, qui estoit deux compagnies de cent hommes d'armes : l'une du roy de France, très bien entretenue, appoinctée et payée, dont j'ay veu le conte de Montravel lieutenant; et l'autre du roy d'Espaigne, entretenue de mesme : ceste cy pour servir l'Espaigne et l'autre pour servir la France; laquelle ne failloit, quand elle estoit mandée, de venir et se randre comme les autres où elle estoit commandée. Je l'ay veue souvant, et mesmes au siege de La Rochelle, où elle entra en son quartier; et la faisoit très beau voir, car elle estoit très bien montée et de bons hommes, avecque les casaques très belles, toutes de vellours cramoisy en broderie d'or et d'argent.

Tant que madame sa femme, nostre bonne fille de France[2], fust en vie, il ne fist de faux bonds contre la France; car elle l'esclairoit et le gaignoit et amadouoit de tout ce qu'elle pouvoit, et tant aussy que nous tenions encor Pignerol et Savaillan dans son pays, qui le servoient d'espine en son pied[3]. Mais il ne cessa jamais qu'il

1. La France, par le traité de Cateau-Cambrésis (1559), rendit au duc Philibert tous les Etats de son père, à l'exception de quelques places, dont il parvint bientôt à s'emparer.
2. Marguerite, fille de Henri II.
3. La restitution de ces deux places eut lieu en 1574.

ne les eust, en gaignant le roy par belles parolles et persuasions, et par bonne chere qu'il luy fist en ses terres, par les bons melons d'Ast qu'il luy donna à manger, et par la fraische glace qu'il luy donna à boire; tous petis et foibles appas pourtant pour l'induire à le recompanser au double par ces deux villes. Mais on croyoit qu'à grand peine le roy en eust dict le mot sans madame de Savoie, sa bonne et vraie tante, qui meritoit un tel present, voire meilleur, pour la bonne amitié qu'elle luy portoit, et à la grandeur de son estat.

Il offrit de plus au roy quelques trois ou quatre mille hommes de sa milice (ainsin estoient-ilz nommez), que nous pourrions comparer proprement à nos legionnaires. Mais quelle milice estoit-ce? très pietre. Et quels gens de guerre? qui ne servoient que de nombre, et non de faction. Tesmoing le siege de Leveron, que s'il n'y eust eu devant de nos braves soldats françois, ceux de dedans avecque trois cens hommes les eussent mis en pieces cent fois, et fust esté jamais parlé de milice. Or, avecque tous ses artiffices, il obtint du roy tout ce qu'il vouloit.

Tout cela fust esté bon (car faict ses affaires qui peut) si, quelques années amprès, il n'eust tenu la main[1] avecque le marquis d'Ayamont, gouverneur de l'estat de Milan, au mareschal de Bellegarde[2] de s'emparer du marquizat de Saluces, et se randre rebelle au roy, afin de se l'im-

1. *Tenir la main à quelqu'un*, pour le persuader, le séduire, le pousser à quelque chose.

2. Roger de Bellegarde, longtemps favori de Henri III, mort dans sa disgrâce en 1579.

patroniser et rendre propre à luy par amprès, comm' a faict monsieur son fils despuis, lequel le trouvant desnué de gens, d'argent et de moyens, l'usurpa, au grand despit du roy[1], qui, ces jours[2], en ayant sceu les nouvelles ainsin qu'il estoit sur le poinct d'aller à la messe et faire ses pasques, il s'en retourna et ne les fist point, tant il fust en collere. Et comme M. de Lursinge, un fort grand personnage et digne de sa charge, voire d'une plus grande, ambassadeur de son Altesse devers Sa Majesté, luy en voulut faire des excuses, il en fust bien rejecté. Entre autres qu'il allegua, c'est que son maistre avoit eu advis que M. de Lesdiguieres et tous ses huguenots luy en vouloient; et pour ce il avoit gaigné les devans, d'autant qu'ilz estoient ses ennemis. Le roy disoit partout qu'il ne vouloit point de tels officieux que celuy là; que, quand bien M. de Lesdiguieres l'eust pris, il luy eust aussy tost osté quand il luy eust pleu, et à luy mesmes le luy osteroit et luy fairoit cher couster ceste charité, tellement qu'un jour il luy en bailleroit si sarré sur les doigts, qu'il s'en repentiroit, d'autant que sa force, au prix de la sienne, estoit si foible, qu'il n'en oseroit quasy parler.

Le roy, qui de soy n'estoit pas trop eschauffant ni turbullant, on le trouva ce coup fort eschauffé, dont il falloit bien dire qu'un tel affront luy touchoit jusqu'au vif. Tout de mesmes luy toucha-il quand le pere[3] soustenoit ainsin le

1. Henri III.
2. 1588.
3. Emmanuel-Philibert; car, dans ce paragraphe et le

mareschal de Bellegarde, de telle façon qu'il le faisoit ordinairement coucher en sa chambre: aussy le roy luy sceut-il bien randre envers ceux de Geneve, desquels il en prit la protection, contre son gré pourtant, car il haïssoit par trop leur religion, mais pour vengeance il le fist; dont M. de Savoie s'en trouva très mal sur les entreprises qu'il y vouloit faire dessus[1].

En cela M. de Savoie estoit bien de cest' humeur, que, pour sa grandeur, il bouchoit les yeux à tout, comme il l'avoit monstré longtemps advant en nos guerres estrangeres; lequel, durant la trefve de l'empereur et du roy, il fist un' entreprise une fois sur la ville de Metz[2], par le moyen de quelques cordelliers, et la faillist. Et ainsin que M. des Sept-Fontaines, ambassadeur pour le roy en Flandres (despuis evesque de Limoges, grand personnage, certes, et qui avoit peu de ses pareils, de la maison de l'Aubespine[3]), luy remonstra le viollement de foy et de la trefve, luy fist responce: « Comment le roy François prit-

précédent, Branthôme rapproche de la conduite de ce prince celle de son fils Charles-Emmanuel.

1. En janvier 1589, Henri III envoya en Suisse Harlay de Sancy et Sillery conclure un traité d'alliance avec la Confédération, menacée par Charles-Emmanuel. Ce traité fut signé en mars. On y stipuloit que Henri III ne se serviroit des troupes suisses pour reconquerir le marquisat de Saluces qu'après avoir soumis les trois bailliages de Gex, de Thonon et de Ternier, et avoir chassé de la Savoie toutes les garnisons qui la défendoient.

2. Il n'y avoit point de trève en 1555, à l'époque de la conspiration dite des Cordeliers. Branthôme n'auroit-il pas confondu cette conspiration avec celle que déjoua en 1553 le maréchal de Vieilleville ?

3. Voy., sur Sébastien de l'Aubespine, les *Négociations sous le règne de François II*, par Louis Paris.

« il mes pays, lors qu'on ne s'en doubtoit au-
« cunement, et en trefves? Doubtez-vous de
« moins que je n'en voullusse faire autant si je
« pouvois? car c'est alors qu'on n'y pense point
« et ne se donne-on garde, que les belles en-
« treprises se font. » Il avoit raison de parler ainsin; car, comme je tiens de plusieurs très grands capitaines, et mesmes de M. du Bellay, au livre de l'*Art militaire*, il se faut donner garde de ces temps de trefves et surséances d'armes plus que de la chaude guerre; car bien souvant se presente-il de si bons morceaux, que pour eux on en peut bien rompre son jeusne; et amprès que la chose est faicte, il n'y a plus de reparation; et ce mot luy est si mal sonnant, quand on dict : « Je n'eusse pas pansé une telle
« meschanceté jamais, que de violler ainsin la
« saincte foy donnée. » Pour fin, M. de Savoie, pour faire ses affaires, il estoit peu scrupulleux et fort habile. Aussy avoit-il fort paty, ayant esté despouillé; et s'il ne fust esté tel, et ne s'en fust faict accroire par son espée qui luy estoit restée, et par sa valeur, il fust demeuré le plus pauvre prince qui fust jamais.

Il a laissé monsieur son fils [1], qui est aujourd'huy son successeur en tout, et qui, pour son jeune aage, s'est rendu un bon et vaillant capitaine, en ayant appris de fort bonn' heure l'usage. Aussy j'ay veu dire à des soldats espaignols : *que no hay en el mundo qu'un rey, un*

1. Charles-Emmanuel I, né en 1562, dit *le Grand* par quelques auteurs, succéda à son père en 1580, et mourut le 26 juillet 1630.

ducque y un conde[1], entendant le roy de France, le duc de Savoie et le conte Maurice[2]; m'esbahissant pourtant comment ce duc, duquel je parle ailleurs, peut sitost s'accommoder à la fattigue de la guerre; car je l'ay veu en son enfance si tendret et si dellicattement nourry de par madame sa mere, que je n'eusse jamais pansé qu'il fust venu à ceste grande gloire qu'il a. J'espere en parler ailleurs. Bref, il est vray fils de pere. Bien est-il vray (à ce que j'ay ouy dire) qu'il n'a tant la grace de soldat que le pere, lequel l'avoit très bonne.

Aussy tiens-je d'un vieux capitaine espaignol, qui estoit son maistre d'hostel, qu'en son jeun' aage, estant aux armées de l'empereur son oncle, il se plaisoit fort parmy les soldats espaignols, et estoit parmy eux le plus souvant, jusques à porter l'harquebuse et fourniment comm' eux, et aller aux escarmouches; à quoy l'empereur prenoit tous les plaisirs du monde.

Il mourut[3], non guieres vieux, de mal de reings et de gravelle dont il estoit tourmenté, si bien qu'il ne portoit jamais son espée au costé, pour cause de la ceincture qui luy eust trop eschauffé les reings; mais il la portoit tousjours soubs le bras comme un sergent, et cela ne luy sioit point mal, car il avoit très bonne grace en tout, et santoit fort son soldat, et aimoit tous

1. Qu'il n'y a au monde qu'un roi, un duc et un comte.
2. Maurice, comte de Nassau. Branthôme se trompe, je crois, en supposant que par le mot *rey* les soldats espagnols désignoient le roi de France : c'étoit probablement le roi d'Espagne.
3. C'est d'Emmanuel-Philibert qu'il il est question.

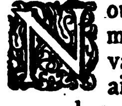
honnestes exercices, et sur tout à forger des canons d'harquebuzes. En faisoit de très bons. J'ay veu sa forge, et nous faisoit monstre de son exercice.

On disoit qu'il ne ressembloit guieres à feu son pere, duquel j'ay veu le monde en France en faire de si fats et de si scandalleux comptes qu'il n'en faut rien croire; car, à ce que j'ay ouy dire à ceux qui l'ont veu, il n'estoit point homme pour faire toutes ces sottises, car il estoit très sage et fort homme de bien.

C'est assez pour ce coup d'avoir parlé de M. de Savoie jusqu'à un' autre fois; car il ne faut pas tout à un coup debiter toutes ses denrées.

CHAPITRE XXVII.

64. *Le conte d'Aiguemont.* — 65. *Le prince d'Orange.* — 66. *Le conte Ludovic de Nassau.* — 67. *Le conte d'Arembergue, appelé messire Jehan de Lines.* — 68. *Don Sancho Davila.* — 69. *Chapin Vitelly.*


ous parlerons de M. le conte d'Aiguemont [1], lequel a esté un fort brave et vaillant capitaine, pour si peu qu'il en ait faict le mestier; car, au plus beau cours de ses vaillances, la paix se vint à faire en-

1. Lamoral, comte d'Egmont, baron de Fiennes, né en 1522, chevalier de la Toison-d'Or en 1546, mort sur l'échafaud le 5 juin 1568. Il avoit épousé Sabine, comtesse palatine, duchesse de Bavière, morte le 19 juin 1598.

tre la France et l'Espaigne, amprès qu'il venoit de frais de gaigner la battaille de Sainct-Quantin et Gravelline. Car, à ce que je tiens de la pluspart des Espaignols, Flamans et François qui y estoient, ilz luy en attribuoient le seul gaing : si bien que le commandement luy ayant esté faict par M. de Savoie, lieutenant general du roy d'Espaigne, et par Ferdinand de Gonzague, principal chef du conseil, pour aller seullement recognoistre l'ennemy et l'amuser, cependant que le gros arriveroit, voyant à l'œil qu'il y faisoit bon pour luy, ne voulut point temporiser, mais avecque sa trouppe de reistres et lanciers bourguignons chargea sans aucun respect de commandement, et si à propos qu'il mit en route toute nostre armée, et avoit quasy demy achevé lors que le gros arriva.

Un an et demy amprès il donna encor luy seul un' autre battaille à M. le mareschal de Termes près de Gravellines, qu'il gaigna, le deffit, et le prit prisonier, comme j'ay dict cy-devant : ce qui fust un second contre coup à la France fort dangereux. Que si le tiers s'en fust ensuivy, elle estoit troussée. Et croy que sans la paix cet homme nous eust bien porté du dommage ; car il nous estoit ennemy, et fort heureux et vaillant ; avecque cela aussy le presumoit-il fort, et en estoit beaucoup plus enflé de gloire.

Sur quoy je me souviens qu'à nostre retour du voyage de Malte, ainsin que j'estois allé baiser les mains à M. de Savoie, me faisant pourmener dans son jardin de Thurin où estoit sa forge, il me dict le commancement des troubles de Flandres, desesperant pourtant fort de

ces affaires, si les rebelles n'avoient d'autres chefs qu'un qui s'estoit desjà desclaré, qu'on appelloit le sieur de Brederode, lequel pourtant estoit un grand seigneur du pays et un grand homme d'estat, et qui fust le principal autheur des revoltez qu'on nomma les Gueux; nom certes vil, par trop bas, fatal et malheureux, bien different de celuy qui est venu amprès, qu'on nomme les Estats, nom certes plus beau, plus specieux et plus heureux que le premier. Et si M. de Savoie n'estimoit pas trop le dict seigneur de Brederode pour la guerre, il exaltoit bien autant le dict conte d'Aiguemont, lequel il disoit que s'il se desclaroit, comme il s'en doubtoit, que leur affaire iroit fort bien, le tenant pour un fort grand et vaillant capitaine, si la gloire ne le perdoit : « car, me disoit-il, je l'ay « veu si glorieux et outre-cuidé amprès nos deux « battailles dernieres gaignées contre vous au- « tres, qu'il luy sembloit nul estre digne, esgal « ni parangonné à luy, estimant fort peu un au- « tre. Mais je luy en rabattois bien les coups; et « fort souvant en avons nous eu differans en- « samble, comme quasy me voulant desdaigner « pour son general; mais je luy fis bien reco- « gnoistre amprès, et ce qu'il devoit. »

Je croy que mondict sieur de Savoie prophetiza alors de ce conte; car il se sentoit tant de foy qu'il luy sembloit advis que jamais le roy d'Espaigne ne luy fairoit mauvais tour, ni que le duc d'Albe osast jamais luy faire mettre la main sur le collet. Mais il en arriva bien autrement; car, ayant esté convié en un festin à Bruxelles, luy et le conte d'Orne, grand seigneur et des

principaux du pays, amprès le disner, le duc d'Albe, s'estant retiré en son cabinet et conseil, les envoya tous deux constituer prisonniers.

Ce fust le capitaine Salines, non celuy qui estoit habitant d'Ast, mais son cousin, qui eust charge de constituer prisonnier le conte d'Aiguemont; auquel ayant dict en toute reverance espaignolle qu'il le faisoit prisonnier de par le roy, et qu'il laissast l'espée, ce fust le conte d'Aiguemont qui fust fort estonné; et dict au capitaine Sallines tels mots : *A mí, capitan Salines, quitar l'espada que tan bien ha servido el rey! Pues que tal es su volluntad, assi se haga.* « A moy, capitaine Sallines, oster mon espée qui a si bien servy le roy! Puis donc que telle est sa voulonté, qu'elle soit faicte. » Et luy mesmes se l'osta et la donna au capitaine Sallines, lequel le mena en la prison qui estoit destinée pour luy, estans si bien separez luy et le conte d'Orne, qu'ilz ne se virent plus jusques au jour de leur suplice.

Auquel jour, la sentance estant donnée audict conte d'Aiguemont, il la prit fort patiemment, et soudain demanda l'evesque d'Ypre, fort homme de bien et digne prelat, et fort son famillier, auquel il se confessa fort sainctement; et luy donna une bague fort riche que le roy d'Espaigne luy avoit donné lors qu'il fust en Espaigne, en signe d'amitié, pour la luy envoyer et faire tenir. Ce fust lors qu'il luy alla proposer toutes ces belles choses contre la France que j'ay dict cy dessus; et puis luy envoya ses humbles recommandations, le priant d'avoir pitié de sa femme et de ses enfans. Et l'heure de l'execution

venue, ce conte d'Orne ayant esté mené et depesché tout le premier sans qu'il le sceust, sinon quand il vist sa teste, il fust conduict par le capitaine Sallines et Julien Romero, estant au mitan de tous deux, et passa parmy tout du long de la grand place où estoit au bout l'eschaffaut, toute remplie de trente enseignes de gens de pied espaignols en battaille, au beau mitan desquels il passa; et saluant tous les capitaines et soldats avecque une fort belle, douce et triste façon, la larme à l'œil, et eux tous aussy, qui tous d'une voix disoient que c'estoit grand dommage de la perte d'un si grand capitaine, s'en alla à l'eschaffaut tout couvert et paré de drap noir; et sans estre attaché, comme l'on void en France nos criminels, monta dessus, harangua le peuple, se recommanda à Dieu; et puis l'executeur ayant tiré un rideau, pour n'estre executé à la veue du peuple, luy trancha la teste. Le corps fust jetté au dessoubs de l'eschaffaut par une trappelle faicte à propos, avecque celuy du conte d'Orne, et la teste presentée au peuple, le rideau estant tiré, comme avoit esté celle du conte d'Orne, que le conte d'Aiguemont avoit desjà advisée lors qu'il voulut monter audict eschaffaut. Voilà la façon de la mort de M. le conte d'Aiguemont, comme plusieurs le disoient de ce temps là, et d'autres qui en ont escrit [1].

1. D'après les rapports officiels et Branthôme lui-même, qui en cite un plus loin, le supplice de ces deux infortunés n'eut pas lieu dans cet ordre. Egmond périt le premier; ce fut le comte de Horn qui, apercevant sous un drap le corps de son ami, fit remarquer qu'ils ne s'étoient pas vus depuis leur emprisonnement.

Mais d'autant que M. de Mondoucet, lors ambassadeur pour le roy en Flandres vers madame de Parme et le duc d'Albe, en envoya l'advis au roy (je le veux incerer icy); lequel venu à M. de l'Aubespine le jeune, secrettaire des commandemens, l'un des vertueux et honnestes seigneurs de son temps, et qui aimoit la noblesse si très tant que, quand il mourut en fort jeun' aage et en sa grande beauté, comme il estoit très beau, ell' y perdit beaucoup. Il me tenoit pour de ses grands amis, et se plaisoit quelques fois à me compter des nouvelles; dont ce matin qu'il receut celles dudict conte, ainsin que je l'estois allé voir, il me monstra cet advis, lequel estoit tel :

« Le second jour de juin, les contes d'Aiguemont et d'Orne, amprès avoir estez gardez quelque temps dans la citadelle de Gand, sortirent par le commandement du duc d'Albe, pour estre menez à Bruxelles, dont le capitaine Almada en eust la charge. Ledict conte d'Aiguemont estoit dans un coche faict en chariot, dans lequel estoit le capitaine Tordezillas et un autre capitaine espaignol. Au devant d'iceluy marchoient quatre compagnies d'harquebuziers espaignols, et autour dudict chariot les harquebuziers de la compagnie dudict capitaine Tordezillas, et derriere estoient les picquiers des compagnies cy dessus. Suivoit amprès le chariot du conte d'Orne, dans lequel estoit avecque luy Anthonio Davila et le capitaine Eraso, et autour les harquebuziers du dict Eraso; et amprès ses picquiers en rang, et ceux de don Anthonio de Toledo et de don Hernando de Saavedra, et tous avecque leurs ensei-

gnes desployées et tambours battans, le tout estant accompaigné aux costez de la compaigne de cinquante lances de don Sancho Davilla à l'advant garde, et autant à l'arriere garde; et en cet ordre ainsin entrarent dedans Bruxelles sur les deux heures amprès midy. Le quatriesme de juin, marcharent dans la ville en battaille, et avecqu' une batterie de tabourins et de fifres si piteuse, qu'il n'y avoit spectateur de si bon cœur qui ne paslist et ne pleurast d'une si triste pompe funèbre. Toutes les compagnies furent logées, les aucunes dans la ville, et les autres demeurarent pour la garde en la maison du roy, qui est devant la place; et furent menez et logez separement, les portes et fenestres de leurs chambres toutes fermées. Sur les unze heures du soir on leur vint annoncer leur arrest, pour avoir le lendemain leurs testes tranchées.

« Le conte d'Aiguemont, qui lors dormoit, trouvant fort estrange une si triste nouvelle, s'estomacqua et s'altera outre mesure, et avecque grandes exclamations demanda comm' il estoit possible qu'on le voulust traicter de ceste façon, ne pensant avoir faict chose contre le service de Dieu et de Sa Majesté indigne de son devoir. Bien disoit-il que la mort ne luy estoit point ennuyeuse, pour ce que c'est un passage inesvitable et un debte auquel nous sommes naturellement obligez; mais ce qui luy estoit plus en cela douloureux estoit la perte qui en resultoit de son honneur et reputation. Puis reitera en disant: « Voilà une sentance très severe. Je ne pense « point avoir tant offancé Sa Majesté que je merite

« une punition si cruelle, ayant faict ce pour-
« quoy je meurs ! Toutesfois, si j'ay failly, que
« ma mort soit l'expiation de mes fautes, sans
« qu'on me deshonnore et honnisse les miens
« pour l'advenir, et que ma femme et mes enfans
« ayent à souffrir, estans confisquez mon corps
« et mes biens, outre qu'il me semble que mes
« grands services passez meritent bien qu'on use
« de quelque grace en mon endroict. Despuis que
« c'est le plaisir de Dieu mon createur, et du
« roy mon seigneur, je m'attends de prendre la
« mort en patiance. » Puis il se leva de son lit et s'habilla, prit de l'encre et du papier, et escrist une lettre au roy d'Espaigne, par laquelle luy requeroit pardon de ses fautes, luy suppliant très humblement d'avoir pour recommandée sa pauvre et desollée femme, et d'avoir pitié de ses enfans, lesquels, pour les pechez du pere, demeureroient très pauvres et en termes d'estre miserables toute leur vie, s'assurant tant de Sa Majesté que courtoisement et de benignité il leur useroit de telle grace, puis qu'ilz estoient innocens des fautes de leur pere, et aussy pour l'amour des grands services qu'il luy avoit faict par le passé. Amprès qu'il eust fermé la lettre et bien scellé, il la donna à l'evesque d'Ypre pour la faire tenir seurement au roy d'Espaigne, avecqu' une bague qu'il avoit au doigt, que le roy son maistre luy avoit donnée, dont il l'en pria bien fort. Ce que ledict evesque luy jura sur sa foy de l'envoyer très fidellement à Sadicte Majesté ; à quoy il ne faillit. Et dict on que le roy catholique la leut en pitié ; bien fasché qu'il avoit esté

contrainct de venir là ; mais il n'estoit plus temps, et ne servoit cela plus rien. Ledict conte amprès se conffessa fort devoctement audict evesque d'Ypre, qu'il avoit choisy pour son conffesseur; tant parce qu'il l'aimoit de longue main qu'aussy il le tenoit pour un fort homme de bien.

« Le conte d'Orne, du commancement, ne se peut si bien asseurer et resoudre, se despita, maugréant et regrettant fort sa mort, et se trouva quelque peu opiniastre en la confession, la regrettant fort, disant qu'il estoit assez confessé; toutesfois, amprès avoir songé en soy et digeré son faict, et cognu qu'il n'y avoit nul remede de la prolongation de sa vie, en fin de son propre mouvement demanda un conffesseur, et continua despuis à user d'apparance de bon chrestian et catholique, et non sans grande contriction de ses fautes.

« Et en ces alteres demeurarent jusques à neuf heures du lendemain matin, ne parlant d'autre chose que de leur faict de conscience et du tort qu'on leur tenoit au respect de la fidellité et obeissance qu'ils avoient tousjours porté à leur prince.

Le conte d'Aiguemont commença à solliciter fort l'advancement de sa mort, disant que puis qu'il devoit mourir qu'on ne le devoit tenir si longuement en ce travail. Sur les dix heures, on le tira dehors; et fut le premier conduict sur l'eschaffaud, accompaigné du maistre de camp et du capitaine Sallines, d'aucuns prebstres et de l'evesque d'Ypre, son confesseur. Il estoit vestu d'une juppe de damas cramoisy, et d'un manteau noir avec du passement d'or, les chausses de

taffetas noir et le bas de chamois bronzé, son chappeau de taffetas noir couvert de force plumes blanches et noires, et un mouchoir ouvré en la main, sans qu'il eust les mains liées aucunement, lesquelles on luy avoit laissées libres sur sa parolle de cavallier, et qu'il ne donneroit empeschement par lequel le bourreau peust faillir son coup. Il n'estoit suivy ni de bourreau ni de sergens. Bien est il vray que le prevost se tenoit près de l'eschaffaut avecqu' une baguette rouge pour representer la justice. Et allant audict eschaffaut ainsin accompagné, passa à travers toutes les compagnies que nous avons dict cy dessus, et qui estoient toutes en battaille; et en passant au beau mitan, saluoit et disoit adieu à tous les capitaines et soldats qui estoient là, lesquels pleuroient et regrettoient de voir un si grand capitaine mourir ainsin. Puis estant monté sur l'eschaffaut, qui estoit tendu tout de drap noir, se mit à genoux, et, tournant les yeux vers le ciel, commença à haute voix à faire quelques clameurs et exclamations sur la contrition cogneue de ses repentances, de ses infidellitez et desobeissances; tellement que le peuple en estoit esmeu à grand pitié. Et bien tost amprès se despouilla son manteau et sa juppe, et se remettant à genoux, baissa son chapeau sur les yeux, et puis dict l'oraison *In manus tuas, Domine, etc.*, fort devoctement; et comme il commançoit à la redire, le bourreau, qui s'estoit tousjours tenu caché, commança à parestre, et luy enleva et fist sauter la teste de dessus les espaulles fort dextrement. Le corps fut incontinent levé et couvert de drap noir.

« Le conte d'Orne vint amprès, qui de mesmes fust despesché. Il ne fit prieres si belles que le conte d'Aiguemont; il ne pria que le peuple de prier Dieu pour luy. Leurs testes furent posées sur des bassins, et demeurarent en espectacle l'espace de deux heures. Le corps du conte d'Aiguemont fust mis dans un cercueil bien embaumé, et porté en une de ses terres, où il fust ensepvelly, comme fust celuy du conte d'Orne en sa conté. Les gens du conte d'Aiguemont plantarent ses armes et enseignes de deuil à sa porte du pallais; mais le duc d'Albe en estant adverty, les en fit bien oster bientost et emporter dehors.

« La grande amitié que le peuple portoit audict conte d'Aiguemont, et l'excessive douleur que chascun avoit conceue de sa mort, fust telle que plusieurs allarent à l'eglise Saincte Claire, où gisoit son corps, baisant le cercueil avec grande effusion de larmes, comme si ce fust esté les saincts ossemens et relicques de quelque sainct; et tous d'un accord prioient pour le repos de son âme, ce qu'on ne fist pour l'autre conte, lequel estoit à la grand' eglise. »

Quoy qu'il soit, il n'y eust personne qui ne pleurast ledict conte d'Aiguemont, et n'y eust Espaignol qui ne le plaignist; voire le duc d'Albe donna grande signiffiance de tristesse, encor qu'il l'eust condempné; car c'estoit un des vaillans chevalliers et grands capitaines qui fust au monde. Cet advis est le plus vray.

Amprès ceste execution faicte, le duc d'Albe fist battre aux champs, et marcha avec toute son armée pour aller faire la guerre à outrance,

et vanger la mort du pauvre conte d'Arambergue, qui avoit esté tué à une deffaicte par le conte Ludovic de Nassau en Zelande. Dont, le mesmes jour que le conte d'Aiguemont fust executé, sa femme, madame la contesse, fort honneste, belle et sage dame, estoit venue à Bruxelles pour consoller (ce qui est à noter) madame la contesse d'Arambergue sur la mort de son mary; laquelle, ainsin qu'elle estoit en sa chambre et sur ces propos, on luy vint annoncer qu'on alloit trancher la teste à son mary. Je vous laisse à panser si ell' eust besoing de la consolation le moins du monde de celle qu'elle donnoit foison à l'autre contesse; de sorte que toutes deux avoient bien besoing de Dieu, et plus encor la contesse d'Aiguemont, puis quē son mary n'avoit receu mort si honnorable que le comte d'Arambergue.

Voilà donc la fin de ce pauvre conte, duquel, avant que je l'acheve, je diray de luy que c'estoit le seigneur de la plus belle façon et de la meilleure grace que j'aie veu jamais, fust-ce parmy les grands, parmy ses pairs, parmy les gens de guerre, et parmy les dames, l'ayant veu en France et en Espaigne, et parlé à luy.

Mais pourtant, voyez et considerez un peu une chose que je vous veux dire, que j'ay apprise de madame de Fontaines, l'une des sages, belles, vertueuses et honnestes dames qu'il est possible de voir, laquelle, du temps qu'elle estoit fille et qu'on l'appelloit Torcy, sœur à feu M. de Torcy, gentil cavallier et capitaine, elle fust nourrie fille de la roine Eleonor en France et en Flandres, où alla ladicte roine se tenir avecque

l'empereur son frere, et la roine de Hongrie sa sœur, amprès qu'elle fust vefve du roy François; et là, madicte dame de Fontaines estant fille Torcy, belle des plus d'allors, et qui ne se fit point effacer ni à Espaignolle, Flamande, Allemande ni Itallienne, ni à tout autre, fist un long sejour avec la roine sa maistresse; et là fust où elle vist le conte d'Aiguemont fort jeune, et son commancement, et comm' il vint; mais elle m'a dict qu'en toute la court il n'y avoit point jeun' homme plus neuf que luy, et d'assez mauvaise petite grace, et à qui on en faisoit fort la guerre, et les hommes et les dames; mais amprès plusieurs petites algarades receues, il se rendit ainsin gallant et honneste, brave et vaillant homme comme nous l'avons veu. Possible que la nourriture et la guerre continuelle qu'on luy faisoit luy apporta cela.

65. — A ce festin des contes d'Aiguemont et d'Orne avoient esté pareillement conviez le prince d'Orange [1] et le conte Ludovic de Nassau son frere; mais ilz sentirent la fricassée de loing, et pour ce se retirarent en Allemaigne; ce qui fascha fort au duc d'Albe, car il avoit faict dessaing (ce disoit il), *de pescar y tomar los salmones y dexar las sardinas y truxicas*, « de pescher et prendre les grands saumons, et laisser les petites truies et sardines », comme despuis il se vanta qu'il en avoit attrapé deux grands;

1. Guillaume de Nassau, prince d'Orange, fondateur de la république de Hollande, fils de Guillaume de Nassau, dit le Vieil, et de Julienne, fille d'Othon, comte de Stolberg, né en 1533, assassiné à Delf le 10 juillet 1584.

mais les autres ne s'estoient voulu jetter dans les rets et filets; ce qui fust cause que son festin fust imparfaict, pour les conviez faillis qu'il avoit desseignez.

Cependant le prince d'Orange ne chauma pas, et amassa une grosse armée en Allemaigne, et force François s'y jettarent aussy, jusques à mille ou douze cens chevaux, et force harquebuziers des contrées de France, en là, qui n'avoient peu passer les rivieres et franchir les passages pour se joindre à M. le prince de Condé avecque M. l'Admiral : les chefs estoient messieurs de Genlis, de Mouy, d'Antricourt, guidon de la compagnie de M. d'Anjou, nostre general, et autres. Enfin l'armée estoit très belle, et plus grande deux fois que celle du duc d'Albe; mais en temporisant et usant de prudence accoustumée, il fist aller toute ceste armée en fumée, et la chassa hors de Flandres, et la renvoya d'où ell' estoit venue. Et de ces bris et reliques plusieurs François se joignirent avecque le duc des Deux-Ponts [1], mesmes les princes d'Orange et le conte Ludovic et leur jeune frère y estoient, que je vis tous joincts ensamble (estant ledict duc mort) à Branthôme, chez moy, où je m'estois retiré du camp à cause d'une grosse fiebvre

1. Wolfgang, comte palatin de Deux-Ponts, conduisit en France un corps d'armée composé de protestants allemands, au secours de leurs coreligionnaires. Il mourut de maladie à Escars, en Limousin, en juin 1569, avant d'avoir fait sa jonction avec l'amiral de Coligny. C'est depuis sa mort et avant la bataille de Moncontour [3 oct. 1569] que le prince d'Orange et ses frères logèrent chez Branthôme et préservèrent son abbaye des excès ordinaires aux soldats protestants en terres de papistes.

quarte qui m'avoit si villainement empoigné que je ne m'en peus deffaire de dix mois. Et ce fust là que je vis tous ces messieurs chez moy, qui me firent, et François et estrangers, tant les plus grands que petis, tous les honneurs et toutes les meilleures cheres du monde, sans qu'il me fust faict aucun tort ni à ma maison, non pas un seul image de l'eglise abbatu, ni une vitre cassée ; jusques là à dire que, si la messe y estoit en propre personne, on ne luy eust faict un seul petit mal, pour l'amour de moy. Aussy leur fis je très bonne chere, et que le roy de Navarre m'aimoit, et M. l'Admiral surtout, à qui j'appartenois de fort près à cause de madame l'Admiralle sa femme. Bref, j'eus occasion grande de me contanter fort d'eux, là où j'avois force de mes bons amis et parens.

Ce fust donc là que je vis ces princes estrangers, et entretins un assez long temps ledict prince d'Orange en un' allée de mon jardin, que je trouvay un fort grand personnage à mon gré, et qui discouroit bien de toutes choses ; et m'entretint du peu d'effect de son armée, et en donnoit la coulpe à la faute d'argent et aux estrangers, qui l'aimoient desmesurement ; mais qu'il ne s'arrêteroit en si beau chemin, et qu'il revolleroit bien tost. Il avoit une fort belle façon, et estoit d'une fort belle taille. Le conte Ludovic son frere l'avoit plus petite. Je le trouvois triste, et monstroit par sa mine qu'il se sentoit accablé de la fortune. Mais ledict conte Ludovic estoit plus ouvert en son visage et le monstroit plus joyeux : on le tenoit plus hardy et hasardeux que le prince d'Orange, et, en recompense, le prince

aussy plus sage, plus meur que luy et plus advisé. Aussy l'empereur Charles l'avoit nourry; et se ressentoit si bien d'une si belle nourriture, que despuis il s'en estoit bien servy en tous les grands affaires que despuis il a manié, en ayant tant donné de traverses au roy d'Espaigne qu'il s'est veu n'avoir guieres [1] de terres en Flandres, tant il luy avoit brouillé cet estat, et le brouilla encor de telle sorte que le roy d'Espaigne n'en pouvant avoir raison par la guerre descouverte, il le fallut avoir par la couverte, où rien ne fust oublié pour en trouver force façons.

Enfin, un pauvre maraut espaignol, biscain, qui s'appeloit Jehan Jauregui, ayant esté presché et persuadé par quelques uns, ou plustost charmé ou ensorcellé, entreprit de le tuer. Et un jour, estant entré dans sa salle, l'ayant veu disner à son aise et ouy discourir de plusieurs cruautez que les Espaignols avoient commis en Flandres, amprès avoir disné, et s'en allant en son antichambre, et qu'il monstroit à ceux qui avoient disné avecque luy, tant Flamans que François, comme messieurs de Laval, Bonnivet, et des principaux, une tapisserie où estoient representez quelques soldats espaignols usans de leurs cruautez, voicy venir ce gallant, qui estoit si resolu en son faict qu'il tire un coup de pistollet chargé d'une balle seule, et l'atteint au dessoubs de l'oreille droicte, et le perce de part en part, passant la balle par le pallais et sortant par la joue gauche, près la maschouere de dessus. Ledict seigneur (comme despuis il dict) ne sça-

1. Var.: *Un seul poulce.*

voit que c'estoit, et pensoit qu'il y eust quelque ruine d'une partie de la maison, car il ne sentoit point avoir esté frappé : toutefois la veue luy esblouist quelque temps. A l'instant, les seigneurs et gentilz-hommes mirent l'espée au poing, qui donnarent des coups d'espée à travers du corps de ce pauvre diable; et fust M. de Bonnivet qui donna le premier coup; et le tuarent.

M. le prince, estant revenu à soy, cria : « Qu'on ne le tue pas! » mais cela estoit desjà faict, luy mort. En telles choses si importantes qu'en la vie d'un grand on ne peut être si sage et retenu; toutefois il le faut pour sçavoir beaucoup de secrets : tesmoing la mort du roy Henry troisiesme, nostre dernier roy. Cet Espaignol fut fouillé et visité. On trouva sur luy force billets, et croy qu'on luy avoit donnez luy faisant accroire qu'il seroit invincible et invisible, ce qui fust cause qu'il entreprist ce coup; mais il y fust trompé.

[Je m'imagine que cest Espaignol, quand il voulut donner ce coup ainsin que ce prince advisoit ceste tapisserie d'Espaignols, que aussy luy, les advisant de mesmes qu'il les invoqua et implora ni plus ni moings que firent les conjurateurs du pauvre Cæsar avant que commancer la dance : ilz se tournarent vers la statue de Pompée qui estoit là pour l'implorer afin de mieux asseurer leur coup, à quoy il les favorisa.]

On dict que ce prince, estant revenu à soy, s'escria : « Ah! que Son Altesse perd aujourd'huy « un bon serviteur en moy [1]! » laquelle estoit

1. Le duc d'Alençon, qui étoit alors à Anvers [1582].

pour lors à Anvers. Que si l'on n'eust trouvé beaucoup de choses dans les poches de cet Espaignol, le peuple se vouloit esmouvoir contre les François, car on ne sçavoit d'où venoit le coup ; mais en un rien qu'on eust leu et descouvert, le tout s'appaisa.

Cependant le prince se fit panser, et fust secouru si bien qu'il eschappa de ceste blessure. Et pour revanche, assurez-vous qu'il ne chauma pas à brouiller l'estat pis que jamais contre le roy d'Espaigne, et luy faire le pis qu'il peut. Mais comme ce qui doit estre ne peut faillir, et que nos vies et nos morts et leurs façons et genres de les mener, filer et achever, sont destinées et escriptes parmy les arrests de Dieu, il fut tué quelques années amprès fort estrangement, et vous le vais dire, ainsin que je l'ay appris d'un gentil homme qui estoit lors en la ville de Delphe [1], où il mourust, et que les nouvelles en vindrent à la court, où j'estois.

Il faut donc sçavoir que, quelques six ou sept ans advant sa mort, fust faicte une entreprise sur la ville de Besançon en Bourgoigne, dicte la Franche Conté, par la menée de M. le prince d'Orange, lequel estoit maire perpetuel de ladicte ville ; et s'aida, pour la conduicte, d'un certain homme de là qui conduisoit tous ses autres affaires, lequel se nommoit Briet. Mais la ville estant à demy prise, fust regaignée par M. le cardinal de la Baume, de grande et illustre

reconnu par les Provinces-Unies en qualité de duc de Brabant et comte de Flandres. Guillaume n'avoit que le titre de lieutenant-général.

1. Delft.

maison, homme de bien, d'honneur et valleur. Il estoit cousin de madame de Carnavallet, l'une des honnestes dames de France, des belles et agréables. Ce cardinal, qui estoit jeune, brave et valleureux, s'esmeut, sentant ceste rumeur, et se rallie si bien avecque ses amis et les serviteurs du roy d'Espaigne, qu'il chasse les preneurs et entrepreneurs de la ville; si bien qu'il la remect en sa premiere liberté et puissance de son maistre, et en faict pendre quelques soixante ou quatre-vingts, dont ce Briet fust des premiers.

Au bout de quelques jours, un jeun' homme natif de Nogarol, où est un chasteau près de Besançon qui est au roi d'Espaigne, s'en partit de là, et s'en vint en Flandres tout gueusement habillé et tout malotru; et ainsin un jour se presente au principal secrettaire du prince d'Orange, et se faict cognoistre à luy, en luy disant qu'il estoit fils de Briet, et qu'il eust pitié de luy. L'autre, sentant nommer Briet, et luy demandant encor s'il estoit son fils, il le presente au prince d'Orange, qui, pour l'amour du nom de son pere, et qu'il estoit mort pour luy, le reçoit en son service, et le donne au secrettaire pour apprendre soubs luy et escrire; car il avoit très bonne façon et estoit beau, et le fist très bien habiller et mettre bien en poinct. Il apprend donc si bien soubs ce secrettaire et son maistre, que bien souvant en son absence le prince se servoit de luy : si bien que ce premier secrettaire venant à mourir, le prince luy donna sa place; et se sert ainsin de luy, qui le servit l'espace de cinq ans très fidellement; au bout desquels il se

resout de le tuer, encor qu'il eust veu jouer le jeu auparavant à l'Espaignol qui faillit à le tuer.

Nonobstant, un jour, ayant espié le temps, l'occasion et l'heure, ainsin que le prince eust disné et rentré dans son cabinet pour ses affaires, ce Briet (car il se faisoit tousjours ainsin nommer, se disant tousjours fils de Briet) luy apporta un grand fattras de lettres pour signer; et par ainsin, tous deux renfermez dans le cabinet, les gardes disnant, et le reste de la maison aussy, il tire un pistollet et en donne au prince, et de la dague trois ou quatre coups; et, sans faire bruit, ni que les gardes en eussent rien ouy, il sortit aussy resolu comme les autres fois, portant ses lettres en la main; encor dict-il au capitaine des gardes qu'il ne faisoit que travailler nuict et jour, et qu'il n'estoit pas possible d'y pouvoir plus tenir.

Quelques jours advant, il avoit achapté un fort bon et beau cheval d'Espaigne, que le prince avoit voulu voir, et luy avoit faict accroire que c'estoit pour quelquefois passer le temps; ce que son maistre approuva fort. Estant donc à son logis, il prend son cheval qu'il avoit faict tenir tout prest, et monte dessus, et s'en va le plus viste qu'il peut. Le malheur fust pour luy qu'arrivant à Dortrel [1], belle ville aussy, il trouve que le batteau qui est pour le passage estoit par delà; si bien qu'encor qu'il criast fort amprès et l'ap-

1. Dordrecht, peut-être. Selon des relations vraisemblablement plus exactes, l'assassin, dont le vrai nom étoit Balthazar Gérard, fut arrêté immédiatement après le meurtre, qui auroit eu lieu non pas dans le cabinet du prince, mais à la porte de sa maison.

pellant, il ne peut venir assez à temps, d'autant que le traject est fort grand et large. Que s'il l'eust trouvé à propos de son costé, sans doubte il estoit sauvé. Cependant il se faict tard : on trouve que M. le prince demeure en son cabinet plus que de coustume. Ses gentilz-hommes et gardes se doubtent, s'approchent du cabinet; n'oyant bruict, advisent par le trou : voient le prince mort estendu, rompent la porte, le voient en tel estat. Les gardes disent que, pour le seur, nul n'y estoit entré ni sorty que Briet. Pourquoy, se doubtant qu'il avoit faict le coup, vont à son logis, ne le trouvent point. Le capitaine et ses gardes courent amprès, le trouvent sur le port du passage qu'il attendoit le bateau; et ainsin qu'ils lui escriarent, il s'escria aussy : « Est-il « mort ? Tuez-moi aussy; mais laissez-moy un « peu prier Dieu. — Ah! paillard, tu n'es pas « digne de mourir d'une si bonne main que la « mienne, il faut mourir de la main d'un bour- « reau », dict le capitaine. Il devoit se precipiter dans la mer son cheval et tout, et tenter le sort et se sauver avecque son cheval à nage, bien que le travers fust large, ou bien se noyer comme d'autres ont faict, bravement, sans donner la gloire de sa prise ni occasion de son martyre. Dieu ne le voulut, possible, ou qu'il estoit destiné à cette mort.

Ilz le prindrent donc, et le menarent à Delphe, où estant, il confessa soudain qu'il avoit faict le coup, et que nul ne luy avoit faict faire ni poussé sinon son propre instint, et qu'il avoit recogneu le prince si meschant homme qu'il n'estoit pas digne de vivre. « Et en cas qu'il ne soit vray

« (disoit-il), allez-vous en en tels cabinets, « vous y trouverez, en tels et tels endroicts, « instructions amples, escrites tant de la main « du prince que de la mienne, comme il vouloit « faire mourir le roy et ruiner la France; de « mesme autant contre le roy d'Espaigne; autant « contre la roine d'Angleterre, qui luy avoit si « bien assisté; tout autant encor contre aucuns « Flamands de ses plus grands amis; autant en-« cor contre l'Allemaigne. Bref, dict-il, c'estoit « le plus meschant homme qui nasquit jamais, et « pire encor que Neron, lequel encor, soubs umbre « de religion, eust voulu ruiner tout la chres-« tianté : si bien, dict-il, qu'en ayant pitié, j'ay « pensé faire une œuvre agréable à Dieu de le « tuer. » Notez la ruse et la meschanceté de cet homme d'aller invanter telles menteries : ainsin faict tout desesperé.

Tout cela conffessé, il fust condamné à la mort; et premierement eust la gesne ordinaire et extraordinaire très cruelle, sans qu'il sonnast jamais mot, sinon percister tousjours en son dire. Puis, avant mourir, l'espace de dix-huict jours, il fut martyrisé très cruellement. Le premier, il fust mené en la place, où il trouva une chaudiere pleine d'huile toute bouillante, dans laquelle luy fust enfoncé le bras dont il avoit faict le coup. Le lendemain le bras luy fut couppé, lequel estant tumbé à ses pieds, luy tout constamment le poussa du pied du haut en bas de l'eschaffaut. Le troisiesme jour, il fut tenaillé par devant aux mamelles et devant du bras; le quatriesme, par le derriere aux bras et aux fesses. Et ainsin consecutivement fust cet homme mar-

tyrisé l'espace de dix-huict jours, et tousjours retourné en la prison, endurant tous ces martyres très constamment. Le plus grand qu'il endura (amprès la mort), c'est qu'il fut attaché tout nud au mitan de la place, et tout à l'entour de luy furent mises forces charrettées de charbon auquel on mit le feu; et estant en braize et flamme ardente, ce pauvre patient se rostit là un tout long temps; et alors il s'écria et perdit patience, et puis fust osté par amprès. Pour la fin, en dernier martyre il fust roué et maillotté, dont il ne mourut point, car on ne luy avoit donné que sur les bras et jambes pour le faire plus languir; et vesquit encor plus de six heures, demandant un peu d'eau pour boire, mais on ne luy en osa donner. Enfin, le lieutenant criminel fust prié de le faire parachever et estrangler, afin que son ame ne se desesperast et ne se perdist. Le bourreau vint donc; et ainsin qu'il fust près de luy, il luy demanda comment il se portoit. Il luy respondit : « Comme tu m'as laissé. » Mais ayant tiré la corde pour luy mettre au col, il se releva; et comm' ayant apprehention de la mort, qu'il n'avoit eu encor (ce qui fust un grand cas, et que plusieurs observarent en luy), il dict au bourreau : « Hà! laisse moy; me veux-tu en« cor martyriser? Laisse moy mourir ainsin. » Et ayant esté estranglé, il finist ainsin sa vie. Voilà de terribles tormens! Ce gentil homme qui vist tout cela me l'a ainsin compté; et que telles nouvelles arrivarent à la court et à Paris : je m'en rapporte à la verité.

Tant y a que, si le prince d'Orange avoit entrepris ce que dict ce Briet, c'estoit un grand

cas ; je m'en rapporte aussy de mesmes à la verité ; que nul homme de bon jugement croira, car ce prince avoit un' ame et un Dieu, et une generosité.

Il a laissé amprès luy une brave lignée, le prince d'Orange d'aujourd'hui[1], qui, amprès une longue prison, fust delivré par son roy et remis en tous ses biens, dont il n'a esté ingrat, et l'a très bien servy, tenant son party et celuy de l'infante. L'autre est ce brave conte Maurice[2], dont je parle ailleurs à part. Du troisiesme mariage il n'a eu que des filles, comme mesdames-la contesse Palatine, de Bouillon, de La Trimouille, et madame la princesse d'Orange, et un' autre ; toutes filles de madame de Jouare[3], qui quicta l'habit et espousa M. le prince. Du quatriesme est sorty M. Henry, conte de Nassau, qui, pour son beau commancement de son jeune aage, monstre desjà bien qu'il ne degenere rien de ses predecesseurs, tant du costé du pere que de la mere, Louise de Colligny, très belle, sage et honneste dame, fille de ce grand M. l'Admiral, et vefve de cet honneste homme M. de Theligny, tué à la Sainct-Barthelemy.

Le roy d'Espaigne gaigna beaucoup à la mort

1. Philippe-Guillaume de Nassau, fils aîné de Guillaume, de son premier mariage avec Anne d'Egmont. Il fut mis en liberté à la prière du cardinal Albert d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas pour Philippe II. Après la paix de Vervins, en 1598, Albert renonça à la pourpre romaine pour épouser la fille de Philippe, Isabelle-Claire-Eugénie. C'est l'infante dont Branthôme parle quelques lignes plus bas.

2. Maurice étoit le second fils de Guillaume, de son second mariage avec Anne de Saxe.

3. Charlotte de Bourbon, qui avoit été abbesse de Jouarre.

de ce grand prince d'Orange, comme il a paru despuis; car il a esté plus paisible seigneur de la Flandres que durant son vivant. Dont par là il s'est monstré très grand et habille capitaine : mesmes les Espaignols le disoient bien, car il leur donnoit bien de l'affaire.

66. — Si le conte Ludovic[1] son frere eust vescu plus qu'il ne fist, il le fust esté bien aussy; car il se faisoit très vaillant, et se faisoit tous les jours un très habil' homme, comme j'ay dict. Le prince son frere vint en France, mais il n'y demeura guieres; car il s'en alla à la Rochelle, et s'embarqua pour s'en aller par mer en Allemaigne, et laissa en France ledict conte son frere, lequel, pour son entrée, servit bien son party, car ce fut luy qui fist cette belle retraicte à la battaille de Montcontour, secondant à propos M. l'Admiral, qui avoit esté fort blessé. Au bout de quelque temps[2] il alla en Flandres, où, avecque M. de La Noue et plusieurs gentilz-hommes françois, capitaines et soldats, il prit Valenciennes et Montz, là où soudain ce grand duc d'Albe le vint assieger, sans luy donner loisir de prendre hallaine : ce qui fut un traict de grand capitaine; car à un revolté (comme je le tiens d'un grand) il le faut prendre tout chaud et luy donner sur les doigts, et l'empescher surtout qu'il ne gaigne temps par le temporisement qu'on

1. Louis ou Ludovic de Nassau, frère du précédent, secourut le prince de Condé durant les guerres de religion, surprit la ville de Mons en 1572 et fut tué près de Grave, à la bataille de Monkerkeide, le 14 avril 1574.
2. En 1572.

luy pourroit user. Le duc d'Albe fit ainsin ; car, amprès avoir repris Valanciennes par la citadelle, il vint aussy tost blocquer et assieger Montz de telle furie qu'il n'eut de quoy là tenir. Et fut ledict conte (qui tomba mallade) contrainct de faire capitulation avecqu' honneste composition : et luy fut très bien gardée jusques à un seul poinct.

Voyez comment les loix de la guerre doivent estre aussy sainctes et religieusement observées comme les autres. Car il ne faut point doubter que si ledict duc eust pris ailleurs et d'autre façon ledict conte, qu'infailliblement il luy eust faict son procez, et passer par les mesmes pas que les contes d'Orne et d'Aiguemont; et ainsin la loy l'ordonnoit; mais la foy de guerre si sainctement donnée le sauva. En quoy est grandement à louer ledict duc, au pris de plusieurs que j'ay veu et cogneu, qui n'en ont faict de mesmes en tels endroicts, disans qu'à un rebelle ou à un heretique il ne faut garder la parole ni la foy. Cela est bon pour ces capitaines ou autres ignorans l'art de la guerre, et pour ceux aussy qui ne vont point aux coups, qui jugent dans leurs chaires tribunalles comm' il leur plaist, ne se souciant d'aller à la guerre, ni n'apprehendans de se trouver en telles occasions pour leur rendre la pareille ; mais les grands et braves capitaines qui se trouvent ordinairement aux hasards de la fortune de Mars, doubteux, y advisent bien et pesent deux ou trois fois ces fols jugemens, et ne viollent jamais les parolles ni promesses.

J'ai ouy dire que le duc d'Albe se trouvant

à la porte ainsin que l'on sortoit, il salua fort courtoisement le conte Ludovic, qui estoit fort mallade dans une lictiere, et luy fist beaucoup d'honnestes offres, luy tenant fort briefves parolles pourtant; mais bien plus longues à M. de La Noue, auquel il fist grand honneur et admira fort sa valeur et vertu. Il salua aussy tous les capitaines et soldats françois fort courtoisement. Cela s'appelle sçavoir bien son entre-gent de guerre. Quelque fat de general n'eust pas fait ce traict, ains eust faict du sot, du fendant et du mauvais, du froid, du retiré[1] et de l'altier. Le conte Ludovic s'estant retiré, et conduict très seurement où il avoit demandé et avoit esté arresté, advisa à se guerir; et puis estant bien guery, reprit mieux que devant le harnois; et puis se remet à la guerre, et se trouvant en une rencontre contre le duc d'Albe[2], il y fut tué et tous ses gens deffaictz, où il y avoit pour le moings six ou sept cens François, très braves soldats, qui, eschappez du siege de La Rochelle, et cassez (comme je vis et en cognus aucuns), s'estoient allez mettre à son service. Ainsin finit ce brave conte. Que si la mort ne l'eust gaigné, il eust bien donné autant d'affaire au duc d'Albe comme son frere.

67. — Ainsin que de bonn' heure il commança contre ce brave conte d'Arembergue[3], qu'il def-

1. *Retiré*, qui se tient à l'écart, réservé.
2. C'est une erreur. A cette époque (1574), ce n'étoit pas le duc d'Albe, mais Requesens, qui commandoit dans les Pays-Bas.
3. Jean de Ligne, comte d'Arembergh.

fit en Zelande par l'opiniastretté des Espaignols, qui crioient à tout' heure audict conte qu'il les menast au combat contre ces heretiques et chiens ; mais ledict conte leur remonstrant le danger eminent qui se presentoit à leurs yeux de les charger en lieu si desadvantageux, rien pour cela ; ains, comme gens predestinez à leur malheur et de leur général, criarent plus que devant contre luy, jusques à l'appeller traistre, et qu'il s'entendoit avecque les ennemis. Luy, qui estoit tout noble et courageux, leur dict : « Ouy, je vous « monstreray si je le suis » ; donna la teste baissée, et combattant très hardiment il tumba mort par terre[1] ; et de ces opiniastres, mal disciplinez à n'obeir à leur general, les uns furent tuez, les autres se sauvarent à la fuite ; desquels, au moins aucuns des plus opiniastres et coulpables, le duc d'Albe en fist punition, autant pour donner exemple et leçon à tels soldats, mal crées, que pour le regret qu'il eust de la perte d'un si bon et loyal capitaine, comme il le fit parestre là, et l'avoit faict en plusieurs endroicts, comme à nos guerres estrangeres, estant lieutenant aux armées de la roine d'Hongrie, quell' avoit choisy pour très capable, ainsin qu'il fut au siege de Metz. On appelloit son cartier le cartier et le camp de Brabançon ; car il estoit de ceste race des Brabançons, bonne et noble race dont nous en avons en France.

Outre ses valeurs, il estoit un très beau et

1. Dans la bataille de Heiligerler, près de Groningue, en 1568. Le comte d'Arembergh, qui commandoit une armée espagnole, fut battu et tué par les Flamands révoltés, sous les ordres de Louis de Nassau.

très agreable seigneur, surtout de fort grande et haute taille et de très belle apparance. Il vint servir le roy en France à nos guerres secondes[1], où il mena douze cens lances bourguignonnes qu'il faisoit très beau voir; et luy en general leur commandoit. Il ne tint pas à luy qu'on ne combatist à Nostre Dame de l'Espine, et mesmes il demandoit fort la poincte[2]. La paix de Chartres s'en en suivit; et luy, cependant que ses trouppes se raffraischissoient un peu par le pays, vivant pourtant très modestement, car le roy d'Espaigne les payoit fort bien, il se tint quelque temps à la court, quasy tout le caresme, se tenant à l'hostel de Villeroy près du Louvre, despuis à M. d'Anjou et à la roine de Navarre. Le roy deffrayoit du tout sur son sejour; et estoit servy de sa cuisine et officiers. Il venoit ordinairement à la court chez le roy et chez la roine, aussy privement comme s'il eust esté de la court mesmes. Aussy Leurs Majestez et Altesse luy faisoient très bonne chaire; et luy leur rendoit un très grand honneur et humilité autant que nos seigneurs de France. Il paroissoit bien qu'il avoit esté très bien nourry, et avoit bien retenu ce qu'il avoit veu en la court de l'empereur son maistre.

Il devint fort amoureux de la beauté de madamoiselle de Chasteauneuf de Rieux, qui pour lors emportoit le los des plus belles; et pour ce il se mit à la servir, mais avecque un tel respect et telle discretion, qu'il donnoit bien à cognois-

1. Les secondes guerres civiles, 1567.
2. Le combat.

tre d'avoir servy en bon lieu et en celuy dont il a eu reputation; mesmes que je l'ouis dire un jour à la roine mere « qu'il paroissoit bien (di-« soit-elle) que ce seigneur n'avoit aimé ni ser-« vy en bas et commun lieu. » Et d'autant que M. Strozze et moy estions fort serviteurs espris de ceste belle damoiselle Chasteauneuf, il se mit à nous aimer d'advantage et nous accoster, si bien que quasy ordinairement il nous convioit d'aller manger avecque luy et nous envoyoit chercher, luy estant tousjours (comme j'ay dict) servy de la cuisine du roy; et la plus part de nos devis estoient sur nostre maistresse. Et d'autant quand il estoit près d'elle dans la chambre de la roine et que nous luy defferions comme il meritoit, il vouloit que nous fussions quasy tousjours ensemble à l'entretenir. Ses mots n'estoient nullement communs ni pauvres, mais très rares et très riches, car il parloit fort bien et très bon françois, comme force autres langues. Bref, il estoit très vertueux et très parfaict.

Il avoit, avecque sa grande beauté, une deffectuosité en luy qu'on n'eust cogneu, qu'estoit qu'il ne voyoit goutte d'un œil; et cet œil estoit si beau et si pareil au bon, qu'on n'y eust rien recogneu, et estoit aussy beau que l'autre. Il avoit esté ainsin offansé d'un coup. Pensez qu'il eust bien la curiosité de le faire guerir; et n'y espargna ni moyens ni invantions pour le faire bien panser, afin de ne se rendre difforme ni desagreable à la dame qu'il servoit pour lors; de laquelle je luy en jettois aucuneffois quelques traicts et attaques en l'air et à la vollée, avecque toute discretion, ainsin que je le voyois quelque-

fois en ses bonnes. Il respondoit de mesmes avecque toutes les louanges et vertus de ceste dame, et non sans en monstrer encor une sourde passion et regrets couverts.

Enfin, ce seigneur, estant mandé du duc d'Albe, delaissa nostre court et nostre France, non sans tristesse. Ce fust au mois d'apvril, et alla mourir en Flandres à ceste deffaicte. Il laissa amprès luy une femme qui en fust très desollée. C'estoit une très belle dame, sage et vertueuse, et estoit digne d'un tel mary. Nous la vismes en France quand ell' accompaigna nostre roine Elisabeth, que l'imperatrice [1] luy avoit donnée pour sa principalle conduicte. Elle n'y demeura guieres; car, amprès les nopces accomplies, elle s'en retourna. Il la faisoit très beau voir; et si ell' eust demeuré d'advantage, la court en fust esté embellie d'advantage.

68. — Avecque le duc d'Albe en ce voyage fust don Sancho d'Avilla, lequel estoit castellan du chasteau de Pavie lors que le duc d'Albe le prit là; et en fist estonner beaucoup, d'autant qu'on ne le tenoit pas pour si grand capitaine qu'il fust amprès; et en faisoit grand cas, et quelquefois en prenoit advis. Il falloit qu'il eust quelque bon sens naturel, et valeur naturelle aussy, car de l'acquis ni de la pratique il en avoit peu, parce qu'il avoit faict plus de cas de garder son chasteau et demeurer léans ordinairement

1. Elisabeth d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien et de Marie d'Autriche, mariée à Charles IX en 1570.

comme une vraie morte-paye, que non d'aller aux champs brusquer[1] advanture. Mais estant avecque le duc d'Albe, il se façonna de telle façon par l'assidue continuation de la guerre qu'il exerça, qu'en peu de temps il se rendist un très bon capitaine. Et pour ce fust esleu gouverneur de la citadelle d'Anvers, la nompareille forteresse du monde, et le vray rampart de toute la Flandre pour le roy d'Espaigne. Aussy fust-elle mise entre très bonnes et seures mains et très fidelles, car il la garda très bien sans nul reproche; où il fust amprès assiegé par tous les Estats, qui tout à coup s'estoient revoltez et emparez quasy de toutes les villes de Flandre; et falloit nommement qu'ilz eussent la citadelle d'Anvers; car leur revolte et victoire demeuroit manque. Ayant donc assemblé plusieurs grandes forces, la vindrent assieger, la ville tenant pour eux, et battre fort furieusement, et la tenir fort à l'estroict. Il pouvoit avoir dedans quelques douze cens braves Espaignols, qui tous avecque leur general ne s'estonnarent nullement, et firent très bien teste.

Par cas fortuit (comment à quelque chose sert le malheur et le desordre), quelques quinze cens soldats espaignols peu auparadvant s'estoient amutinez pour leurs payes et s'estoient saisis de la ville de Lost[2], où ilz faisoient le diable. Eux, oyans le bruict des canonnades que l'on

1. Chercher, de l'espagnol *buscar*.
2. Alost, ou peut-être Hulst, qui est plus rapproché d'Anvers.

tiroit à leurs compaignons (car Lost n'en estoit qu'à cinq lieues), sçachant comme ilz estoient fort à l'estroict et serrez, touchez d'une ambitieuse charité envers leurs compaignons, et d'une craincte qu'il leur fust reproché de les laisser perdre à faute de leur secours, vont prendre tous par un matin resolution de les aller secourir, quand bien ilz devroient tous mourir. Parquoy tous sortent de leur ville; et jurent tous qu'ilz ne boiroient ni ne mangeroient qu'ilz n'eussent entré dans la citadelle, combattu et chassé l'ennemy qui la tenoit assiegée. Ilz marchent donc très determinez, chascun prenant sa fascine en la portant sur un' espaulle, et sur l'autre l'harquebuse ou la picque; et pour plus grande bravade, ou plustost pour presage de victoire, chascun print un rameau de chaine qu'il pandit sur son morion et bourguignotte[1]. Sans avoir donc peur de rien, marchent resoluz, sarrez, et vindrent droict à la citadelle, et font entendre leur resolution à don Sanche et ses compaignons. Entrent par la porte du secours, sont receuz, Dieu sçait comment bien, de don Sanche et de leurs compaignons; lesquels amprès s'estre bien embrassez et entre-saluez, ainsin qu'on les convioit de se raffraischir et faire la collation, que don Sanche avoit faict très bien accoustrer, firent responce qu'ilz avoient tous juré de ne manger et boire qu'ilz n'eussent veu l'ennemy, ne l'eussent combattu, et ne l'eussent jetté de là où il estoit; et pour ce, qu'ilz vouloient tenir leur serment; parquoy demandarent qu'on leur ou-

1. Casque d'infanterie.

vrist la porte et qu'on les laissast aller, et que don Sanche les menast au combat.

A telle si belle occasion et resolution don Sanche ne voulut faillir et temporiser, parquoy, amprès avoir très bien ordonné de l'assaut, faict soudain ouvrir la porte de la citadelle; et aussy tost ces braves et determinez soldats donnarent la teste baissée dans les retranchemens, en criant : *Sanjago ! Sanjago ! Hespaña ! Hespaña*[1] *!* et de prime abordade donnarent à celuy que tenoient quelques six cens François qui pour lors s'estoient mis avec les Estats, qui estoient tous vieux soldats, qui, par plaisir et par courage, s'estoient debandez des vieilles garnisons des frontières de Picardie et de Champagne.

Tout ainsin que les Espaignols les assaillirent vaillamment, les François leurs respondirent bravement; car ilz alloient per à per; qui fust cause que les Espaignols s'escriarent : *Estos son Franceses; dexamolos, que son diablos : vamos á combatir los hombres.* « Ceux-ci sont François : laissons les, car ce sont diables, et allons combattre les hommes. » Et courans du long de la tranchée, vindrent où estoient les Flamans, Allemans et quelques Anglois, qu'ilz faussarent et emportarent fort aisement, de sorte sauve qui peut pour les Estats, et pour les Espaignols tue qui peut, et de suivre la victoire, tousjours crians : *Sanjago ! sanjago ! Hespaña ! Hespaña ! Cierra ! cierra ! Carne ! carne ! A sangre ! á sangre ! A fuego ! á fuego ! A saco ! á saco*[2]! Et par ainsin

1. Saint Jacques ! Espagne !

2. Saint Jacques ! Espagne ! Au carnage ! à feu ! à sang ! à sac !

donnarent si bien la chasse à l'ennemy, qu'il en demeura beaucoup de morts sur la place. Le jeune conte d'Aiguemont se sauva avecque les François, qui se sauvarent et retirarent bravement. Je tiens ce compte tant d'aucuns soldats françois qu'espaignols que j'entretins quelque temps amprès ceste deffaicte, estans venuz à la court à Blois aux premiers Estats.

Les victorieux, estans absolus maistres de la ville, commençarent à bien la piller et se faire tous riches : car trois mill' hommes butinarent une ville qui estoit assez bastante pour saouller et rassasier une armée de cinquante mill' hommes. J'en ay parlé ailleurs.

Mais tant y a, qui poisera ce bel exploict, quelque ennemy qu'il soit de la nation espaignolle, ne peut qu'il ne se loue à jamais ces braves soldats et leur general don Sanche; lequel, un temps amprès, fust tué au siege de Mastric [1], dont j'espere en parler en la vie du prince de Parme ; et ce don Sanche s'estoit rendu si bon capitaine par ses continuelles factions, qu'il est mort en telle reputation, et au grand deuil du roy d'Espaigne et de tous les bons hommes de guerre de sa nation et d'autre.

69. — Comme fust quasy en mesme temps Chapin Vitelly [2], lequel fust un très bon capitaine. Aussy, en ses ans plus vigoureux, il en monstra grandes preuves en la guerre de Sienne, duquel s'aida fort le marquis de Marignan, ensemble

1. D'un coup de pied de cheval.
2. Chiappino Vitelli, général de l'empereur.

d'Astolpho ou Rodolpho Baillon, d'une brave et vaillante race, qui despuis fist si bien dans Famagoste en Cypre, et mourut martyr : j'en parle ailleurs. Tous deux luy assistarent bien, et nous nuisirent beaucoup en ceste guerre.

Le roy d'Espaigne commanda au duc d'Albe de se servir de ce Chapin Vitelly, pour la suffisance qu'il cognoissoit en luy, et qui le rendoit son pensionnaire. Le duc d'Albe le tint en telle estime qu'il luy bailla la charge de commander à toute son infanterie, dont il s'en acquicta très bien : les effects en ont faict foy. Et si estoit le premier de son conseil. Il mourut quelque temps amprès en Italie de malladie.

De ceste brave race des Vitelly sont sortis de braves et vaillans hommes, dont j'en ay cognu aucuns de mon jeune temps, comme le seignor Alexandre et le seignor Vincence, et le seignor Alphonse Vitelly, que le roy Henry deuxiesme avoit nourry page de sa chambre : lequel avoit un oncle, qu'estoit le cardinal Vitelly, un très habil' homme de sa robbe, que j'ay cogneu à Rome, et bon partisan dudict roy Henry, et point ingrat de la pention qu'il luy donnoit. Il eust une grand' attaque une fois en plein consistoire contre le cardinal de Lorraine, qu'il disoit estre trop brouillon [1], pour le bien de la France dont il estoit natif, et à qui il devoit tant : j'en parle ailleurs. Il y a eu aussy de braves capitaines et vaillans hommes de guerre des Vitellozzy, sortis du mesme estocq des Vitelly [2].

1. Var. : *Bouillant.*

2. Var. : [*Il est sorty de ceste race de bons et grands capitaines, comme fust ce brave Charles Vitelly, qui, venant à la*

CHAPITRE XXVIII.

70. *Barthelemy d'Alviano.*


arthelemy d'Alviano [1] a esté de son temps un très grand et bon capitaine, mais pourtant estimé plus vaillant, hardy et hasardeux que sage, considéré et provident : deux conditions contraires

bataille de Fornoue avecqu' une bonne troupe, au secours du roy Charles, et ne pouvant avecque ses gens arriver assez à point, que si on l'eust voulu croire l'on eust bien mieux poursuivy la victoire et rendue plus sanglante qu'elle ne fust. Il mourut amprès en Calabre, pour le service du roy, duquel fust loyal serviteur et partisan, et ne fist point comme plusieurs autres de sa nation. Il y eust aussy ce brave Vitelly qui servist bien le duc Cosme contre les bannis de Flourence; aussy, quand il s'alla jetter bravemant dans Orbitelle, que le capitaine espaignol Joan de Luna, qui estoit dedans en garnison, l'alloit abandonner à Barberousse, sans le brave secours de cavalerie et la belle resolution dudict Vitelly, et par ainsin ledict corsaire quitta son entreprise. J'ay cognu un cardinal Vitelly, très bon partisan françois et galant homme; pour fin, ça esté tousjours une brave race.]

C'est ici que finit, dans la première rédaction de Branthôme, la partie consacrée aux capitaines étrangers. Le chapitre des Vitelli se terminoit après la variante inédite qu'on vient de lire par les lignes suivantes, inédites également: [Or je n'aurois jamais faict, si je voulois desduire les uns amprès les autres et discourir des valleurs, capacitez et merites des bons cappitaines espaignols, italiens, imperaux et autres estrangers, car il y en a tant eu que ce me seroit un labeur insupportable et impossible d'en entreprendre la publication de leurs vertus et valleurs; or, pour ce coup, me suffira d'avoir dict ce que j'en ay dict, en priant

qui ont servy à aucuns et nuy à d'autres : ainsin qu'il luy arriva à la battaille d'Agnadel[2] contre nostre grand roy Louis douziesme, qu'il donna et chargea furieusement et sans consideration, contre l'advis du conte Petillano[3], general de l'armée des Venitiens, dont ilz en eurent different ensemble, et contre celuy aussy de la seigneurie, qui l'avoit deffendu expressement, ains seulement de temporiser et amuser l'armée du roy. Mais enfin, comme brave et hasardeux, il voulut combattre[4]; et à son dam, car il fust pris en combattant bravement jusques à n'en pouvoir plus, et mené devant le roy. Il luy fist très bon recueil comm' à un très vaillant prisonnier de guerre. Et luy ayant demandé ce qu'il pansoit faire, d'hasarder ainsin une battaille avecque tout l'estat venitien, il luy respondit qu'il n'eust

plusieurs que j'ay obmis de ne m'en vouloir mal et m'en excuser, car ma plume est si imbecille et si foible que je ne sçaurois à tous suffire (que possible en les voulant louer je n'y sçaurois attaindre.) En remettant la charge à tant de bons et braves escripvains et historiographes espaignols, italiens et latins, qui certes vallent mieux que nos François, qui n'ont jamais si bien escript qu'eux : nos histoires et les leurs en font la très evidente differance. Ast'eure, il faut un peu escripre de nos bons et grands cappitaines françois, desquels nous en avons en abondance comme de gerbes en une fertile moisson.]

1. De la famille des Ursins. Il fit ses premières armes sous les ordres de Charles VIII, lors de l'expédition de Naples.

2. Ou de la Ghiarradadda (14 mai 1509).

3. Pitigliano.

4. Il fut provoqué au combat par les soldats suisses au service de France, et fit des prodiges de valeur qui certainement lui eussent assuré la victoire, si Pitigliano étoit accouru à son secours avec le reste de l'armée vénitienne; mais celui-ci, chargé du commandement en chef, lui ordonna au contraire de battre en retraite.

sceu jamais mieux faire ni acquerir plus grande gloire et honneur, à perte ou gaing, que de combattre un si grand, brave et puissant roy et prince; voulant essayer la fortune, il estoit venu à ce combat.

Et de faict, luy et ses gens pour la premiere poincte firent très bien; mais venant M. de Bayard avecque ses gens de pied, qui estoit à l'arriere garde, et s'advançant bravement, il donna si à propos par flanc et aux costez des Venitiens (dict l'histoire), qu'ilz perdirent cœur, et ne firent puis amprès rien qui vaille, sinon quelques bons soldats esleus dudict Barthelemy, habillez de blanc et de rouge [1], qui, s'opiniastrans au combat, demeurarent sur le champ. Braves gens, certes! Le roy, qui combattoit vaillamment, ne chauma pas de son costé; et pour ce, la battaille gaignée, et mis à mort pour le moins quatorze à quinze mill' hommes, et ledict Alviano blessé et pris, et tumbé entre les mains du brave M. de Vandenesse, frere à M. de La Pallice, le conte Petillano, voyant ses gens de pied deffaicts, se retira un petit plus viste que le pas avec sa gendarmerie et cavallerie restée de la mortallité, avec peu de perte de nos braves François.

Ledict Alviano mené devant le roy, et devisant avec Sa Majesté, ce fust lors qu'il luy dict ce que j'ay dict cy devant. Ell' avoit faict donner une fausse allarme, pour cognoistre si ses gens estoient trop desbandez, et pour les rallier et les cognoistre s'ilz seroient promps et diligens

1. L'infanterie allemande et albanoise.

aussy tost, si un bon affaire ou grand besoing survenoit; et ainsin qu'elle demanda audict Alviano ce que ce pouvoit estre, il respondit en riant : « Je ne sçay pas (sire), sinon que vous voulez « vous combattre les uns les autres; car, de nos « gens, je vous assure qu'ilz ne vous visiteront « de quinze jours. » Le roman de M. de Bayard le dict ainsin. Ne faut point doubter si le roy trouva ce mot bon, qui tendoit tousjours d'autant plus à sa gloire.

Or, tout ainsin que ce capitaine estoit hardy et vaillant, et comme la vaillance, hardiesse et ardeur de courage ne rit pas tousjours à son homme, selon que la fortune variable faict en guerre, et qu'ell' est journalliere en l'hardiesse aussy bien qu'en la pusillanimité, il fust taxé d'avoir failly en son courage bouillant, et de s'estre retiré par trop viste à la battaille memorable de Vincence [1] (dont j'en parle ailleurs), contre le visce-roy don Raymond de Cardona, Prospero Collomne, et le grand marquis de Pescayre, qui fust le principal du gaing, disent les Espaignols : lesquels disent aussy que du commancement, ledit Alviano et ses trouppes, avec Paulo Baglion, bon et vaillant capitaine aussy, ainsin qu'en porte la race de long temps, donnarent fort furieusement et firent un bon escheq; mais l'infanterie espaignolle et l'allemande, conduictes par ce grand marquis, arrivant à propos, attaquarent la cavallerie dudict Alviano avecque telle furie qu'ils la desordonnarent aussy tost et la mirent en route; de telle

1. A Creazzo, 1513.

sorte que ledict Baillon fust pris. Ainsin qu'il couroit inadvertamment et imprudemment (disent les Espaignols) pour chercher un chemin court pour attaindre Alviano (*que huya á priessa* [1]), il tumba dans un champ plein d'eau, là où il fust pris ; et Alviano, passant le ruisseau Reron à grand presse, se sauva à Padoue, non sans se despiter et maugréer Dieu (dict l'Espaignol) *de que era ennemigo del nombre de los Italianos, y amigo de los Españoles* [2].

Quasy tel blasphesme cuidarent faire les pauvres chrestians dans Antioche, persecutez d'une si extreme famine, que les plus grands ne sçavoient où trouver du pain : que pouvoient faire les petits ? Si que tous ensamble, desesperez de ceste malle rage de faim, peu s'en fallut qu'ilz ne s'addressassent à Dieu, ne le maugreassent et ne l'accusassent d'ingratitude, de n'avoir esgard à leurs peines, maux et labeurs, à la perte de leurs biens, qu'ilz avoient vendu et mis à l'abandon, ni à la sincerité de leur devoction ; mais comme à un peuple estrange, les permettoit d'estre ainsin livrez et abandonnez ès mains des ennemis de sa foy. Voyez en le compte dans l'*Histoire de la guerre d'Orient*. Il ne faut point doubter que, par tel despit et rage, il n'y en eust plusieurs qui, dans l'ame ou à ouvert, n'en firent tels blasphesmes ; car qui est celuy qui, pour telle rage et desespoir, n'en die d'advantage, si ce ne sont ceux qui sont conficts en toute religion et devoction

1. Qui s'enfuyoit en grande hâte.
2. De ce qu'il étoit ennemi du nom italien et ami des Espagnols.

doublement[1]. Parquoy ne faut point doubter aussy que cet Alviano n'en dist pis encor que je ne dis, tant par son despit que par desespoir, veu que de tout temps les gens de guerre se dispensent aisement à tels blasphesmes, mais plus jadis qu'aujourd'huy. Les Italiens sont estez grands blasphemateurs, comme je l'ay veu la premiere fois que je fus jamais en Italie. Je ne veux les accuser tous, car il y en a d'aussy gens de bien qu'en tous autres pays, et aussy qu'aujourd'huy ilz s'en sont fort corrigez. J'en parle ailleurs[2].

Et pour retourner encor audict Alviano, il faut prandre example en luy : que tout vaillant et hardy capitaine ou autre ne se peut jamais vanter tel en sa vie qu'amprès sa mort, laquelle seule couronne nos vies ; car bien heureux est il qui en sa vie n'a faict quelque escapade reprochable en la guerre, ainsin qu'en arriva ce coup à ce vaillant et *invicto* (comme dict l'italien) Barthelemy, tout vaillant comme l'espée qu'il estoit.

Il eust mieux valu qu'il luy fust arrivé ce qui arriva ceste fois mesmes au providadour Loredano, qui avoit esté aussy motif[3], avecque Alviano, de l'attaque du combat ; lequel estant pris, et

1. Le réviseur des manuscrits de Branthôme ajoute : *Et se sont bien resignés à la volonté de Dieu, ainsy qu'il faut faire.*

2. A la fin des *Rodomontades espaignoles* : « Sans venir à telles sortes de blasphemes, observe encore H. Estienne, nous en trouvons de fort sauvages au language italien, dont aucuns semblent plustost sortir de la bouche de diables que d'hommes. » (*Apol. pour Hérodote*, ch. XIV.)

3. *Motif*, adj. ; celui qui pousse à quelque chose.

promettant à aucuns soldats espaignols une grand quantité d'or pour sa rançon, le traisnant les uns les autres à qui l'auroit, fust enfin jetté dans un fossé plein d'eau, de despit, et là se noya. C'est un inconvenient qui arrive de pareil souvant aux guerres à force honnestes gens, ainsin pris et debattuz pour pareille altercation à qui l'aura, comme j'en parle ailleurs.

Ledict seigneur Alviano pourtant ne perdit pas cœur pour tel malheur arrivé; mais, comme l'ayant remis et restauré, mieux que jamais guerroye et fattigue ses ennemis par rencontres, combats, courses et surprises, et mesmes en une où il cuida attraper ce grand marquis de Pescayre, par une grande et longue cavalcade qu'il fist un jour; car force de ses capitaines espaignols le voyant fort loing d'eux, mesprisant leur garde, ne la faisoient qu'à demy : sans [1] que le marquis, fust ou qu'il se doubtast de cet homme turbulant et jamais oisif, ou qu'un bon demon l'en advisast, fist ce soir renforcer ses gardes, redoubler ses sentinelles; si bien que, sans telle prevoyance, ledict Barthelemy l'attrapoit et luy enlevoit son logis, à sa grande honte et grande perte de ses gens. Et oncques puis (dict l'histoire espaignolle) ledict marquis ne faillist de commander à ses capitaines faire tousjours leurs gardes aussy sarrées, estroictes et ranforcées comme s'ilz eussent l'ennemy en teste, en queue ou à costé. Je vous laisse donc à panser si ledict Barthelemy eust despit d'avoir failly son coup, car il estoit très

1. *Sans*, pour : si ce n'eût été... *Fust* que : pour : soit que.

assuré, sans ce bon ordre et prevoyance dudict marquis.

En cet example dudict Alviano, force braves et vaillans capitaines, cavalliers et autres gens de guerre, et mesmes les jeunes gens, y doivent bien panser et regarder; lesquels, pour avoir faict un ou deux coups de vaillance, en devien-nent si insollants et enflez comme crappaux, de gloire, qu'il leur samble n'avoir jamais de peur et qu'ilz combattroient le diable s'il se presentoit devant eux; mais il ne faut qu'une mal-heure, que, venant à faillir de cœur, prennent telle es-pouvante aux plus belles et plus esclairées fac-tions qu'ilz en sont deshonorez à bon escient, comme j'en ay veu force en ma vie. Et ne consi-darent-ilz pas (pauvres aveuglez qu'ilz sont) que tout homme est journallier, soit de la nature, soit de la voulonté de Dieu? Ne considarent-ilz pas aussy que les quictes [1] espées que nous portons à nos costez, que nous tenons pour les plus lui-santes, les plus assurées et pour les plus esprou-vées, nous viennent à faillir quelquefois au plus grand besoing où nous les employons? Et ainsin rien ne nous est assuré, ni nos espées que nous portons, ni nos cœurs qui les veulent faire va-loir; et si, pour rabiller leurs fautes et les net-toyer, ilz reprennent les armes, il faut qu'ilz y facent des miracles de valeur et de l'espée, et que Moïse fist de sa verge autant que fist monsei-gneur saint Michel, quand il combattit le diable et le porta par terre, comme force grands capi-

1. *Quittes* épées, les misérables, chétives épées.

taines et gens de guerre ont faict par de beaux combats et exploicts qu'ils ont faictz, comme je les nommerois bien, et comme fit ce brave Alviano en plusieurs belles occasions qu'il chercha de luy-mesme [1], ou qui d'ailleurs se presentarent à luy; et mesmes à la battaille de Marignan, où ne pouvant arriver (estant general des Venitiens, liguez avec nostre roy pour lors) avecque son infanterie et tout le reste de l'attelage de son armée, prit l'eslite de sa cavallerie, et par une grande cavalcade arriva sur les dix heures du matin, ainsin qu'on estoit aux mains; et bien à propos, car il n'y a si grands capitaines ni si vaillans hommes de guerre qui, voyant arriver à l'improviste un nouveau secours inopiné, n'en prenne l'allarme et ne s'en estonne, voire ne branle.

Aussy dit-on de luy que ç'a esté le premier qui, par sa grande vigilance et diligance, a esté invanteur des grandes courvées et cavalcades de guerre, pour aller de bien loing rechercher son ennemy dans son camp et ses loges, ainsin que fist le brave M. de Nemours en la reprise de Bresse, dont j'en parle en son lieu.

Le premier commancement dudict Alviano de sa guerre fust lorsqu'il alla trouver, avecque aucuns de ses braves compaignons et capitaines des Ursins, le grand capitaine Gonsalvo à Naples; où, s'y estant jetté et ressarré, pour ne pouvoir bien tenir la campaigne contre nos braves François, se voyant renforcé par ces nou-

1. C'est sa victoire sur Maximilien, dans la vallée de Caduri, au commencement de 1508, qui décida l'empereur à signer la ligue de Cambrai avec Ferdinand, Jules II et le roi de France (10 décembre 1508).

velles forces survenues, dresse une armée de neuf cents hommes d'armes et mille chevaux legers, et neuf mill' hommes de pied, se mect aux champs et plus n'arregarde à la deffencive comme paradvant, ains du tout à l'offensive; et despuis nos affaires allarent par delà très mal.

Voilà ce que nous valut ceste fois Alviano avecque ses trouppes et sa personne, qui, estant fort jeune et tout fœü, fit rage en ceste guerre; ce que très mal recognut le grand capitan envers luy, amprès qui, s'estant mis à faire la guerre aux Florantins, Gonsalvo les vint secourir contre luy, très mal recognu du service passé, que j'ay dict vers Naples : grand' ingratitude pourtant!

Or, pour venir à la fin dudict Alviano, amprès plusieurs beaux faicts et services à la seigneurie de Venise, ainsin qu'il estoit sur les dessaings de retirer Bresse et Verone, comme il l'eust faict, n'en fault doubter, luy vint une malladie d'un flux de vantre qui l'emporta, n'ayant pas attainct encor soixante ans. Les Venitians le regrettarent fort, et tous les soldats de l'armée encor plus, qui, ne se pouvant saouler de s'en ressouvenir de luy, ilz retindrent son corps vingt-cinq jours durant près d'eux tousjours en l'armée, ainsin qu'elle marchoit, l'accompagnant tousjours d'une pompe funebre et triste pour le conduire en toute seureté jusques à Venise, afin qu'il ne luy fust faict aucun outrage, à luy, dis-je, que ses ennemis aucuns mal discrets eussent voulu s'en vanger. Et ainsin que les Venitiens voulurent demander sauf-conduict à Marc-Antoine Colomne, commandant en Bresse et Verone, Theodore Trivulse,

très bon et brave capitaine, ne le voulut jamais permettre, disant qu'il n'étoit pas raison ni bien séant que celuy qui en sa vie n'avoit jamais eu peur de ses ennemis, qu'en sa mort il fist signe de les craindre. Et ainsin fut porté seurement, et enterré à Venise avecque grande magnificence, en l'eglise de Sainct-Estienne, où j'ay veu encor de mon temps jeune sa sepulture, la première fois que j'y fus.

Voilà la mort de ce grand capitaine, qui nous fist en sa vie et du bien et du mal, ores pour nous, ores contre, n'ayant pris la mort en guerre, qu'il avoit tant recherchée, comme plusieurs grands capitaines que j'ay nommez et nommeray en mon livre. Il faut louer le susdict Theodore Trivulse en sa resolution de n'avoir voulu demander le saufconduict. Il hasardoit bien pourtant ce pauvre corps; s'il fust esté pris et enlevé de ses ennemis, possible luy eussent-ilz faict pareil tour et pareilles funérailles que fit le pape Urbain [1], le quel, ayant pris prisonniers sept cardinaux schismatiques et bandez contre luy, en fist jetter à Genes quatre, un sac dans l'eau, et les autres trois, convaincuz par justice devant le clergé et le peuple, les fist executer et deffaire avecque une doloire, et puis seicher leurs corps dans un four, et les os les mettre et enserrer dans certaines quaisses faictes à propos, lesquelles il faisoit tousjours charger sur des mullets quand il alloit par pays, et marcher devant luy avec-

1. C'est probablement d'Urbain VI [Barthelemy de Prignano] que Branthôme veut parler. Il me semble qu'il exagère un peu les rigueurs de ce pape, qui régna de 1378 à 1389.

que leurs chapeaux rouges par dessus lesdictes quaisses, pour advertissement, souvenance et terreur à tous ceux qui eussent voulu attenter sur sa personne et pontificat. (Voy. l'*Histoire de Naples*.) Quel convoy et quelle pompe funebre! Celle de messire Bertrand du Glesquin [1] fust bien plus belle et plus honnorable, lequel estant mort devant le chasteau Randon, et ceux de dedans s'estant renduz, fust ordonné et advisé par ceux de l'armée qui commandarent amprès luy qu'on porteroit sur son tahu [2], où estoit le corps, les clefs, en signe d'obediance et humilité. Beau traict, certes! L'on est en diverses opinions où il mourut. Les uns, comme M. du Haillan, le tiennent en ce chasteau [3]; et moy j'ay veu en un vieux roman de sa vie, escrit en lettres gothiques, que ce fust devant le chasteau de Bernardieres ou de Condac, deux petis chasteaux et bicoques en Périgord, qui ne vallent pas le parler, qui sont près de moy, mesmes que les bonnes gens et bonnes femmes vieilles de là le disent encor. Je m'en raporte à ce qui en est; c'est le moindre de mes soucis.

Tels convois et pompes funebres, certes, contantent aucunes personnes, soit ou qu'elles

1. Le fameux du Guesclin. L'orthographe de son nom est fort incertaine. Il est nommé Gleaquin dans l'inscription sur le monument où son cœur est déposé à Dinan. — Les chartes de don Henri, roi de Castille, et les historiens espagnols, portent Beltran de Claquin. Froissart et Cuvelier l'appellent du Guesclin, qui a prévalu.

2. C'est le mot espagnol *ataud* ou *atahud*, bière, cercueil.

3. Châteauneuf de Randon [Lozère]. C'est au hameau de la *Bitarelle*, dépendant de Châteauneuf de Randon, que du Guesclin mourut, en 1380.

se les soyent attribuez en leur vivant, ou tendant à la mort, ou que leurs parens et amis, les pensant plus honnorer, les font faire telles : bien contraires à ce grand Saladin, soldan de Babilonne, de Damas, et roy d'Ægypte, l'un des grands capitaines à mon gré qui ait esté en Orient, tant pour ses beaux faicts que pour ses gentiles façons, belles honnestetez et courtoisies, si nous voulons croire Bocace en un des comptes qu'il faict de luy, qui est très admirable, pour avoir quasy traversé toute la chrestianté, desguisé en simple marchant, pour en venir recognoistre les forces des chrestians, et surtout des François, leurs formes et façons de faire et leur parler. Amprès donc qu'il eust faict et parfaict tant de belles choses contr'eux, il faict trambler tout l'Orient devant son nom et ses armes : mourant en la cité d'Ascalon, ordonna, amprès son trespas, que sa chemise fust portée sur une lance à travers toute la ville par un sien escuyer, heraut ou trompette, faisant un tel cry à haute voix : « Le roy de tout l'Orient, qui l'a tant faict « craindre soubs soy, est mort, et n'emporte « de tous ses biens avecque luy que cela. » Voilà la pompe funeralle dont se contenta ce grand prince.

Nos rois, nos empereurs, nos grands princes et capitaines chrestians ne se contentent de si peu, et font bien; car certes tels honneurs que l'on deffere en leurs funeralles sont belles et fort à estimer; et croy que telles magniffiicences n'offancent point Dieu, puisque messieurs les grands superieurs de l'eglise le permettent, voire s'en veulent ressentir, comme je l'ay veu en deux de

nos rois, qui sont belles certes, devotieuses, contrites et pitoyables. Les anciens empereurs romains ont apporté la plus grande part de ces façons; mais nous en avons converty leurs abus en une bonne, pure et saincte religion, et pie ceremonie. J'en parle ailleurs.

CHAPITRE XXIX.

71. *Cæsar Borgia.*

Pour retourner encor à nos autres grands capitaines, que je ne veux encor delaisser, Machiavel et ses bons averlans [1] ou adherans ont fort loué Cæsar Borgia, et mis au rang des grands capitaines, comme certes en son vivant il l'a faict paroistre par aucuns beaux exploicts. Voyez-en les histoires italiennes et autres, et mesmes Guichardin. Et pour ce ne veux faillir à le colloquer en ce rang, tant parmy les Italiens que les Espaignols, et il l'estoit.

Il fust fils de Roderigo Borgia, natif de Valence, et puis pape nommé Allexandre. Et quel pape! Dieu le sçait et ses effects l'ont monstré;

1. Ce mot, qui se rencontre souvent dans Rabelais, est expliqué par les commentateurs, par lourdaut, personnage grossier. Leroux (*Dict. Comique*) prétend avec plus de raison, je crois, qu'il signifie ivrogne, bon compagnon. Le mauvais jeu de mots de Branthôme me fait supposer qu'il l'entendoit dans le sens de bon compagnon.

tesmoing les bons tours, veux-je dire meschans, qu'il fist à nostre roy Charles VIII, et au pauvre frère du Turc qu'il rendit tout empoisonné [1], et la confederation qu'il eut avec le Turc mesme, contre tout devoir d'un chrestien. Ce Cæsar fust faict cardinal par le chappeau de son pere, qu'il eust amprès la creation de son papat. Il se fist partizan de la France, où il se maria avecque mademoiselle d'Albret, l'une des belles filles de la court, y nourrie, comme j'en parle ailleurs en un discours de cela. Il eust cent lances des ordonnances du roy Louis XII[e], bien entretenues. Il eust la duché de Valantinois avecque grosse pention. Il fist en son temps du bien et du mal, comme je diray. Sondict pere eust un fils aisné qui fust faict cardinal, et eust le chapeau de son pere amprès estre créé pape. Mais se faschant de la robbe [2], et ayant la fantaisie dressée aux hautes conceptions et entreprises du monde, la quicta; et portant envie à sondict frere, que le pere eslevoit de tout ce qu'il pouvoit en l'estat temporel, le fist une nuict, par de meschans garnimens ses semblables, à ce apostez, tuer et jetter dans le Tibre [3]; dont le pape en conceut un' extresme fascherie pour tel scandale et miserable tour. Il

1. Notre auteur fait sans doute allusion aux relations d'Alexandre VI avec Bajazet II et au subside qu'il recevoit du sultan pour garder Zizim, frère de ce dernier. Alexandre VI est accusé d'avoir fait empoisonner le prince ottoman lorsqu'il fut obligé de le livrer à Charles VIII en 1495.

2. La robe de cardinal.

3. Jean, duc de Gandia, fils aîné d'Alexandre VI, fut assassiné vers 1497. On attribua sa mort à son frère, César Borgia, jaloux de voir que les grâces du saint-père étoient accordées de préférence à cet aîné.

dissimulla pourtant le faict, et aida à ce Cæsar ce qu'il peut pour le faire grand du monde ; et commança de plain abord à exterminer en la Romaigne et terres du patrimoine de Sainct Pierre tous ces petits seigneurs particuliers et tyrans, qui pilloient et ruinoient tous leurs pauvres peuples et subjects par une infinité de concussions, rançonnemens et pilleries ; si qu'enfin il les mena si bien et beau qu'il les reduisit au petit pied. Il reduisit la Romagne, Boulloigne, Ravenne, Civita Castellana, qu'il fortiffia par le moyen de son pere de telle sorte, et la ville et chasteau, que je pense n'avoir veu jamais place de terre ferme plus forte que celle là. Si bien que les Ferruccis, qui paradvant la tenoient en subjection, n'osarent oncques plus remuer ni lever la teste. Plusieurs autres places remit-il en l'estat ecclesiastique, tant qu'il ne se parla oncques plus amprès de ces petits tyranneaux, dont l'eglise luy en eust ceste bonne obligation.

A propos de ces tyranneaux, il faut que j'en die ce mot. Et voulez-vous un plus grand, quasy en ces mesmes temps, que Sigismond Malatesta, seigneur d'Arymine, grand homme de guerre certes, mais très mal condictionné, qui, ne se contentant de faire mille maux aux hommes, il s'adressa à ses propres fames? La premiere fust fille du conte de Carmignolla, qui luy porta un très beau et grand mariage, belle et bien honneste. Amprès son pere mort, il la repudia. Mais passe celuy-là ; car il fist mieux envers elle qu'il ne fist à la seconde, fille de Nicolas d'Est, duc de Ferrare, très sage fame, bonne et chaste ; il la fist mourir de poison. La troisieme fust fille

de Francisque Sforce, duc de Milan, une très belle femme aussy; pour combler la mesure de ses meschancettez, il l'estrangla de ses propres mains.

Or, si la fortune eust ry autant à ce Valantin sur la fin que sur le commancement, ne faut doubter qu'il eust tout gardé pour luy, et faict fort petite part de tout son butin à Monsieur Sainct Pierre, tant il estoit ambitieux et avare.

On dict que le dragon se faict et se forme d'un gros serpent, devorable qu'il est, en devorant et mangeant plusieurs autres serpens et serpenteaux. Et, pour ce, on donna à cedict Cæsar pour devise un dragon devorant plusieurs serpens, avecque ces mots : *Unius compendium, alterius stipendium* [1]. Ainsin devint et accreust jadis Rome par les ruines de la ville d'Albe ; et ainsin ledict Cæsar devint opullant et enrichy des despouilles de ces tyranneaux. Et le pouvoit on brocquarder de mesmes comme fist le roy Louis XI[e] une fois l'un de ses capitaines, qui en ses guerres avoit picouré quelques callices et vieilles reliques d'eglises d'or et de perles et pierreries : il en fist faire un fort beau et riche collier, qu'il portoit ordinairement au col. Et ainsin qu'il parut un jour devant Sa Majesté et sa court, il y eust aucuns courtizans qui voulurent toucher ledict collier devant luy ; il s'escria aussy tost, en leur disant : Hà ! n'y touchez pas, ce sont relicques : vous serez excommuniez. De mesmes eust-on peu dire des despouilles qu'avoit gaigné ledict Cæsar sur l'eglise, qu'il fit parestre

1. Epargne de l'un, solde de l'autre.

en plusieurs façons, et mesme en une que je vais dire.

Il faut donc sçavoir que lors qu'il vint en France pour espouser madamoiselle d'Albret, comme j'ay dict, et qu'il fit son entrée à la court du roy Louis XIIe, pour lors estant à Chinon (j'en ay trouvé et veu le discours dans le thresor de nostre maison assez bien escript, et en rime telle quelle pour ce vieux temps et assez grossière; et pour ce je ne m'en suis ici voulu aider, car elle pourroit importuner le lecteur; mais je l'ay mise en prose au plus clair et net langage); il entra donc le mercredi xviij^{e} jour de decembre mil quatre cent quatre-vingt-dix et huit [1].

Ainsin premierement au devant de luy M. le cardinal de Rouen [2], M. de Ravasan, M. le seneschal de Thoulouse, M. de Clermont, accompaignez de plusieurs seigneurs et gentilz-hommes de la court, jusques au bout du pont pour luy faire compagnie à son entrée. Devant avoit vingt-quatre mullets fort beaux, chargez de bahus, coffres et bouges (ainsin porte l'original), couverts de couvertures rouges avecque les escussons et armes dudict duc. Amprès venoient vingt et quatre autres mullets avecque couvertes de rouge et jaune my parties, car ilz portoient la livrée du roy, qui estoit jaune et rouge; j'ay veu la roine Marguerite d'aujourd'huy, sa petite fille, les porter longtemps par ses pages et lacquais. Suivoient amprès douze mullets avecque les couvertes de satin jaune, barrez tout à tra-

1. L'entrée de César Borgia à Chinon est du 28 octobre, et non du 18 décembre.

2. Georges d'Amboise, premier ministre de Louis XII.

vers. Puis venoient dix mullets ayant couvertes de drap d'or, dont l'une barre estoit de drap d'or frizé, et l'autre ras. Qui sont en tout soixante dix par compte. Quant tous les mullets furent entrez dans la ville, ils montarent tous au chasteau.

Et amprès vinrent seize beaux grands coursiers, lesquels on tenoit en main, couverts de drap d'or rouge et jaune, ayant leurs brides à la genette [1], et à coustume du pays (dict ainsin l'original). *Item*, amprès venoient dix huict pages, chascun sur un beau coursier, dont les seize estoient vestuz de vellours cramoisy, et les deux autres de drap d'or frizé. (Pensez que c'estoient, disoit le monde, ses deux mignons de couchette, pour estre ainsin plus braves que les autres.) Plus, par six lacquais estoient menées (comme de ce temps l'on en usoit fort) six belles mulles richement enharnaschées de selles, brides et harnois tout complets de vellours cramoisy, et les lacquais vestuz de mesme.

En amprès venoient deux mullets portans coffres, et tous couverts de drap d'or. Pansez (disoit le monde) que ces deux-là portoient quelque chose de plus exquis que les autres, ou de ses belles et riches pierreries pour sa maistresse et pour d'autres, ou pour quelques bulles et belles indulgences de Rome, ou pour quelques sainctes reliques (disoit aussy le monde). Puis amprès venoient trente gentilz-hommes, vestuz de drap d'or et de drap d'argent. C'estoit trop petite trouppe aussy (disoit la court), veu le

1. *A la gineta*, avec un harnachement léger.

grand attirail precedent. Il en falloit, pour le moins, cent ou six vingts, vestuz à la mode de France, les autres à celles d'Espaigne.

Item, avoit trois menestriers, c'est asçavoir deux tabourins et un rebec (dont l'on en usoit fort de ce temps), comme aujourd'huy font les grands seigneurs d'Allemaigne et generaux d'armées, qui usent de leurs cymballes quand ilz marchent, ainsin que fist le baron Dosne[1] par grand' obstentation; mais ce brave grand M. de Guise les luy cassa, et en fit taire le son à sa grand' honte.

J'ay veu ce grand roy de Navarre Anthoine, pere à nostre roy, en user de mesmes, à l'imitation d'Allemaigne, lorsqu'il fust lieutenant general du roy Charles IXe, quand il marchoit; ce qu'il faisoit beau voir, à la guerre, sonnans tousjours devant luy; et nous en donnoit beaucoup de plaisir en chemin, qui nous en soullageoit d'autant. On disoit que le duc de Saxe luy en avoit faict present.

Pour retourner encor à la musique dudict Cæsar Borgia, ces deux tabourineurs de cy dessus estoient vestuz de drap d'or, ainsin qu'estoit la coustume de leurs pays (dict le texte de l'original), et leurs rebecs accoutrez de fil d'or; et aussy les instrumens estoient d'argent avecque de grosses chaisnes d'or. Et alloient lesdicts menestriers entre lesdicts gentilz-hommes et le duc de Valentinois, sonnans toujours.

Item, quatre trompettes et clairons d'argent, richement habillez, sonnans tousjours de leurs

1. De Dhona.

instrumens. Il y avoit vingt quatre lacquais, tous vestuz de vellours cramoisy my party de soie jaune; et estoient tout autour dudict duc, près duquel estoit M. le cardinal de Rouen, qui l'entretenoit.

Pour quant audict duc, il estoit monté sur un grand et gros coursier, harnaisché fort richement, avecqu'une robbe de satin rouge et drap d'or my party (je ne puis pas bien comprendre, quant à moy, ceste façon d'estoffe), et brodée de force riches pierreries et grosses perles. A son bonnet estoient, à double rang, cinq ou six rubis, gros comme une grosse feve, qui monstroient une grande lueur. Sur le rebras[1] de sa barrette avoit aussy grande quantité de pierreries, jusques à ses bottes, qui estoient toutes lardées de cordons d'or et bordées de perles,

Et un collier, pour en dire le cas,
Qui valoit bien trente mille ducats.

Ainsin porte la rime.

Son cheval qu'il chevauchoit estoit tout chargé de feuilles d'or, et couvert de bonne orfœuvrerie, avecque force perles et pierreries. Oultre plus, il avoit une belle petite mulle pour se pourmener par la ville, qui avoit tout son harnois, comme selle, bride, poitral, tout couvert de roses de fin or, espais d'un doigt.

Pour faire la queue de tout, y avoit encor vingt quatre mullets avecque couvertes rouges ayant les armoiries dudict seigneur, avecque aussy force cariage de charriotz qui portoient force au-

1. Retroussis.

tres besoignes, comme licts de camp, vaisselle, et autres choses.

Ainsin entra, pour avoir bruict et nom,
Ledict seigneur au chasteau de Chinon,

dict la rime.

Voilà l'équipage du gallant, dont je n'ay rien changé du langage de l'original.

Le roy, estant aux fenestres, le vist arriver. Dont ne faut doubter qu'il ne s'en mocquast, et luy et ses courtizans, et ne dissent que c'estoit trop pour un petit duc de Valantinois.

Je croy que le roy Louis XI[e], le bon rompu, en eust bien dict son mot, et bien brocardé, avec sa robbe de bure et son chappeau de laine velu, et son image de plomb de Nostre-Dame y attaché. Et sur ceste vanité de parades j'en vais faire une petite digression dont il me souvient.

Que nostre roy dernier, Henry III[e], faisant un jour diete [1] à Sainct Germain en Laye, où il s'estôit retiré à part hors de sa court, qu'il avoit laissée à Paris avecque la roine sa mere, un jour, moy y estant pour luy demander un petit don duquel on m'avoit donné advertissement, il me fist cet honneur de me laisser entrer en sa chambre à son disner, l'huissier luy ayant demandé congé, ainsin qu'il le permettoit à plusieurs, et non à tous. Je le vis disner : où estoit M. d'Arques, ne faisant qu'entrer en faveur, despuis M. de Joyeuse. Durant son disner il se mit à parler de la grande despance que faisoient les

1. Passant quelques jours à la campagne, en retraite.



gentilz-hommes de son royaume, et principallement de ceux de sa court; que bien qu'il fist de grands dons à sa noblesse, et non pas encor tant qu'il voudroit, que pourtant il ne falloit pas qu'ell' en abusast, et mist tant en despences si superflues et exessives qu'elle faisoit, tant pour les habillemens que pour les grands trains de leur suite, de chevaux, d'oiseaux, de chiens, et autres choses : car il falloit espargner au bon temps de la paix; et quand viendroit un voyage, et un bon affaire de guerre, il falloit alors despandre bien à propos, en luy faisant service et à tout le royaume. Et sur ce il s'adressa à M. d'Arques, et luy monstra et reprima quatre mullets qu'il avoit d'ordinaire, tant de grands chevaux[1], courtauts, oiseaux et chiens, et qu'il falloit se retrancher desormais de tout cela; et sur ce, luy allegua le train du roy Charles son frere et de luy, l'un estant duc d'Orleans, et l'autre duc d'Angoulesme, qui n'avoient tous deux que six mullets et quatre petites hacquenées pour leurs montures, et demy-douzaine de courtaus pour leurs escuyers. Il allegua aussy avoir ouy dire à la roine sa mere que le roy François, son grand pere, qui commança les pompes et les grandes magnifficences, n'eust jamais que douze mullets, tant de sa premiere que seconde chambre; et M. le Dauphin, advant qu'il fust marié, n'en avoit que quatre; puis luy et madame la Dauphine en eurent dix, M. d'Orleans n'en eust pas plus aussy que de quatre; mesmes il dict que

1. Chevaux destinés à porter les hommes d'armes. Ils venoient principalement de Naples. On les nommoit souvent alors chevaux *du règne*.

son train estoit trop grand, et qu'il le vouloit retrancher. Bref, le roy en fit un ample discours, addressant tousjours sa parolle à Arques, d'une si belle façon et grace (car il l'avoit très bonne, avec l'eloquence qui luy estoit fort familiere et diserte), qu'un chascun des assistans admira et loua fort ceste remonstrance, qui estoit fondée sur la verité et toutes bonnes raisons, non sans que ledict Arques n'en rougist et n'en fust un peu estonné.

Aucuns disoient : « Qui eust jamais creu que « ce grand roy, remply de toute grandeur, libe- « ralité et magniffìcence, se fust mis ainsin sur « l'œconomie, le reglement et la parcimonie! « Ah! que cela ne durera guière! il est trop ge- « nereux, liberal et magniffique. » Comme de vray il ne peut encommancer en luy pour donner example aux autres, ni regler Arques ni ses autres favoris; car il les remplit de si grands dons et biens faicts, qu'un seul d'eux avoit et menoit plus grand train que ne firent jamais les rois François, Henry, et autres enfans de France.

Si ce grand roy eust faict ce reglement, il eust faict beaucoup pour luy et pour sa noblesse; car, et quelle raison que tant de seigneurs, et petis et grands, veuillent imiter les princes du temps passé, voire les surpasser? nous en voyons à la court par milliers.

Je me souviens, moy estant petit garçon, nourry en la court de ceste grande roine de Navarre Marguerite, soubs ma grand-mere, sa dame d'honneur et seneschalle de Poictou, ne luy avoir jamais veu que trois mullets de coffre,

et six de ses deux lictieres, la première et la seconde [1]. Bien avoit-elle trois ou quatre charriots pour ses filles [2].

Aujourd'huy on ne se contante pas de si peu, ni hommes ni fames; c'en est le moindre de mes soucis. Bien qu'on me pourroit objecter d'avoir faict ceste digression, je ne l'ay faicte que pour autant deprimer la vaine gloire et la bonbance sotte de ce duc Valantin [3], auquel, pour retourner, je veux compter sa fin.

Amprès qu'il eust bien faict des siennes et usé de ses tours inconstans et peu assurez de sa foy, il se fist haïr à nostre roy, qui estoit son principal appuy, et puis au pape Jules; et ne sçachant où se recourre, il envoya au grand capitan pour luy demander un passeport et saufconduict pour l'aller trouver en seurté à Naples, et conferer avecque luy de beaucoup de choses. L'autre luy envoya fort librement, bon et ample. Où estant, et luy proposant de grands dessains pour s'emparer de toute la Toscane, un jour luy ayant donné le bon soir en sa chambre pour se retirer en la sienne, et ledict Gonsalvo l'ayant embrassé de bon cœur par un beau semblant, fust aussy tost en sortant de la chambre constitué et retenu prisonnier dans le chasteau; et envoya à l'heure mesmes en son logis oster et prandre le saufconduict qu'il luy avoit donné auparadvant

1. Probablement la litière des jours de cérémonie et une autre plus simple, comme on diroit aujourd'hui une voiture pour la ville et une pour la campagne.

2. Les filles de sa suite.

3. Sobriquet que les François donnoient à César Borgia, duc de Valentinois.

(il n'estoit point besoin de faire ceste cerimonie). Et pour excuse, ledict Gonsalvo dict que le roy Ferdinand son maistre luy avoit mandé et commandé le retenir prisonnier, et que son commandement pouvoit plus que son sauf-conduict, parce que la seureté qui se bailloit de l'authorité du serviteur ne valloit rien si la voulonté du maistre ne la rattiffioit. Mesmes luy reprocha que, ne se contentant de ses meschancetez passées, il alloit allumer (selon les dessains qu'il avoit entendu de luy) un fœu qui alloit embraser et ruiner toute l'Italie. Quelle conscience dudict Gonsalvo, et sur quoy fondée! Car, s'il eust peu usurper et surprandre pour luy et pour son maistre, il l'eust faict sans doubte ni aucun scrupulle.

En ces saufs-conduicts plusieurs y doivent bien arregarder comment ilz les donnent et les reçoivent. J'en faicts un discours sur ce subject en celuy de M. de Nemours, Jacques de Savoie. Enfin il n'y a que de les avoir des rois, supérieurs et grands souverains; car ilz sont subjects à revocquer ceux que leurs serviteurs donnent.

Et se doibvent reigler à un traict que fist le duc Sforce, le dernier duc de Milan, lequel, banny de son estat et reffugié à Venise, obtint par le moyen du pape, des Venitiens et autres de ses amis, un sauf-conduict de l'empereur pour le venir trouver à Bouloigne à son couronnement, sans se fier à aucun que luy eust peu donner Anthoine de Leve, pour lors gouverneur de l'estat, ou autres de ses capitaines. Et ainsin qu'il fist la reverance à Sa Majesté, il tira son sauf-conduict de sa poche; et le luy

presentant, il luy dict : « Cæsarée Majesté, voilà « mon sauf-conduict qu'il vous a pleu me donner « pour venir à vous et me jetter à vos pieds pour « vous rendre compte de mon innoçance. Lors « que je vous le demanday, ce n'estoit point « pour aucune meffiance que j'eusse de vous et « de vostre genereuse bonté, vertu et miseri- « corde ; mais je me deffiois de vos capitaines et « generaux qui m'ont faict tant de tort, et m'en « eussent faict de mesmes, m'estant mis en che- « min sans vostre seureté, bien qu'ilz me vou- « loient donner la leur ; mais j'ay eu plus de « fiance en la vostre. Ast'heure que je suis près « de vostre personne et très Impériale Majesté, « je ne crains rien et n'ay besoing plus de sauf- « conduict ; et pour ce je le vous rends, me te- « nant en toute franchise estant près de vous. » L'empereur trouva ce traict fort beau, et l'en aima d'advantage, et luy remit sa duché, qu'il ne garda guieres ; car il mourut tost amprès, comme j'ay dict ailleurs ; et si fist plus, luy donna une très belle et honneste femme, Christine de Danemarck, l'une des belles et honnestes dames du monde, dont je parle ailleurs.

Voilà comme le sauf-conduict de l'empereur servit à ce duc, et celuy de Gonsalve mal au duc Valantin. Pourtant il n'y a que bien tenir sa foy, en quelque façon que ce soit. Pour regner (comme disoit Cæsar) c'est une grande tentation de la rompre, mais pour oster la vie à un pauvre diable desja abbattu de la fortune, ou luy faire espouser une prison perpetuelle, comme vouloit faire le roy d'Arragon, et Gonsalve fist mal, et y alla de sa reputation ; car l'hon-

neur d'un grand capitaine, voire de tout autre, est un grand cas; et là où il marche il faut fermer les yeux à tout, si ce n'est qu'on veuille s'armer de dire que c'est raison, par la voulonté de Dieu, que qui rompt sa foy, on la peut luy rompre sans reproche, ainsin que ce Valantin fust fort touché de ce vice en son temps en plusieurs endroicts, lesquels, sans en alleguer tant, je ne diray que celuy qu'il fist au petit roy Charles VIIIe en allant à Naples. Luy ayant juré et donné sa foy si inviollable, avecque celle de son pere le pape Allexandre, un autre grand parjure, il la luy rompit et le quicta tout à plat. Un autre plus grand et plus enorme fist-il : c'est qu'ayant assiegé Astor, seigneur de Faence, dans sadicte ville, et prise par composition, la vie et bagues sauves de luy et des siens, soubs umbre d'un bon traictement pour quelques jours, et amprès en avoir abusé et gasté vilainement, estant d'une extresme beauté et jeune garçon, il le fist secrettement mourir, et plusieurs autres des siens. Quelle vilainie! Bajazet, ayant pris Constantinoble, amprès avoir abuzé et violé l'imperatris et ses filles, et prostituées à d'autres, les fist aussy mourir meschamment [1].

Voilà comm' il en prit à ce Valantin; car ayant tant de fois rompu sa foy aux uns et aux

1. Branthôme confond Bajazet avec Mahomet II, le conquérant de Constantinople, qu'il calomnie en l'accusant d'avoir traité peu chevaleresquement l'impératrice et ses filles. Sans chercher à prouver la continence du sultan, je me bornerai à remarquer qu'il n'y avoit pas alors d'impératrice à Constantinople; que Constantin n'étoit encore que *fiancé* à une princesse de Géorgie, et qu'il n'avoit pas eu d'enfants de ses deux autres femmes.

autres, Dieu voulut qu'on luy en fist de mesmes. Et croy que sa vie eust couru fortune, ce me dict une fois un vieux bon homme, maistre de la poste de Medina del Campo, lequel, me monstrant la rocque où avoit esté emprisonné ledict Valantin, et sarré fort estroictement, me dict : *Señor, por aquí se salvó Cesar Borgia por gran milagro*[1]. Comme de vray ce fust un grand miracle, car s'en estant subtillement devallé par une corde de ce grand precipice, il s'enfuist au royaume de Navarre, vers le roy Jehan son beau-frere ; et grand cas aussy de s'estre ainsin sauvé par le beau mitan de toute la Castille. Toutesfois, ledict maistre de poste me dict que quelque sien esprit famillier y avoit operé, tenoit-on pour lors en Castille.

Estant donc en Navarre comme desesperé, le roy Louys XII[e] ne le voulant recevoir plus, pour ne desplaire au roy d'Aragon, et qu'il estoit mal content de luy, il se mit à faire la guerre contre l'Espaignol au camp de Viané, place du susdict royaume, où il fust tué d'une zagaye par les ennemis sortant d'une embuscade, non sans avoir bravement et vaillamment combattu. En quoy furent trompez force François, Italiens et Espaignols, d'avoir faict une fin si belle et honnorable, que l'on cuidoit un jour miserable et honteuse par l'espée de justice, pour expier les maux et les cruautez qu'il avoit faicts en sa vie. Il est à presumer que Dieu eust misericorde de luy par quelque repentence qu'il en fist. Ainsin sa

1. Monsieur, par là, se sauva très miraculeusement Cæsar Borgia.

bonté toute divine s'estand aussy bien sur les mauvais que sur les bons, selon qu'ils la reclament et font repentance [1].

Or, pour finir ces derniers propos contre ces violateurs de foy, le roy Louis XI ayant faict assieger Jacques d'Armaignac, duc de Nemours, par M. de Beaujeu et Thanneguy du Chastel, luy s'estant rendu la vie sauve à eux, qui la luy promirent, n'en voulut nullement tenir la composition ni ratifier leur foy, et ne laissa pour cela à luy faire trancher la teste. A ce bon roy tout luy estoit permis et avoit sa dispense de tout, bien qu'il ne fust jamais à Rome pour l'obtenir du pape, ainsin que fit Charlemaigne, comme j'en parle ailleurs. A grand peine ce bon roy eust faict le traict, sur le poinct de sa foy donnée, que fist un de ces ans le pape Sixte, le plus redoubté pape pour la justice en toute l'Italie qui fust jamais. Duquel et de sa sœur ayant esté faict un Pasquin, sur ce que ledict Pasquin, vestu d'une chemise fort salle, se plaignoit qu'elle n'estoit point blanche, et que sa lavandière l'avoit quicté pour se faire duchesse: il disoit cela parce que la sœur du pape, n'avoit pas longtemps qu'on l'avoit veue lavandière et laver le linge; et le pape l'osta de ce mestier et la fit duchesse, comme de vray il avoit raison de l'anoblir. Il fust si en collere qu'il fit faire un bandon que quiconque sçauroit l'auteur de ce Pasquin ou l'auroit faict luy-mesmes, en luy revellant qu'il luy donnoit la vie sauve et dix mille escus. L'auteur fust si

1. Voy. encore Bellesorest, t. 2, p. 1367; *Hist. de Navarre*, par Favyn, p. 390.

impudent et si cupide du lucre, que luy-mesmes se vint accuser à Sa Saincteté, et luy dire franchement qu'il l'avoit faict, et demander son sallaire promis par le bandon. Le pape, l'arregardant, luy dict : « C'est raison. Ce que je t'ay promis je « te le tiendray ; et pour ma vie je ne voudrois te « faucer la foy. Parquoy je te donne la vie ; et « viste, qu'on luy donne les dix mill' escus : « mais aussy ce que je ne t'ay promis je le tien- « dray, qu'est qu'on luy couppe le poing et la « main qui a si mal escript, afin qu'il te ressou- « vienne de n'escrire jamais plus parolles si scan- « dalleuses et touchans de si près. » Force grans personnages n'eussent pas si effrontement, en un tel faict si scandalleux et injurieux, gardé leur parolle. Et pour ce, faut louer ce grand pape, monstrant en cela qu'il importe beaucoup souvant à garder et rompre sa foy, et qu'il y va de la consciance, de la grand consequance et de l'honneur d'aller à l'encontre, ainsin que j'en faicts un discours ailleurs assez beau, et remply de beaux et bons exemples de nos temps.

CHAPITRE XXX[1].

72. *Le seigneur Jehan-Jacques Trivulse.* — 73. *Theodore Trivulse.*

Le seigneur Jehan-Jacques Trivulse[2] fust un grand capitaine italien, toutes-fois très bon François, et qui fist de très grandes monstres d'armes pour le service de la France, pourtant mal recogneu du roy François premier, qui, ayant conceu quelque leger soubçon contre luy, par la suscitation de M. de Lautreq, qui luy porta de l'envie, le deffavorisa fort de ses bonnes graces; de telle façon que ledict roy estant un jour à Chartres[3], et par un matin tournant de la messe, s'estant faict porter ledict Jehan-Jacques dans une chaire (estant fort boiteux, goutteux et attainct de quatre-vingts ans, et fort cassé des grandes corvées de guerre qu'il avoit faict et souffert en sa vie), ainsin que le roy vint à passer sans faire semblant de l'avoir veu, ledict Jehan-Jacques s'escriant, luy dict : « Sire, ah! Sire, au moins un mot d'audiance! »

1. Ce chapitre, ceux du prince de Melphes et du maréchal Strozzi, se trouvent aussi dans le manuscrit 120, mais disséminés au milieu des articles consacrés aux capitaines françois.

2. Jean-Jacques Trivulce, marquis de Vigere, né à Milan en 1438, mort à Chartres au mois de décembre 1518.

3. François I séjourna à Chartres au mois de novembre 1518. Cette aventure peut dater de cette époque.

Le roy, tournant la teste de l'autre costé, ne le voulut ouir. Dont ce bon homme conceut si grand despit, que de là il s'alla jetter dans le lict et n'en releva jamais jusques à ce qu'il fust mort. Et comme durant sa malladie on en dict la cause au roy, touché en sa consciance, l'envoya visiter; mais pour toute responce il dict : « Helas! il n'est « plus temps : son desdain qu'il m'a usé et mon « despit ont desjà faict leur operation en moy; « je suis mort. » Le roy puis amprès en fust fort marry, et s'excusa fort de ne l'avoir bien recogneu en ses services notables qu'il avoit faict aux rois Charles VIIIe, Louis XIIe et à luy mesmes.

M. de Lautreq fust cause de sa deffaveur, comme j'ay dict, par le moyen de madame de Chasteau-Briand, sa sœur, que le roy aimoit [1]. Aussy, quelque temps amprès, Dieu permit qu'il eust sa venue [2] amprès qu'il eust perdu l'estat de Milan. Et tout ainsin que le roy ne fist cas dudict Jehan-Jacques, et le desdaigna de ne vouloir parler à luy, de mesmes le roy en usa envers M. de Lautreq; à qui voulant faire ses excuses de sa perte de Milan, Sa Majesté ne le voulut voir ni ouir que par seconde personne (dict-on) pour le commancement, et amprès tellement quellement il parla à luy.

Ainsin ces deux personnes furent traictées de mesme façon, selon la voulonté de Dieu; mais

1. Branthôme est le premier qui ait parlé des amours de François Ier et de madame de Chateaubriand; Varillas, le premier qui ait publié les circonstances secrètes de la fin tragique de celle-ci.

2. Sa *venue*, son épreuve. On dit dans le même sens, en anglois, *visitation*.

à l'un le despit luy transperça le cœur, et mourut; et l'autre traisna quelque temps amprès, non sans en porter longuement le desdain et le despit sur l'ame; car ces deux subjects sont deux maux certes incurables à un homme genereux.

Ce brave capitaine donc, le seigneur Jacques, mourut ainsin. Et dict on de luy que lors qu'il voulut mourir, il avoit ouy dire à quelques philosophes que les diables hayssoient fort les espées et en avoient grand frayeur, et s'en fuyoient quand ilz les voyoient blanches en l'air et flamboyer. Tel fust l'advis de la Sibylle quand elle mena Æneas aux enfers, et qu'elle le vist à l'entrée de la porte avoir peur de messieurs les diables : « Non, non, dict-elle, n'aie point de peur; tire seulement ton espée : *Vaginaque eripe ferrum*. » Aussy ledict seigneur Jehan-Jacques, fondé sur telle opinion, lors qu'il voulut mourir, il se fist mettre son espée sur le lict toute nue près de luy, et tant qu'il peut il la tint en lieu de croix comme les autres; et de vray, l'espée portoit la croix sur elle et luy servoit d'autant; et aussy que, cependant qu'elle renvoyeroit les diables, luy voyant ainsin en la main, eussent peur et ne s'approchassent de luy pour luy enlever et emporter son ame avecqu' eux; et par ainsin, ne s'en osans approcher de luy, ell' eust loisir de s'eschapper et passer par la porte de derriere, et s'envoller viste en paradis [1]. L'invantion et la ruse n'en eust pas estée mauvaise s'il eust peu tromper de ceste façon ces messieurs les diables, qui se meslent de tromper les pauvres humains.

1. Rabelais a rappelé cette mort. (*Pantagruel*, liv. III, ch. 23.)

[Monsieur de Grignaux[1], chevalier d'honneur de la roine Anne, bon rompu s'il en fust onques, fist mieux, car estant en ambassade à Rome, il rencontra un jour une troupe de cardinaux assemblez qui s'en alloient conjurer un diable et le jetter hors d'un pauvre tormanté : « Ah! dict-il, « je m'en vais avecque vous autres. — Ne faictes « pas, luy dirent-ilz, car vous n'estes pas en « estat comme nous, et le naturel des diables « est, quand on les sort ainsin, ilz se jettent dans « un autre corps qu'ilz rencontrent, s'il n'est pas « bien preparé et net de sa conscience. — Je « feray mieux, dict-il, car je me mettray dans le « benitier jusques au cul, et empliray ma bouche « d'eau beniste; par ainsin, les deux trous bien « preparés et bouchés, le diable n'y pourra en- « trer. »]

Voilà donc ce grand capitaine mort, ayant ordonné que son corps fust porté ensepvelir à Milan; ce qui fust faict, et fort honnorablement. Sur sa sepulture fust mis : *Hic quiescit qui nunquam quievit*, « Icy repose qui ne reposa jamais[2]. » M. de Montluc, amprès sa mort, et sur son exam-

1. Jean de Talleyrand, chevalier, seigneur de Grignols et de Fouquerolles, prince de Chalais, chambellan de Charles VIII. Il avoit épousé Marguerite de La Tour, fille d'Anne de La Tour, vicomte de Turenne, et de Marie de Beaufort. C'est d'elle et de lui qu'il est question dans la XXXIXe Nouvelle de l'*Heptaméron* de Marguerite d'Angoulême. Branthôme en parle assez longuement dans la vie d'Anne de Bretagne, et plus loin il nous apprend que ce fut Grignols qui prévint Louise de Savoie des intrigues du comte d'Angoulême avec Marie d'Angleterre.

2. C'est dans l'église Saint-Nazaire de Milan qu'on lisoit cette épitaphe.

ple, a pris ceste devise, ainsin qu'on la voit dans son livre.

L'occasion principalle qui esmeut le roy à disgratier ledict seigneur Jehan-Jacques fut qu'il s'estoit faict recevoir bourgeois des cantons des Suisses. Que pouvoit-il moins faire, qu'ayant perdu la bonne grace et l'appuy de la France, il falloit qu'il en cherchast ailleurs. Mais le roy le cognoissant homme prompt, remuant et de peu de repos, il craignoist qu'il fist quelque mauvais remuement, avecque ces gens prompts et legers de ce temps, contre luy et sa duché de Milan, voire au cœur de la France. S'il se doubtoit de cela, il avoit raison de se deffier de luy.

Le roy Louys XIIe n'en eust pas telle deffiance quand il luy donna le gouvernement absolu de sadicte duché. Lequel, quand on luy remonstra qu'il faisoit faute de donner une telle charge à un homme estranger, et qui estoit de la patrie, et mesmes sur une nouvelle conqueste, il respondit qu'il se sentoit si assuré de sa fidellité et prudhommie, qu'il avoit desjà tant bien manifestée au roy Charles VIIIe, qu'il croiroit fort bien qu'il ne luy fairoit faux bond; et quand bien il l'entreprendroit, il se tenoit assez puissant et courageux pour luy rompre la teste, et au duc de Milan, s'il se conferoit [1] avecque luy. D'advantage, le naturel de ce roy estoit fort de l'aimer; et luy avoit grand credit auprès de Sa Majesté, jusques là qu'il le fist son compere, ayant tenu sur les fonds sa seconde fille, madame Renée de

1. Peut-être faut-il lire *confédéroit*; d'ailleurs le sens n'est pas douteux.

France, despuis duchesse de Ferrare; qui luy fust un tel honneur, qu'un des plus grands princes de la chrestianté s'en fust fort contanté et bien gloriffié.

Voilà enfin ce grand capitaine, amprès plusieurs beaux exploicts faicts de sa main et de sa cervelle, mort en l'aage de quatre-vingts ans.

73. — Il eust un cousin [1] qui fust Theodore Trivulse, marquis de Pisqueton [2], general du roy d'Espaigne premierement, puis des Venitiens, amprès du roy François premier; qui, pour ses valleurs et merites, commanda pour le roy en Italie, et fist si bien que le roy le fit chevallier de son ordre, et puis mareschal de France, amprès gouverneur de Lyon, comme l'avoit esté aussy auparadvant Jehan-Jacques; et tous deux se portarent si bien en ceste dernière administration de ville, que le peuple en demeura fort content.

Ce Theodore mourut le mesme jour de sa nativité, aagé de soixante quinze ans [3]. Le roy luy fit de grands biens, et à son frere le cardinal Trivulse, et le fit evesque de Perigueux.

1. Lisez *un neveu*, selon Guichiardin, liv. VI.
2. Pizzighitone.
3. A Lyon, sans enfants, en 1531.

CHAPITRE XXXI.

74. *Le prince de Melfe.*

Monsieur le prince de Melfe[1] a esté certes un bon et sage capitaine, bien renommé parmy les siens et les nostres. Il fust de ceste grande maison de Carraciole, faicte par la roine Jehanne seconde de Naples, qui advança le seigneur Carraciole[2] dont est sorty le susdict prince. Elle le fist son grand seneschal, et l'aima par dessus tous ses favoris (j'en parle en la vie de ladicte Jehanne, selon l'histoire de Naples), et puis le deffit, sans que j'en parle plus.

Pour venir donc à nostre prince Carraciole, M. de Lautrecq, en son voyage de Naples, envoya don Pedro de Navarra assieger sa place de Melfe (comme j'ay dict cy devant), où s'estoit ledict prince enfermé, pour l'assurer mieux, avecque sa femme et ses enfans. Il y soubstint le siege et les assauts qu'on luy donna si vaillamment,

1. Jean Carraccioli, prince de Melphes, grand sénéchal du royaume de Naples et maréchal de France, né vers 1480, mort à Suze en 1550.

> Le bon prince de Melphe apparoist davantage,
> Excellent ornement, mais rare, de nostre age.
>
> (*Les Tragiques*, Ed. Jannet, p. 172)

2. Jean Carraccioli, amant de Jeanne II, assassiné par elle en 1432.

qu'enfin il y fust pris au dernier assaut, qu'on dict et se list que ceste prise rapporta de morts près de cinq mille personnes.

Les autres places, à cet example, et craignans pareil carnage, se rendirent toutes, fors Naples, Gayette et Manfredonia, et quelques autres petites places de la mer, loingtaines du camp.

Ce prince pris, ses biens et moyens pris, pillez et saccagez, comme sa place, il eust recours à l'empereur pour payer sa rançon, qui la reffusa, et luy en fist de mesmes comme son ayeul fist à don Pedro de Navarre. Que pouvoit donc moins faire ce brave prince, amprès avoir si bien faict, combattu, battaillé, et mal recogneu, que d'avoir recours au roy son ennemy, et se reconcillier avecque luy? qui le receut très humainement, le remit en sa grace, luy donna sa rançon, luy fist des biens, tant à luy qu'à ses enfans, en biens d'eglise et autres, se servit de luy; qui de son costé, point ingrat, le servit aussy très bien aux guerres de France et mesme en la duché de Luxembourg et en la ville d'Arles, qu'il tint à la barbe de l'empereur au voyage de Provance[1], et luy fist recevoir la honte entière, pour avoir entrepris ce voyage, par l'advis et mocquerie qu'il donna à Anthoine de Leve, qu'il se donnast bien garde de s'amuser au Piedmont et d'attaquer Thurin, comme estoit son dessain, ains qu'il tirast droict en France et se ruast sur la Provance; que jamais il n'y fist si beau et bon; en luy alleguant des raisons si belles et si peremptoires, que ledict Anthoine y prenant goust,

1. L'expédition de Charles Quint en Provence, en 1536.

pensant qu'il en parlast à bon escient pour faire son accord avecque l'empereur par ce moyen, il le creut et y fust si beau et si bien inganné de ce bigu [1] qu'il en mourut de despit, voyant que ses affaires alloient tout au rebours à Aix, n'ayant peu atteindre Sainct Denis en France, où il avoit proposé d'estre enterré; mais ce fust en celuy [2] de Milan. J'en parle ailleurs.

Certes, ce prince fist là deux bons services au roy, celuy là et la garde d'Arles, où il eust bien de l'affaire pourtant par le dedans, à cause de la sedition des soldats qui s'y esmeut; où il monstra bien qu'il estoit un très sage et pollitique capitaine. Voyez nos histoires. Du despuis, il le servit bien en plusieurs endroicts de la France, et surtout en la duché de Luxembourg, comme j'ay dict.

Pour fin, pour ses merites, ce roy le fist mareschal de France, capitaine de cent hommes d'armes, chevallier de son ordre, et son lieutenant general en Piedmont, où certes il y trouva bien de la besoigne à tailler parmy les bandes de gens de pied, qu'il trouva fort desreglées, si qu'elles ressembloient mieux bandes de brigans que de soldats, bien que ce grand M. de Langeay

1. Fig. Embarrasser, comme celui qui, ayant à juger de l'âge d'un cheval, en trouve un qui a naturellement les dents obliques, avec le creux et la marque noire, comme les chevaux dits *bigus*, lesquels les ont ainsi de naissance. — Selon d'autres, *donner le bigu*, c'est donner un *croc-en-jambe*, au propre et au figuré. L'étymologie est la même que gigue. On a changé le g en *v*; puis, avec la prononciation gasconne, le *v* est devenu *b*, d'où *bigu*.

2. L'église de Saint-Denis, à Milan, où A. de Leyva fut enterré.

y eust passé et mis quelque regle et pollice; mais ilz avoient discontinué pour peu de temps. Il y mit donc si bon ordre et une discipline si rigoureuse, que, puis amprès, la milice de par delà ressembloit mieux un' escolle bien refformée de sages escolliers que de soldats. Ce que sceut très bien refformer amprès luy, et l'ayant appris de luy, M. le mareschal de Brissac, comme j'en parle ailleurs.

Si que j'ay ouy dire d'une punition d'un soldat qui avoit pris une poulle à un vivandier; on la luy fist manger toute rostie avec la plume. Je ne sçay s'il est vray; mais cela estoit impossible[1]. Un soldat de qui un barbet avoit pris une poulle en cheminant eust été passé par les picques, sans qu'il prouva que son goujat, qui le tenoit en laisse, s'estoit eschappé de luy.

Le brave capitaine Mazères, dont je parle ailleurs, qui fust deffaict en la conjuration d'Amboise, ayant rencontré une trouppe d'oisons, en se jouant et riant il leur demanda s'ilz vouloient point venir soupper avec luy. Il luy sembla (ou le fist accroire) qu'ilz luy avoient respondu en leur jargon et en piolant : *Ouy, ouy, ouy*; comme de vray, à les ouir pioler, on diroit qu'ilz disent *ouy, ouy* : il en prit deux et les mena soupper avecque luy. Il fust pris et mené dans le chasteau de Thurin, et y demeura quinze jours prisonnier. Et y eust demeuré plus, sans qu'on trouva le traict plaisant et de risée, et aussy qu'il avoit l'humeur fort bizarre, très brave soldat pourtant.

Un caporal, n'ayant pas bien posé ses senti-

1. Je crois qu'il faut lire : *possible*.

nelles comme il devoit, et l'on pensoit bien qu'il alleguast ses raisons bonnes, meilleures possible que son capitaine pouvoit produire, fust harquebuzé, armé de toutes ses armes. Encor celuy passe; car il ne faut aller jamais contre le commandement du capitaine, ni entreprendre sur luy, encor qu'il face mieux que luy.

Je compterois force autres rigueurs et punitions faictes en Piedmont soubs ce prince et M. de Brissac, qui vint amprès; je n'aurois jamais faict; toutes fois j'en dis d'autres ailleurs.

Or, advant que ledict M. le prince allast en Piedmont, le roy [1] l'envoya en Guyenne, et sur tout à Perigueux [2], sur la revolte de la gabelle; où ilz avoient blessé à mort le commissaire du roy y estably pour cela, nommé Brandon. Le roy luy donna pour commissaire et adjoint le president Cotel, très habile Auvergnat et grand senateur [3], qui ne crioit que sang et corde; M. le prince parloit de clemence et misericorde. Que c'est d'un' ame genereuse, que luy, estranger et point François, aimoit la vie du François; et l'autre, Auvergnat françois, aimoit la mort de son semblable François. Enfin, la douceur de l'un emporta la rigueur de l'autre; et ce bon prince s'y comporta si sagement qu'il y eust peu de sang respandu, encor qu'il y eust grand quantité de prisonniers, que les prisons de Perigueux n'y pouvant suffire à les tenir enfermez, il en fallut envoyer plus d'une centaine dans la grosse

1. Henri II.
2. En 1548.
3. Je soupçonne ici un mauvais jeu de mots : *sénateur*, pour celui qui saigne, qui fait couler du sang.

tour de Bourdeilles, ayant esté commandé mon père par le roy d'assister et d'accompagner mondict sieur le prince là; ce qui luy fascha fort, car c'estoit contre ceux de sa patrie. Toutesfois, pour obeir au roy, car c'estoit un roy à qui ne falloit contredire, il y alla, et aussy qu'il aimoit et honnoroit fort mondict sieur le prince, pour l'avoir veu et cogneu d'autresfois, estans jeunes tous deux au royaume de Naples, quand nous le tenions, et aux guerres de France aussy, et pour luy estre donné du roy pour adjoinct et comme des premiers de la patrie; et pour ce luy deferoit fort. Enfin, amprès quelques legeres executions de justice, les choses se passarent doucement avecque force pardons. J'ay veu le portraict de ce bon prince entre les mains de madamoiselle d'Atrie, aujourd'huy madame la contesse de Chasteau-Villain, sa petite fille, de la noble maison d'Aqua Viva, et des grandes du royaume de Naples, et peux dire de ceste très honneste princesse qu'elle a esté l'une des sages, vertueuses, belles et bonnes filles de la court, et a continué ainsin, et mariée et vefve qu'elle est aujourd'huy. Par ce portraict elle ressembloit fort à M. son grand pere, qui, par son portraict aussy, monstroit un très beau et honorable vieillard, et qui avecque sa grand barbe blanche on l'eust bien pris et jugé tousjours pour un grand et sage capitaine. J'ay ouy dire à une grand'dame de la court de ce temps que le roy François en faisoit un grand cas, et ne le traicta point en estranger ni reffugié, mais en naturel françois : ce qui se devoit faire, tant par charité et son honneur que pour mieux attirer à soy les autres estran-

gers; ainsin que fist ce grand sultan Solliman, duquel j'ay leu un traict noble (parmy ses autres beaux) dans une lettre imprimée qu'escrivoit un providadour [1] de Cataro à M. Bembo, où il dict que Ullaman Bassa avoit esté adjourné de comparoistre à la porte du Grand Seigneur pour raison de plusieurs accusations faictes contre luy, à cause de quelques exactions, pilleries et concussions exercées par luy au pays de Scutary; et n'est doubte (dict la lettre) qu'il ne l'eust faict mourir très cruellement, n'eust esté qu'il estoit Persan, et que pour luy faire service il avoit quitté son pays, ses moyens et son prince, et s'estoit revolté du grand Soffy; d'autant que les grands sultans (dict la lettre) ont pris en coustume de faire grand compte de ceux qui renoncent à leur patrie et à leur prince, et se retirent vers eux; et que, pour grandes fautes qu'ilz commettent, pourveu que ce ne soit contre l'estat ni contre la personne, ilz ne les punissent, ains, dissimulans sagement l'affaire, font semblant de n'en tenir compte, affin d'encourager les autres à faire le semblable et de se revolter. Voilà comment ce prince mahommetan apprend la leçon aux princes chrestiens en cela; ainsin que nostre roy François fist à ce prince de Melfe et à tous autres estrangers se retirans vers luy, blasmant l'empereur Charles, qu'il sçavoit (disoit-il) très bien desbaucher, pour s'en servir, les pauvres estrangers, mais amprès les avoir enchouez comme un pauvre navire dans la vase et s'en estre servy, il n'en

1. *Providadour*, provéditeur, magistrats chargés par la république de Venise du gouvernement d'une province.

faisoit plus de compte : comm' il fit de M. de Bourbon (disoit-il), du duc de Savoie, Charles, et du marquis de Salusse, qui, tous trois, furent malheureux et fort fatals[1] pour avoir pris son party[2]. J'en parle ailleurs. Et nonobstant il recompensa très bien les pauvres bannis serviteurs de M. de Bourbon, d'aucuns desquels furent Le Peloux, Monbandon, La Mothe des Noyers, Laliere, Lursinge, Des Guerres, La Chappelle Montmoreau, et force autres.

Encor ay je ouy dire que le roy François disoit que, quant l'empereur sceut la mort de M. de Bourbon, il ne le regretta guieres, et dict que c'estoit une belle despesche pour luy, car, s'il fust eschappé victorieux de Rome, il se fust

1. *Fatals*, jouets de la destinée, poursuivis par un sort malheureux.

2. Dans son premier travail, Branthôme n'accusoit pas Charles-Quint. Voici la variante que nous fournit le manuscrit 120 : « [*Ainsin que fist l'empereur Charles à Monsieur de Bourbon, lequel il receut en un très grand honneur en Espaigne quand il le fust trouver, allant au devant de luy jusques par delà la porte de sa chambre, le fist asseoir près de luy,* visum visu, *comme on dict, et tousjours le fist tenir couvert. Mais ce n'estoit pas tout cela que demandoit M. de Bourbon, car il estoit assez grand de soy pour tels honneurs et respects luy estre defferez; mais il demandoit sa sœur pour espouse, qu'il luy avoit promis, et puis la donna au roy; mais il s'excusa qu'il ne pouvoit disposer de sa sœur ni de sa vollonté en tel cas, qui aimoit mieux espouser le roy que le vassal. Mais, hors cela, ne le comprist-il pas bien advant dans ce traitté de paix de Madrid, où il le faisoit remettre dans tous ses biens et terres? Ne le fist-il pas son lieutenant general en Italie? Aussy le servist-il bien, car il luy aida fort à bastir sa bonne fortune. De plus, comment a il bien recompansé ses serviteurs, et ambrassez et recuilliz amprès la mort de leur maistre, ne sachant où aller, comme le Pelloux*, etc., etc.]

rendu si glorieux et si grand, qu'il luy eust donné bien de l'affaire à le contanter; ou que, de luy mesme, ayant les cartes en main, il se fust contanté sur les terres et les biens dudict empereur : il n'en faut pas doubter.

Or, pour retourner encor à M. le prince de Melfe, il eust très juste occasion du roy de se contanter fort de luy, car, outre les biens qu'il luy fist, il le caressoit, luy portoit honneur, et luy faisoit très bonne chère : ce que demande fort un pauvre estranger, et sur tout d'estre point desdaigné, mocqué, ni bafoué, car ce seroit pour le desesperer du tout, voire pour faire un coup de sa main.

Ceste grande roine de Navarre, Marguerite, l'honnoroit fort et le plus souvant commandoit à sa dame d'honneur, qui estoit madame la seneschalle de Poictou, de la maison du Lude, et ma grand'mere, de le mener disner ou soupper avecqu' elle en sa seconde table; ainsin qu'est la coustume et la grandeur de la dame d'honneur, de manger tousjours à un' autre table dans la mesme salle ou sallette de la roine sa maistresse, quand elle mange; et le plus souvant Sadicte Majesté envoyoit toujours quelque chose de bon de son plat à mondict sieur le prince pour en manger et taster pour l'amour d'elle. En quoy ledict prince s'en ressantoit très honnoré et favorisé. « Car (disoit-elle), ces pauvres princes et « seigneurs estrangers qui ont quicté tout pour « le service du roy mon frere, ilz n'ont pas leur « ordinaire, leur train de court, et leurs commo- « ditez comme ceux de la patrie. Il les faut grat- « tiffier de tout ce qu'on peut, bien que la table

« du grand maistre ne leur faut point jamais; « encor ceste gracieuseté que je leur fais leur « touche plus au cœur. » Et souvant luy envoyoit toujours quelques honnestes parolles de sa table à l'autre, et quelques demandes et advis; à quoy ce bon prince respondoit pertinamment, au grand contantement de la roine. Le roy François en aimoit fort la roine sa sœur, qui par pareilles faveurs estoit coustumiere à luy gaigner et entretenir ses bons serviteurs.

Oncques puis toujours ce bon prince aima uniquement ma grand'mère; et le monstra à l'endroict de son petit-fils le capitaine Bourdeilles, mon frere, quand il alla en Piedmont, aagé de dix-huit à dix-neuf ans, à qui il faisoit tous les honneurs et les bonnes cheres du monde, et ne l'appelloit jamais que *fillol mio di Bordeilla*. Et bien qu'il fust un jeun'homme fort escallabreux[1], querelleux et prompt de la main, jamais, nonobstant ses ordonnances, il ne le fist mettre dans le chasteau prisonnier, comme beaucoup d'autres qui estoient d'aussy bonne maison que luy; mais le faisoit venir devant luy, luy faisoit à part force reprimandes, petites menaces et remonstrances, affin qu'il n'y retournast plus. Mais pourtant les mains luy desmangeoient tousjours, et, sans l'amitié et le respect qu'il portoit à sa grand'mere, son pere et sa mere, il l'eust chastié un petit; mais jamais il ne luy fit pis que cela. Aussy peu à peu il le creust, et se corrigea tant qu'il vescut; mais amprès sa mort, et M. de Brissac

1. Escalabreux, de l'espagnol *descalabrado*, crâne, mauvaise tête, bravache.

rentré en sa place, il ne fust pas si sage, et toujours frappoit. Mais de regret qu'il eust de la mort dudict prince, et craignant que ledict M. de Brissac ne supportast ses jeunesses comme avoit faict le prince, il quicta le Piedmont et s'en alla à la guerre d'Hongrie et de Parme, et retourna encor au Piedmont, où il avoit une compagnie dans Montevis; et puis le quicta là tout à plat, et s'en vint à la guerre d'Allemaigne que le roy Henry dressa, où il fust blessé à la mort devant Cimay [1], à l'assaut, puis au siege de Metz blessé de trois grandes harquebuzades, dont il en cuida mourir sans le bon secours; et pour la troisiesme fois fust tué à l'assaut de Hesdin, d'une canonnade qui luy emporta la teste. Je me fusse bien passé (dira quelqu'un) d'avoir faict ceste petite disgression: tel a esté mon plaisir; la lise qui voudra.

Or, pour finir le discours de nostre prince, il mourut à la fin en Piedmont, couronné de beaucoup de vertus et de loüanges, et fust placé à M. de Brissac, qui eust son gouvernement et sa mareschaussée, et la moitié de ses gens d'armes pour faire les cent de mareschal; car il en avoit paradvant autres cinquante.

J'ay ouy dire que, quand il alla et fust en Piedmont, il dict qu'il voudroit avoir donné beaucoup de son vaillant, et qu'il eust peu conferer avec mondict sieur le prince deux jours advant sa mort, pour apprandre de luy beaucoup de belles instructions, à s'en servir en sa charge.

1. Chimay, en 1552, lorsque Henri II, allié aux princes protestants, commença la guerre contre l'empereur et s'empara des Trois Evêchés.

M. Ludovic de Birague, et le president de Birague, despuis chancellier, luy dirent : « Monsieur, il n'y a rien de perdu. Conferez et consultez souvant avecque les bons capitaines qui, « faicts de sa main, sont restés icy; ilz vous en « enseigneront et vous en diront prou. Mais si « vous les desdaignez et voulez faire tout de « vostre teste, il vous en ira mal. » Et de faict il les creust et s'en trouva très bien, comm' il a paru.

Ledict M. le prince laissa amprès luy son fils [1], qui fust abbé de Saint-Victor lez-Paris, abbaye de dix mille livres de rente, et puis evesque de Troyes en Champaigne, et par amprès se fist de la religion reformée; contre qui je vis un jour, aux premieres guerres, M. le grand cardinal de Ferrare, Hypolite, se courroucer fort un jour en la chambre de la roine, non en sa presence, luy remonstrant sa faute, et s'il luy siedsoit [2] bien de tenir une si grande dignité eclesiastique, et en exercer la religion contraire. Il dict ses raisons fort bien, ne se rendit point, sans s'estonner, et que c'estoit Dieu qui l'avoit inspiré. Ce ne fust sans disputes; car ce prince evesque estoit fort sçavant.

Il fist un bon service au roy et à Paris, lorsque l'empereur vint en France; car il fist et

1. Jean-Antoine Carraccioli, né à Melphes, mort dans sa terre de Châteauneuf-sur-Loire en 1569. D'abord chanoine de Saint-Victor, il en fut nommé abbé en 1543. Sacré évêque de Troyes en 1551, il ne tarda pas à embrasser le protestantisme. Ses diocésains le nommèrent leur ministre : il leur prêcha les nouvelles doctrines et les mit aussitôt en pratique en quittant le célibat.

2. Au lieu de *séyoit*.

dressa tout à coup deux regimens, l'un d'escolliers, et l'autre de moines et religieux des plus propres à porter les armes; dont il s'en trouva de dix à douze mille aguerris si bien, qu'ils aidarent à faire un bon corps de ville pour faire guerre et deffanse, de sorte que cela donna à songer à l'ennemy, avecque M. le cardinal du Bellay, qui estoit un autre brave homme d'eglise et de guerre et tout, voire bon capitaine. Assurez-vous qu'ilz eussent faict honte et peur, avecque d'autres gens aguerris, à l'empereur, s'il se fust approché des murailles, qu'il avoit tant menassé. C'est assez parlé de ce subject.

CHAPITRE XXXII.

75. *M. le mareschal de Strozze.*



Encor que j'aye parlé de M. le mareschal de Strozze[1] au chapitre des couronnels[2], si faut-il que j'en parle encor, car un si grand capitaine ne se peut contanter de si peu d'escriture ni de gloire.

Il fust en ses premiers ans bien nourry et instruict aux lettres par le seigneur Philippe Strozze son pere; de sorte que, pour y estre très parfaict, son pere le voulut à l'eglise. Mais, pour avoir

1. Pierre Strozzi, fils aîné de Philippe Strozzi et de Clarice de Médicis, mort le 20 juin 1558, fut enterré à Epernay.
2. Il lui consacre un article spécial; puis il en parle çà et là.

esté reffusé d'un chappeau de cardinal, il quicta tout de despit, et prit les armes, non pas pourtant qu'il discontinuast jamais les sciences, encor qu'il fust à la guerre, ne list et n'en escrist, à l'imitation de Jules Cæsar et autres grands capitaines romains, lesquels, parmy leurs plus grandes armées, se servoient tousjours de quelqu' heure du jour ou de la nuict pour lire, ainsin qu'en tel estat fust surpris Brutus, par son mauvais ange, le soir avant la battaille de Philipes, voire quelques jours advant; ainsin que faisoit ce grand mareschal, ne voulant oublier ce qu'il sçavoit, et aussy qu'il sçavoit grandement faire son proffit de ce qu'il lisoit pour les expedicions de guerre; et s'en servoit (disoit-il) autant que de l'art et pratique de guerre. Ce que me dict un jour le bon homme feu M. de Sansac[1], le reprenant pourtant de quoy il s'amusoit trop à pratiquer ce qu'il lisoit dans les histoires; car autres modes, autres formes de guerre, sont aujourd'huy qu'alors; mais pourtant la pratique de force invantions anciennes, et force finesses et stratagemes et subtillitez n'est point mauvaise, qui les sçait bien faire valoir en temps et lieu. J'en alleguerois force que nos capitaines de nos temps ont emprumptez des anciens, et les ont renouvellées et mises en œuvre; mais je serois trop long, et ce discours doit être mis à part, car il faut qu'il soit ample et long. Je le remets au chapitre que j'espere de faire touchant les stratagemes et astuces militaires.

Pour plus grande preuve que j'aye jamais veu

1. Jean Prevost, baron de Sansac.

de mondict sieur le mareschal, pour ne l'avoir jamais conversé (car j'estois trop jeune quand il mourut), de son sçavoir, ç'a esté les *Commantaires de Cæsar* qu'il avoit tournez de latin en grec, et luy-mesmes escrits de sa main, avecque des *Commants latins*, *additions et instructions pour gens de guerre*, les plus belles que je vis jamais, et qui furent jamais escriptes. Le langage grec estoit très beau et très eloquant, à ce que j'ay ouy dire à gens très sçavans qui l'avoient veu et leu, comme M. de Ronsard et M. Daurat, s'estonnans de la curiosité de cet homme à s'estre amusé de faire ceste traduction, puisque l'original estoit si eloquant latin, et disoient le grec valoir le latin. Voilà ce que je leur en ay ouy dire, car j'entends autant le grec comme le hault alleman; mais sçachant un peu de latin, je trouvois les Commants très beaux et dignes d'un grand homme de guerre [1].

M. de Strozze son fils m'a monstré souvant ce livre, et permis de lire dedans devant luy, mais non jamais de le transporter ailleurs, ce que j'eusse fort voulu pour en desrober les plus beaux traicts; mais encor que nous fussions fort grands amis, il m'en reffusoit tout à trac, tant il en estoit jaloux. Je ne sçay ce qu'il est devenu; mais c'est grand dommage que ce livre n'est imprimé pour les gens de guerre. Il paroissoit bien

1. Strozzi est aussi l'auteur d'un petit recueil de vers italiens, souvent réimprimé à l'étranger et en France, et qui porte pour titre : *Stanze del poeta Sciarra fiorentino sopra la rabbia di Macone, testo di lingua recato a buona lezione dall' Ab. Jacopo Morelli*. Bassano, dalla typogr. Remondiniana, in-8. (Voy. Brunet, *Man. du libraire*, IV, 234.)

aussy que ce grand capitaine estoit bien amateur des lettres, car il avoit une très belle bibliotheque de livres. Je ne diray pas de luy comme le bon rompu le roy Louys XI disoit d'un prelat de son royaume qui avoit une très belle librairie et ne la voyoit jamais, qu'il ressembloit un bossu, qui avoit une belle grosse bosse sur son dos, et ne la voyoit pas. Mais M. le mareschal visitoit, voyoit et lisoit souvant sa belle librairie; elle estoit venue du cardinal Ridolphe, et acheptée amprès sa mort, qui estoit un très sçavant prelat. Ell' estoit estimée plus de quinze mill' escus, pour la rareté des beaux et grands livres qui y estoient. Du despuis la mort dudict mareschal, la roine mere la retira, avecque promesse d'en rescompanser son fils, et la luy payer un jour; mais jamais il n'en a eu un seul sol. Je sçay bien qu'il m'en a dict d'autres fois, en estant mal contant. Je croy qu'elle soit encor à Chenonceau [1].

1. Branthôme écrivoit ceci avant 1594, ou n'avoit pas eu connoissance du sort des livres de Catherine de Médicis, dont nous instruit l'extrait suivant :

« Extrait des registres de la cour de Parlement de Paris, du lundi 12 mars 1596 : Ce jour, après avoir veu par la cour les lettres patentes du roy données au camp devant Laon le 14 juin 1594, signées par le roy, et plus bas Revol, et scelées en cire jaune, par lesquelles et pour les causes y contenues, ledit seigneur déclare qu'il veut et entend que tous les anciens exemplaires, tant hebrieux, grecs, latins, arabes, que françois et italiens et autres, quels qu'ils soient, trouvez entre les meubles de la defuncte roine sa belle-mere, et qui ont esté et sont encores en la garde de messire Jean Baptiste Bencheviny, abbé de Bellebranche, soient joincts à sa librairie, auquel est enjoinct mettre tous lesdicts livres et exemplaires entre les mains du sieur d'Emery, nommé par ledict seigneur pour maistre de sa dicte librairie, lequel

Si ce seigneur estoit exquis en belle bibliotheque, il l'estoit bien autant en armurerie et beau cabinet d'armes; car il en avoit une grande salle et deux chambres que j'ay veu autresfois à Rome en son palais *in Borgo*[1]; et ses armes estoient de toutes sortes, tant à cheval qu'à pied, à la françoise, espaignolle, italienne, allemande, hongresque, à la boheme, bref de plusieurs autres nations chrestiannes, comme aussy à la turquesque, moresque, arabesque et sauvage. Mais qui estoit le plus beau à voir, force armes à l'antique mode des anciens soldats et legionnaires romains. Tout cela estoit si beau à voir qu'on ne sçavoit que plus admirer, ou les armes, ou la curiosité du personnage qui les avoit là mises.

Et pour plus aorner le tout, il y avoit un cabinet à part remply de toutes sortes d'engins de guerre, de machines, d'eschelles, de ponts, de fortifications, d'artiffices, d'instrumens, bref de toutes invantions de guerre pour offancer et se deffandre; et le tout faict et representé de bois si au naïf et au vray, qu'il n'y avoit là qu'à prandre le patron sur ce naturel, et s'en servir au besoing

J'ay veu despuis tous ces cabinets transportez à Lyon, que M. de Strozze dernier, son fils, fist transporter; que pour n'avoir estez conservez si

les prendra par inventaire sur celuy estant pour ledict abbé de Bellebranche, lequel en demeurera deschargé, etc. » (Voy. encore l'article de M. de Lincy intitulé : *Bibliothèque de Catherine de Médicis*, dans le *Bulletin du Bibliophile*, 1858, numéro de mai.)

1. Dans le quartier de Rome nommé il Borgo, ou le Trastevère.

curieusement comme je les avois veuz à Rome, je les vis tous gastez et brouillez, dont j'en eus deuil au cœur. Et ce en fut très grand dommage, car ilz valloient un grand or, et un roy ne les eust sceu trop achapter; mais M. de Strozze brouilla et vendist tout; ce que je luy remonstray un jour, car telle chose laissoit-il pour cent escus qui en valloit plus de mille. Et entr'autres choses rares que j'y ay remarqué, c'estoit une rondelle de coque de tortue marine, si grande qu'ell' eust couvert le plus grand homme qui fust esté, de la teste jusqu'au pied, et si dure qu'une harquebuzade malaisement l'eust peu percer de loing, et pourtant peu pesante. Il y avoit aussy deux queües de chevaux marins[1], les plus belles, les plus longues, les plus espesses et les plus blanches que je vis jamais. M. de Strozze m'en voulut donner une à Lyon, mais je n'en voulus point, car ell' estoit bien differante à celle que j'avois veue à Rome d'autre fois; car, pour n'avoir esté contre-gardée, ell' avoit desjà quasy laissé tout le poil, tant ell' avoit estée mangée des teignes et vermines.

J'auray possible esté trop long et fascheux à parler de ce cabinet d'armes; mais certes, si je me fusse voulu amuser à en racompter des particularitez, l'on y eust trouvé du plaisir à les lire.

Pour parler ast' heure de la personne de ce grand mareschal, il estoit un bel homme de corps et de visage, plus furieux pourtant que doux,

1. Probablement des queues de yaks ou de bœufs du Thibet, dont les Turcs ont fait des enseignes militaires.

encor qu'il aimast à rire, à bouffonner, et à dire le mot, ce qu'il sçavoit très bien faire, mieux en son langage qu'en françois, lequel il ne parloit si souvant que le sien. Surtout il aimoit fort à se jouer avec Brusquet [1] et luy faire la guerre et de bons tours; aussy Brusquet luy rendoit bien son change, et luy en faisoit de bons.

Le jour d'une bonne feste, mondict sieur mareschal estant comparu devant le Roy, fort bien en poinct, et mesmes d'un beau manteau de vellours noir en broderie d'argent à manches, ainsin qu'on portoit de ce temps, Brusquet, qui avoit envie de ce manteau, alla soudain faire provision en la cuisine du roy d'une lardoire et force lardons; et ainsin qu'il entretenoit le roy, Brusquet lui larda quasy tout son manteau de ces lardons par derriere sans qu'il s'en advisast; et puis, Brusquet

1. On verra plus bas l'histoire de ce personnage. Selon son habitude, Branthôme ne commence jamais par le commencement. Cet assaut d'*espiégleries*, qui conduiroit aujourd'hui les plaisants en cour d'assises et aux galères, se passoit vers le milieu du XVIe siècle. — On sait peu de chose sur Brusquet en dehors de ce qu'en a dit Branthôme; il a cependant oublié dans sa longue digression cette jolie idée de Brusquet, qui avoit offert à Henri II de le soulager du poids de la couronne plusieurs mois par année; le roi, en retour d'un certain prix fixé par Brusquet, auroit déclaré son *office de souverain* alternatif. Voyez les *Dialogues du nouveau langage françois italianisé*, éd. 1583, p. 251. — On trouve encore quelques renseignements sur ce singulier personnage dans l'*Apologie pour Herodote*, chap. XXI. — J. Girard (*Stichostratia*, Lyon, 1552, in-4, p. 95) lui consacre un huitain. — *Perroniana et Thuana*, 2e éd., p. 36, et *Le Fort inexpugnable du sexe féminin*, par de Billon, 1555, p. 24, citent aussi plusieurs plaisanteries de Brusquet que n'indique pas Branthôme.

tournant M. le mareschal par le derrière vers le roy, lui dict : « Sire, ne voilà pas de belles ai-« guillettes d'or que M. le mareschal porte en son « manteau ? » Ne faut point demander si le roy s'en mit à rire, et M. le mareschal aussy ; et sans se fascher autrement ni le frapper, car il ne frappoit jamais, et prenoit tout en jeu ce qu'il luy faisoit, mais ne faisoit que songer pour luy rendre, ne luy dict autre chose en son langage, sinon : « Va, Brusquet, et tu voulois avoir ce manteau : « prends-le, et va dire à mes gens qu'ils m'en « portent un autre ; mais je t'asseure que tu le « payeras. »

Au bout de quelques jours, que Brusquet n'y pensoit pas, M. le mareschal le vint voir à son logis de la poste [1], où il y avoit esté plusieurs fois, et avoit bien veu, espié et recognu son cabinet où il mettoit sa vaisselle d'argent, car il en avoit, le gallant! force, moitié par dons qu'on luy faisoit, moitié par rapine qu'il faisoit aux princes et aux grands, et là emmena avecque luy un matois serrurier, fin et habile à crochetter sarrures qu'il n'en fut jamais un tel, lequel il avoit esté curieux de trouver par la ville de Paris, et l'avoit faict habiller comm' un prince. Estant donc venu au logis dudict Brusquet, il se mit à deviser un peu avecque luy, ayant embouché auparadvant ledict sarrurier ; et en se pourmenant dans la chambre dudict Brusquet avecque luy, il fist signe audict sarrurier là où estoit le nid, et puis prit Brusquet par la main, le mena pourmener dans son jardin et voir son escuierie, et laissa en sa chambre ses

1. La poste aux chevaux, dont Brusquet avoit le privilége.

gentilz-hommes et des capitaines matois qu'il avoit emprumpté, qui çà, qui là ; et leur ayant recommandé le jeu, il s'en alla. Les autres n'y faillirent point ; car en un tour de main le sarrurier eust ouvert le cabinet, où ilz prindrent ce qu'ilz peurent emporter du plus beau et du meilleur, le plus à couvert qu'ilz peurent. Et ayant poussé et ressarré le cabinet fort bien, qui ne paroissoit qu'on y eust touché, sortirent, les uns avecque leur butin, les autres sans rien, pour accompagner leur maistre, qui, voyant que le jeu estoit bien faict, il s'en va et dict adieu à Brusquet sans voulloir prendre la collation qu'il luy presenta.

Quelques jours amprès, ledict Brusquet vint au lever du roy, triste, morne et pensif, qui avoit descouvert son larcin, qui en fist ses plainctes au roy et à tout le monde, dont on fust bien marry. Mais M. le mareschal s'en mit à rire et à luy faire la guerre, que luy qui trompoit les autres avoit esté trompé. L'autre, qui ne peut jamais rire, car il estoit fort avare de nature, faisoit toujours du marmiteux. Enfin M. le mareschal luy dist ce qu'il lui vouloit donner, et qu'il luy fairoit recouvrer ce qu'il avoit perdu ; il fist tant avecque luy qu'en baillant la moitié de la vaisselle il quittoit l'autre ; mais M. le mareschal n'en retint que pour cinq cens escus, car il y en avoit pour deux mille. Il luy fist randre tout, disant qu'il falloit donner le droit au sarrurier et aux enfans de la mathe qui avoient faict le coup [1] : ce qu'il fist

1. Les *enfants de la mate*, ou les *matois*, c'est-à-dire les filoux, qui tiroient ce nom, selon le dictionnaire de Tré-

aussy tost; et luy rendit tout son faict, fors ce qu'il donna aux mathois, qu'il avoit reservé en marché faisant. Et voilà Brusquet remis en joie jusques au randre[1].

Un' autre fois, M. le mareschal estant venu au logis du roy en housse de vellours, belle et riche de broderie d'argent, sur un beau coursier du Regne qu'il n'eust pas donné pour cinq cens escus, car il en avoit tousjours de fort beaux, ainsin qu'après fust descendu, et qu'un de ses lacquais le tenoit devant la porte du logis du roy, attandant son maistre, Brusquet, sortant du Louvre, vist ce beau cheval, et alla aussy tost dire au lacquais que M. le mareschal luy mandoit d'aller querir quelque chose en son logis dont il s'estoit oublié; cependant qu'il luy laissast son cheval, et qu'il le garderoit bien. Ce lacquais ne fist point de difficulté de luy donner, car il le voyoit ordinairement causer avecque M. le mareschal.

Cependant que le laquais va en commission, Brusquet monte sur le cheval et le mene en son logis, luy fait coupper le crin de devant aussy tost et la moitié d'une oreille, et le rend ainsin difforme, le desselle, luy oste la belle housse et l'harnois et la selle. Vient un courrier à quatre chevaux prendre la poste avecqu' une grosse malle; il le faict accommoder avecqu' une selle de poste et un coussinet, charge la malle sur luy, faict bravement sa poste jusqu'à Longjumeau.

voux, d'un lieu nommé *la Mate*, où ils se rassembloient pour faire leurs complots.

1. Jusqu'à la revanche.

Estant de retour, l'envoie en tel appareil à M. le mareschal, où estant, le postillon luy dict par le commandement de son maistre : « Monsieur, mon maistre se recommande à vous. « Voilà vostre cheval qu'il vous renvoie. Il est « fort bon pour sa poste : je le viens d'essayer « d'icy à Longjumeau ; je n'ai pas demeuré trois « quarts d'heure à faire sa poste. Il vous mande, « si vous luy voulez laisser pour cinquante escus, « il les vous envoyera. » M. le mareschal, voyant son cheval ainsin difforme, en eust pitié, et ne dict autre chose, si non : « Va, mene-le à ton « maistre, et qu'il le garde jusqu'au rendre. »

Au bout de quelques jours M. le mareschal voulut aller trouver le roy en poste jusqu'à Compiegne, envoya querir vingt chevaux de poste, mandant à Brusquet qu'il les luy envoyast bons, autrement ilz ne seroient pas amis, et surtout trois bons malliers. Il ne reteint pour luy que sept et un mallier. Les autres, qu'estoient des meilleurs, les donna à quelques pauvres soldats des siens qui estoient à pied pour aller à l'armée, sans que le postillon s'en advisast, luy faisant accroire qu'ilz venoient amprès ; et les deux bons malliers il les fist vendre à deux musniers du Pont-aux-Musniers pour porter la farine, qui les acheptarent très voulontiers, à cause du bon marché qu'on leur en fist. Et quelques jours amprès, furent trouvez par les postillons en la rue, qui portoient de la farine : on les fist saisir par la justice ; mais le procès cousta plus que ne valloient les chevaux. Pour quant aux autres chevaux que M. le mareschal avoit, il les mena jusques à Compiegne, tant qu'ilz peurent aller, et

demeurarent là outrez[1]. Si bien que Brusquet achepta bien le cheval de M. le mareschal par telle perte; et le tout se faisoit en riant jusqu'au randre.

Un autre jour, Brusquet alla prier M. le mareschal d'accord, et qu'ilz fissent au moins trefves de ces jeux nuisans et d'importance, mais de legers et de nul mal, tant qu'on voudroit. Et pour ce, pour en boire vin de marché, il le pria de vouloir venir un jour prandre son disner chez luy, et qu'il le traicteroit en roy; qu'il y conviast seullement une douzaine des gallans de la court, et qu'il leur fairoit une très bonne chere. M. le mareschal ne faillit au jour compromis, et y mena son convoy. Quant ilz furent arrivez, ilz trouvarent Brusquet fort empesché, qui vient au devant eux les bien recueillir, une serviette sur l'espaulle, mesmes faire le maistre-d'hostel. « Or, « lavez les mains, messieurs (dict-il), vous soyez « les très bien venus. Je vous vais querir à man- « ger »; ce qu'il fist. Et, pour le premier service, il vous porta pour le moins, sans autre chose, une trentaine de pastez, qui petis, qui moyens, qui grands, qui, tous chauds, sentoient très bon; car il les avoit faicts faire bien à propos touchant la sauce du dedans, sans y avoir espargné ni espice, ni canelle, non pas mesme du musque. Amprès qu'il eust assis ce premier mets, leur dict: « Or, messieurs, mettez vous à table, je vous « vais querir le reste; et cependant vuidez moy « ces plats pour faire place aux autres. » Luy,

1. Fourbus.

estant hors de la salle, prend sa cappe et son espée, et s'en va droict au Louvre advertir le roy de son festin, et comm' il avoit laissé ses gens bien estonnez à l'heure qu'il parloit. Or, dans ces pastez, aux uns il y avoit des vieilles pieces de vieux mors de brides, aux autres de vieilles sangles, aux autres de vieux contre-sanglons, aux uns de vieilles croupieres, aux autres de vieux poitrals, aux uns de vieilles bossettes, aux autres des vieilles testieres, aux uns de vieux pommeaux de selle, aux autres de vieux arçons; bref, ces messieurs les pastez estoient remplis de toutes vieilles penailleries de ses chevaux de poste, les uns en petis morceaux et menuzailles, les autres en grandes pieces en forme de venaison. Quand ces messieurs furent à table, qui avoient tous grand faim, et s'attendoient à bien carler leur ventre, tous fort avidement se mirent à ouvrir ces pastez, qui fumoient et sentoient bon, et chascun le sien comm' il vouloit. Je vous laisse à penser s'ilz furent estonnez, quand ilz virent ceste bonne viande si exquise. Encor dict-on qu'il y en eust quelques uns qui en mirent quelques morceaux en la bouche de ces menuzailles, pensant que ce fust quelques friandises; mais ilz les ostarent bientost, et de cracher! Enfin, tous s'escriarent: « Voicy des traicts de Brusquet! » Mais pourtant esperoient tousjours qu'amprès ceste baie il leur donneroit de la bonne viande. Cependant ilz demandent à boire, dont on donna d'un vin le plus exquis qu'on eust sceu trouver, dans de petis verres, en façon d'ypocras, qu'ils trouvarent si bon qu'ilz en demandoient à en boire un

bon coup; mais les serviteurs et postillons, qui tous servoient à table avecque leurs huchets[1], dirent que leur maistre avoit faict cela afin qu'ilz dissent quel estoit le meilleur et quel ilz vouloient, et qu'on en iroit querir de celuy qu'ilz auroient choisy pour le meilleur. Cependant la compagnie cause et rit de ce traict; et ne voyant venir Brusquet, M. le mareschal demande où il estoit. On luy dict que le roy l'avoit envoyé querir à l'haste, et qu'il avoit passé la porte. Cependant la compagnie s'enquiert si l'on n'avoit point autre chose : on leur fit responce qu'on pensoit que non. Si qu'ilz furent contraincts de se lever de table et aller à la cuisine, où ils ne trouvarent ame vivante et le feu tout mort, et les landiers[2] froids comme ceux d'une confrairie[3]. Ainsin messieurs se resolurent et furent contraincts de prandre leurs espées et cappes, et aller chercher leur disner ailleurs où ilz pourroient; car il estoit plus de midy, et mouroient de faim.

J'avois oublié que, quand ledict Brusquet porta ce premier service, il entra suivy de tous ses postillons (il en avoit plus de trente d'ordi-

1. Petit cor, comme en portent aujourd'hui les postillons en Allemagne.

2. Chenets.

3 Les dictionnaires de Trévoux et de Leroux citent l'expression proverbiale : *froid comme un landier*, qui s'applique aux personnes d'un caractère froid. Il est étrange qu'on prenne des chenets pour terme de comparaison à une chose froide. Je crois qu'on a dit d'abord, avec Branthôme : *comme landier de confrairie*, parce que, les salles qui servoient de réunion à des confréries n'étant pas habitées ordinairement, on n'y fait du feu qu'aux jours de séances, et au dernier moment.

naire), sonnants leurs huchets, comme s'ilz eussent arrivez à la poste pour faire accoustrer leurs chevaux ; et, sonnans ainsin en mode de fanfare, entrarent en magniffficence. Lors aussy qu'il convia M. le mareschal avec sa trouppe, il lui dict qu'il luy feroit faire bonne chere et n'iroit point prandre ni emprumpter rien ailleurs comme tant d'autres, sinon de ce qu'il prandroit sur luy et chez luy ; comme il leur dict vray, et leur sceut très bien remonstrer quand il les vist devant le roy. Ce ne fust sans rire et se mocquer des festinez.

Mais M. le mareschal, qui en rioit le premier son saoul, la luy garda bonne ; car, quelque temps amprès, il luy fist desrober un fort beau petit mullet en allant à l'abreuvoir ; car il alloit tousjours attaché à la queue des autres chevaux de poste ; ce qui estoit fort aisé à faire. Aussy tost qu'il l'eust eu, aussy tost luy fist accoustrer et escorcher, et en fist faire des pastez, les uns d'assiette, les autres à la sauce chaude, les autres en venaison ; et sur ce convia ledict Brusquet à venir disner avecque luy, car il le traicteroit bien mieux, sans tromperie. Brusquet y va, qui avoit bonne faim, et qui mangeoit bien de son naturel ; se mit sur ce pasté d'assiette et de sauce chaude, à en manger son saoul, et puis sur celuy de venaison pretendue. Amprès qu'il fut bien saoul, M. le mareschal luy demanda : « Eh bien ! Brusquet, « ne t'ay je pas faict bonne chere ? Je ne t'ay pas « trompé comme toy, qui me fis mourir de fain. » Brusquet luy respondit qu'il estoit très contant de luy, et qu'il n'avoit jamais mieux mangé. « Or, « (luy replicqua M. le mareschal), veux-tu voir

« ce que tu as mangé ? » Soudain il luy faict apporter la teste de son mullet sur la table, accommodée en forme d'hure de sanglier : « Voilà, « Brusquet (luy dict-il), la viande que tu as « mangé ; tu recognois bien ceste beste ? » Qui fust estonné ? ce fut Brusquet, dont il en rendit sur le champ si fort sa gorge qu'il en cuida crever, autant du mal de cœur qu'il en conceut, que du desplaisir d'avoir ainsin devoré son pauvre petit mullet qu'il aimoit tant, et qui le menoit si doucement aux champs et à la ville et partout.

Une autre fois la roine eust toutes les envies du monde de voir la femme de Brusquet, que M. de Strozze luy avoit paincte fort laide, comme de vray ell' estoit ; et luy dict qu'elle ne l'aimeroit jamois s'il ne la luy emmenoit ; ce qu'il fist. Et la luy mena parée, attiffée et accommodée ni plus ni moins comme le jour de ses nopces, avecqu' ses cheveux ni plus ni moins respanduz soubs son chapperon sur ses espaulles comme une espousée. Surquoy il lui commanda de tenir toute telle mine : et luy mesmes la tenant par la main, la mena ainsin dans le Louvre devant tout le monde, qui en creva de rire ; car Brusquet aussy faisoit tout de mesmes mine douce et affaitée d'un nouveau marié. Or, nottez qu'advant il avoit adverty la roine que sa fame estoit si sourde qu'elle n'auroit nul plaisir de l'entretenir ; mais c'estoit tout un : la roine la vouloit voir, par la sollicitation de M. de Strozze, et parler à elle et l'entretenir de son mesnage et du traictement et de la vie de son mary.

De l'autre costé, Brusquet avoit dict à sa fame que la roine estoit sourde, et quand elle

luy parleroit, qu'elle luy parlast le plus haut qu'elle pourroit, la menaçant si elle faisoit autrement. Outre tout cela, il l'instruisoit de mesmes de ce qu'elle diroit et fairoit quand elle seroit devant la roine. Ne faut point doubter les instructions plaisantes qu'il luy donna, lesquelles de poinct en poinct elle ensuivit très bien; car ell' estoit faicte de main de maistre. Quand donc elle fust devant la roine, amprès luy avoir faict la reverance bien basse, accompaignée d'un petit minois bouffonnesque, selon la leçon du mary, et dict : « Madame la roine, Dieu vous « garde de mal! » La roine la commance à arraisonner et luy demander le plus haut qu'elle peut quelle chere et comment elle se portoit. (Son mary l'ayant laissée dès l'entrée de la porte,) commance à parler et crier haut comm' une folle : et si la roine parloit haut, la femme encor plus; si que la chambre en retantissoit si haut, que le bruict en resonnoit jusques à la basse court du Louvre.

M. de Strozze, là-dessus arrivant, se voulut mesler de luy parler; mais Brusquet l'avoit advertie qu'il estoit aussy sourd, et plus que la roine, et qu'elle ne parlast jamais à luy que fort près à l'oreille et le plus haut qu'elle pourroit. A quoy elle ne faillist à tout de poinct en poinct. Dont M. de Strozze, se doubtant des baies accoustumées dudict Brusquet, ayant mis la teste à la fenestre, il vist en la basse court un vallet de limier qui avoit sa trompe pendue au col. Il l'appela et lui bailla une couple d'escus pour sonner de sa trompett' à l'oreille de ladicte fame tant qu'il pourroit jusqu'à ce qu'il diroit

holà. L'ayant donc faict entrer dans la chambre, il dict à la roine : « Madame, ceste fame est « sourde, je m'en vais la guerir. » Et lui prend la teste, et commande audict vallet de sonner toutes chasses de cerf aux deux oreilles de la-dicte dame ; ce qu'il fit. Et M. de Strozze la luy tenant par force tousjours, il y sonna tant qu'il l'estourdit, et cerveau et oreilles, qu'elle demeura plus d'un mois estropiée de cerveau et de l'ouïe, sans jamais entandre mot, jusqu'à ce que les medecins y portarent remede, qui cousta bon. Et par ainsin, Brusquet, qui avoit donné la peine aux autres de crier si haut amprès sa fame sourde pretendue, il l'eust tout à trac et de mesme à parler à elle : dont son mesnage ne s'en porta pas mieux quand il luy commandoit quelque chose.

Un' autre fois M. de Strozze estant venu en poste à Paris la vigille de Pasques, et s'estant retiré à la desrobade en son logis au faux bourg Sainct Germain, qu'il vouloit qu'on ne le vist ni qu'on ne le sceust en ville qu'amprès la feste ; mais Brusquet l'ayant sceu par le moyen du postillon qui l'avoit mené, le jour de la bonne feste il va louer deux cordelliers pour ceste matinée, et leur ayant donné à chascun un bel escu, leur dict qu'il y avoit un grand gentilhomme au faux bourg Sainct Germain où il les meneroit, qui estoit un peu tenté du mauvais diable, si qu'il ne vouloit faire nullement ses pasques, non pas seullement voir Dieu, ni ses ministres qui l'administroient ; et pour ce, qu'ilz fairaient un œuvre fort charitable de l'aller visiter, luy porter et donner de l'eau beniste, et le consacrer, luy et

son diable, de quelques bonnes et sainctes oraisons, suffrages et litanies. Les cordelliers s'accordent fort bien à tout cela, et marchent resoluz avecque Brusquet pour faire ce bon et saint office, quoy que Brusquet leur eust remonstré que c'estoit un diable d'homme, et qu'ilz avoient affaire encor, non avecqu'un homme, mais avecqu'un diable, lesquels ilz respondirent qu'ilz en avoient bien veuz d'autres, et qu'ilz ne le craignoient point. Brusquet donc, les ayant conduits jusques à la porte de la chambre, sans aucun empeschement des serviteurs, car il les cognoissoit comme pain, et aussy qu'il leur avoit faict accroire que M. de Strozze luy avoit commandé les luy mener pour chose d'importance pour laquelle il se vouloit aider d'eux, et aussy qu'il se sentoit attainct de quelque peché dont il se vouloit purger avecqu'eux, et pour ce que personne n'entrast en la chambre sinon les deux cordelliers : par ainsin chascun se tint quoy, et Brusquet à la porte de la chambre. Quand ilz furent donc entrez, vindrent au lict de M. de Strozze, qui lisoit en un livre. Eux, amprès luy avoir demandé comm' il luy alloit du corps et de l'ame, il les advise furieusement, et s'advançant sur le lict, leur demanda ce qu'ilz venoient faire là, et leur commanda aussy tost de vuider, car de son naturel il n'aimoit guieres ces gens là.

Mais eux se mirent à luy jetter force eau beniste, qu'il n'aimoit pas plus encor, et accommençarent amprès à faire leurs exorcismes et oraisons : à quoy M. de Strozze se voulant tourner pour prandre son espée du chevet de son lict, un cordellier s'en saisist par l'advis de Brusquet,

qui leur avoit dict auparavant. Mais M. de Strozze s'estant levé et mis en place, se mit en devoir de recouvrer son espée. Il se faict un bruict, s'esleve un tintamarre en la chambre, si que ses serviteurs y accoururent; et Brusquet luy-mesme le premier entre l'espée au poing avecque sa main gauchere, faict du compaignon, crie : « Holà, holà! secours, secours! me voicy pour « vous en donner. » Et là dessus prend ses deux cordelliers et les emmene gentiment; et puis passe l'eau, et s'en va faire le compte au roy, qui ne sçavoit point la venue dudict M. de Strozze, qu'il tenoit cachée. Et par ainsin fust elle publiée, ce qui ne fust sans rire. Et aussy tost fust envoyé visiter du roy, comment il se trouvoit des cordelliers, et s'ilz lui avoient donné meilleure creance que devant.

M. de Strozze, au bout de deux jours, s'en va plaindre à l'inquisiteur de la foy (qui estoit lors M. nostre maistre d'Oris[1], ou Benedicti, ou Divolet) de l'opprobre qui avoit esté faicte à Dieu, et de l'injure à luy, et mesme pour s'aider ainsin des ministres de Dieu et de l'eglise à s'en servir de risée, et du grand scandale qui en estoit cuidé arriver, car il avoit cuidé tuer ces gens de bien : et pour cela prioit d'y avoir esgard, car c'estoit traict d'un heretique (et Dieu sçait s'il se soucioit ni des cordelliers, ni de leur eglise, ni des inquisiteurs), et qu'ilz lui en fissent raison, et qu'il s'en rendoit partie, ainsin qu'il s'en estoit plainct au roy, qui vouloit qu'on en enquist, et

1. Mathieu Orry, nommé inquisiteur de la foi par François Ier, en 1536.

que ledict Brusquet fust apprehandé au corps. Ce que messieurs les inquisiteurs, y allans à la bonne foy et sur le bon dire dudict M. de Strozze, firent; et envoyarent le prandre par sept ou huict sergens, et fust mené en prison, où il demeura quelques jours, qu'on vouloit adviser à faire son procez; mais M. de Strozze ayant le tout descouvert au roy, luy mesme l'alla oster de prison avecqu'un capitaine des gardes, dont il fust bien aise; car (disoit il) qu'il n'eust jamais si belle peur, craignant ces messieurs les inquisiteurs plus que tous autres gens. Car, pour en parler au vray, telles gens sont dangereux, et ne faict pas bon se frotter à eux, soit en bourdes ou à bon escient.

Un' autre fois, Brusquet estant allé avecque M. le cardinal de Lorraine à Rome, lorsqu'il y fust pour la roupture de la trefve [1], M. de Strozze attira un courrier venir en poste et porter les nouvelles de la mort de Brusquet, avecque son testament qu il avoit supposé et faict faux en disposant de tous ses biens : et prioit le roy de vouloir donner et continuer sa poste à sa fame,

1. Charles de Guise, frère du duc François, fut envoyé à Rome en 1555, auprès du pape Paul IV, pour traiter avec lui d'une coalition contre Charles V. Le sonnet CXI des *Regrets* de du Bellai confirme ce que dit Branthôme du voyage de Brusquet :

Brusquet, à son retour, vous racontera, Sire,
De ces rouges prélats la trompeuse apparence;
Leurs mules, leurs habits, leur longue révérence,
Qui se peut beaucoup mieux représenter que dire.
Il vous racontera, s'il les sait bien décrire,
Les mœurs de cette cour, et quelle différence
Se voit de ces grandeurs à la grandeur de France,
Et mille autres bons points qui sont dignes de rire, etc., etc.

en ce qu'elle espousast ce courrier, qui estoit à luy d'ordinaire et à son service, et non autrement. Ce que le roy accorda fort facillement en la faveur de mondict Sr. de Strozze. La femme ayant sceu la mort par le même courrier, et veu son testament, et sceu la voulonté du roy sur la continuation de la poste et condition de mariage, amprès avoir cellebré les obseques de son mary et faict ses deuils, sollicitée de mariage par ledict courrier, se marie, et couche avecqu' elle pour le moins un bon mois, et en tire d'elle de bons escus par bon contrat de mariage ; mais, sur ces entrefaictes, Brusquet, qu'on tenoit pour mort partout, fust bien esbahy ; car il s'estoit fort bien porté en ses voyages, et bien cocu ; et sçachant que ç'avoit esté une estrette de M. de Strozze, songea à luy rendre.

Parquoy un jour faict une lettre, et dresse un paquet par la voie de l'ordinaire de Lyon, et mande à M. le cardinal Caraffe, qui l'aimoit fort, et l'avoit veu à Rome et en France, comme M. de Strozze, mal content du roy, s'estoit desparty d'avecque luy si despité, qu'il avoit pris deux de ses galleres dans le port de Marseille, et s'en estoit allé pour le seur trouver le Dragut en Alger, et là se renier et prendre le turban ; et pour ce, qu'il prist garde à luy et en advertist Sa Sainteté ; car à sa partance il luy avoit ouy jurer qu'il s'en alloit prandre la ville et port d'Ostie et Civita Vecchia, où dedans il y avoit si bonne intelligence qu'aussy tost là arrivé il les prenoit, et aussy Anconne, et de là alloit piller l'église de Nostre Dame de Laurette, et la raser de fonds en comble ; et que devant peu il rendroit le pape

bien estonné. M. le cardinal ayant eu cet advis, le confere avecque Sa Sainteté; et pour ce, en toute dilligence advise à y pourveoir, se mettre en frais, y envoyer gens et y donner ordre. Mais amprès, ilz sceurent qu'il n'en estoit rien, et que lors de la lettre il estoit à la prise de Callais [1]. Touteffois nouvelles vindrent à M. de Strozze de ce que l'on avoit creu de luy en la chambre et pallais du pape; dont il n'en fist que rire et accuser Brusquet.

Pour fin, je n'aurois jamais faict si je voulois compter les tours qui se sont passez entr'eux deux; car il y en a eu tant et tant qu'on n'en verroit jamais la fin. Que si M. de Strozze estoit fin et subellin, ingenieux et industrieux, Brusquet l'estoit autant en matiere de gentillesses; car il faut dire de luy que ç'a esté le premier homme pour la bouffonnerie qui fust jamais, ni sera, et n'en déplaise au Moret de Florance [2], fust pour le parler, fust pour le geste, fust pour escrire, fust pour les invantions, bref pour tout, sans offanser ni desplaire.

Son premier advenement fust au camp d'Avignon, où il se jetta, venant de son pays de Provance, pour gaigner la piece d'argent; et contrefaisant le medecin, se mist, pour mieux jouer son jeu, au quartier des Suisses et lansquenets, desquels il tiroit grands deniers. Il en guerissoit aucuns par hazard; les autres il envoyoit *ad patres*, menu comme mouches. Pensez : à ceux qu'il guérissoit, il leur donnoit pareille re-

1. Sous les ordres du duc de Guise, en 1558.
2. Voy. une note plus bas, p. 276.

cepte qu'il donna une fois à Romorantin à un ambassadeur de Venise, qui venoit de frais vers le roy François second. Car y estois alors. C'estoit une regle infaillible pour ledit Brusquet, quand venoit quelque grand seigneur ou ambassadeur à la court, il l'alloit voir aussy tost pour en escroquer quelques bons brins d'eux; car il estoit très sçavant en ce mestier d'escroquer. Estant donc allé voir M. l'ambassadeur un jour, car plusieurs jours avant l'avoit-il veu, il le trouva qu'il estoit fort mallade d'une colique venteuse; et le voulant faire rire, il ne peut, car le mal le pressoit. Et M. l'ambassadeur luy ayant demandé une recepte, s'il n'en sçavoit point, luy dict que pour luy il n'en sçavoit point une meilleure qu'une dont il usoit fort souvant, car il y estoit fort subject, qu' estoit, quand ce mal lui tenoit, il mettoit un doigt fort advant dans le cul, et l'autre dans la bouche, et en remuoit souvent lesdits doigts d'un lieu en l'autre, c'est à dire celuy du cul dans la bouche, et celuy de la bouche au cul; si que, les remuant tousjours ainsin l'espace d'une demy-heure, les vents se dissipoient et en sortoient par les deux trous qu'on ouvroit ainsin souvent. M. l'ambassadeur le creut, y voyant l'apparance; et en fit l'essay une bonne demy heure, bien à bon escient. Je ne sçay s'il s'en guerist, mais je le vis venir dans la chambre du roy, qui en fist le compte à tous ces princes et messieurs, qui en rirent bien.

Il faut donc croire que ce monsieur le medecin Brusquet, en ce camp d'Avignon, donnoit de pareilles receptes à ses mallades, et les dro-

gues de mesmes; mais le pis fust qu'il fust descouvert par la grand deffaicte qu'il fist de ces pauvres diables, et qu'il fust accusé. La cognoissance en estant venue à M. le connestable, le voulut faire pendre. Mais on fit rapport à M. le Dauphin, qui estoit lors là, que c'estoit le plus plaisant homme qu'on vist jamais, et qu'il le falloit sauver. M. le Dauphin, despuis nostre roy Henry second, le fist venir à luy, le vist, et le cognut fort plaisant, et qu'il luy donroit bien un jour des plaisirs (ce qu'il a faict), l'osta d'entre les mains du prevost du camp et le prit à son service, de telle façon que, pour ses plaisanteries, il parvint à estre vallet de sa garde-robe, puis vallet de chambre; et puis, qui estoit le meilleur, maistre de la poste de Paris, qui valloit de ce temps là ce qu'il vouloit; car il n'y avoit point pour lors nulles coches de voitures, ni chevaux de relais, comme pour le jour d'huy, qui emporte beaucoup la pratique des maistres de postes de Paris. Aussy, pour un coup, lui ay-je compté cent chevaux de poste, et ce d'ordinaire. Et pour ce, en ses titres et quallitez, il s'intitulloit capitaine de cent chevau-legers. Je vous asseure qu'ilz estoient bien legers en toutes façons, tant de la graisse, dont ilz n'estoient guieres chargez, que de legeretté à bien courir et mouscher[1]. Ausquels chevaux et postillons il imposoit

1. Je ne puis expliquer ce mot. Peut-être Branthôme l'a-t-il pris de l'espagnol *mosquear*, écarter violemment un obstacle, ou bien *tuer les mouches*, pour dire qu'ils n'épargnoient pas les coups de fouet. Nous trouverons plus loin le même mot appliqué à un poltron, et qui paroît signifier s'enfuir, ou plutôt courir.

très plaisamment les noms des beneffices, offices, dignitez, charges, estats, que l'on court ordinairement en toutes diligences de postes. Et ne faut point doubter qu'ordinairement on n'aye veu tous les jours ces chevaux faire leur course; encor n'y pouvoient-ils chevir, et falloit qu'ilz en fissent deux courses; ce qui est aisé à croire et cognoistre, veu les grands chemins des postes qui sont dressez partant de Paris. Car vous avez celuy de Guyenne et d'Espaigne, que j'ay veu fort battu durant la trefve et paix entre nous et les Espaignols; vous avez celuy de la Bretagne quand vous estes à Blois, qu'on prend à main droicte; vous avez celuy de Lyon et du Piedmont quand nous le tenions, et de l'Italie quand on estoit en paix; et puis en guerre celuy des Suisses et des Grisons, de Venise à Rome, de Daufiné, Vivarès, Languedoc, Provance; vous avez celuy de Normandie, Rouen, Dieppe et Havre; celuy de Picardie tirant vers Callais et Angleterre; celuy de Picardie aussy tirant devers Peronne, Balpaume, Bruxelles, Anvers et Flandres; celuy de Champaigne tirant vers Metz, Lorraine et Allemaigne; celuy de Bourgoigne. Ce sont les plus royaux chemins de postes qui soient en France, sans compter autres traverses où estoient la court et les armées. Je vous laisse donc à penser le gain que pouvoit faire Brusquet de sa poste, n'y ayant alors de coches, de chevaux de relai, ni louage que peu (comme j'ay dict) pour lors dans Paris, et prenant pour chasque cheval vingt sols s'il estoit françois, et vingt cinq s'il estoit espaignol, ou autre estranger.

Aussy devint il fort riche, autant pour cela que pour un' infinité de pratiques et rapines qu'il tiroit sur les princes, seigneurs, gentilzhommes, qui çà, qui là. Et, s'ilz ne luy vouloient rien donner gratis, bien souvant, quand il estoit dans leur salle ou chambre, et qu'il y vist quelque beau bassin ou buie d'argent, on se fust donné garde qu'aussy tost et à l'improviste il mettoit l'épée au poing, et faisoit accroire qu'ilz luy avoient donné un desmenty, et qu'il avoit querelle à l'encontre, et les chargeoit d'estoc et de taille, si qu'il les desgastoit tous; et puis, sans autre forme, les sarroit soubs la cappe et deslogeoit; ainsin qu'il fist à Bruxelles chez le duc d'Albe, lors que le cardinal de Lorraine y alla jurer la paix. Ayant mené ledict Brusquet avecque luy, lequel voyage ne luy fust nullement inutille, car il y gagna beaucoup, et plaisanta si bien devant le roy d'Espaigne, qu'il le trouva fort plaisant bouffon et à son gré; car il parloit assez bien l'italien et l'espaignol, et si y avoit fort bonne grace bouffonnesque, plus quasy qu'en son parler françois. Et pour ce, le roy Philippe le prit en amitié et luy fist beaucoup de biens, desquels ne se contentant encore, un jour d'un grand festin qu'il fit, où estoit madame de Lorraine, force dames et seigneurs qui estoient là tous conviez pour la sollemnité du jurement de la paix, ainsin qu'on estoit sur la fin du fruict et qu'on vouloit desservir, il se vint eslancer sur la table, sans aucune apprehension de se blesser des cousteaux, et, prenant le bout de la nappe, et se contournant tousjours d'un bout à l'autre, et amassant peu à peu les plats par une telle et

si subtille industrie, qu'il en accumula et en arma son corps; que sortant à l'autre bout de la table il s'en trouva si chargé, qu'à grand peine pouvoit-il marcher; et ainsin chargé de son butin, passe la porte par le commandement du roy, qui dict qu'on le laissast sortir; qui riant si extremement, et trouvant le traict bon, plaisant et industrieux, voulut qu'il eust le tout. Et qui fust un cas d'estonnement, c'est qu'il ne se blessa jamais des cousteaux qui s'entortillarent avecque le reste. Aussy Dieu aide aux fols et aux enfans.

Le roy d'Espaigne avoit pour lors un bouffon espaignol; mais il n'y entendoit rien au prix de Brusquet, et estoit un vray maigre bouffon [1], avec sa guitterne [2] et son braillement de chansons à l'espaignolle, qui plaisoit fort maigrement, et ne paroissoit rien au prix de Brusquet, qui le trompoit tousjours. Le roy d'Espaigne l'envoya au roy pour luy rendre le change du sien qu'il luy avoit envoyé. Le roy le donna à Brusquet à le gouverner, le loger et le traicter bien, ainsin qu'on void les grands princes à la court, venant en ambassade, estre donnez et recommandez à autres grands princes, les grands seigneurs à autres grands seigneurs, les moyens à moyens, les evesques à evesques, les prelats à prelats, les ecclesiastiques moyens à autres moyens : aussy Brusquet, bouffon, eust charge de gouverner et entretenir l'autre bouffon; mais il le trompoit tousjours.

1. Maigre, de peu de mérite.
2. Guitare.



Il avoit quatre bons chevaux chez luy ; mais il les faisoit courir la poste la nuict par le premier courrier qui passoit, sans que luy ni ses gens s'en advisassent, car il les faisoit bien boire et bien dormir amprès ; et quand il les trouvoit si maigres de force de courir, il luy faisoit accroire que l'eau de la riviere de Seine les amaigrissoit ainsin jusques à ce qu'ilz l'eussent accoustumée deux mois, et que cela arrivoit coustumierement à tous chevaux. Par cas, il s'en advisa un matin, s'estant levé plus tost qu'on ne pensoit, et que le postillon avoit un peu tardé, et les voyant tous trempez, il se mit à s'escrier audict Brusquet : *Como! cuerpo de Dios!* Brusquet! *mis cavallos todos son bañados y mojados. Juro á Dios que han corrido la posta* [1]. Mais Brusquet l'appaisa, en luy disant qu'ilz s'estoient couchez dans l'eau en allant boire. Bref, il le trompoit en toutes façons et tousjours.

Mais la meilleure fust que le roy Henry luy [2] avoit donné une fort belle chaisne d'or, qui pesoit trois cens escus. Brusquet en fist faire une toute pareille de leiton, et la fit bien dorer et subtillement avecque trois ou quatre touches [3] ; la change avecque luy, se quarrant aussy bien de la meschante que de la bonne ; et quand il partit pour s'en aller en Flandres, il escrivit une lettre au roy Philippes, bien fort plaisante, et remplie de toutes les nattrettez qu'il avoit faict

1. Comment, cordieu, Brusquet ! mes chevaux sont tout baignés et trempés. Je jure Dieu qu'ils ont couru la poste.
2. Au bouffon espagnol.
3. Trois ou quatre applications de feuilles d'or.

à son bouffon, que c'estoit un fat et un sot, et qu'il le fist foitter à sa cuisine pour s'estre ainsin laissé tromper de la chaisne ; et luy en compta toute l'histoire.

Mais le roy Henry, l'ayant sceu, n'en fust trop content, cuidant qu'on pensast que luy-mesmes eust donnée telle pour se mocquer ; et pour ce luy commanda de la renvoyer, et radouber bien le tout : ce qu'il fist ; et le roy l'en recompansa d'ailleurs.

Je croy que, si l'on fust esté curieux de recueillir tous les bons mots, comptes, traicts et tours dudict Brusquet, on en eust faict un livre très gros ; et jamais il ne s'en vist de pareils, et n'en desplaise à Pinan, à Arlod [1], ni à Villon [2], ni à Ragot [3], ni à Moret [4], ni à Chicot [5], ni à quiconque jamais a esté.

1. Lisez : au Piovan Arlod. — Arlotto Mainardo, piovano, c'est-à-dire curé d'une paroisse de l'évêché de Fiesole, mort vers la fin du XVe siècle, célèbre par ses facéties et ses bons mots. On en a fait un recueil, sous le titre de : *Facetie piacevole, fabule e motti del Piovano Arlotto, prete Fiorentino.* Venise, 1520.

2. Fr. Villon, le poëte non moins célèbre par ses vers que par ses escroqueries, qu'on nomma des villoneries.

3. Ragot, personnage réel ou imaginaire, assez célèbre au XVIe siècle pour ses ruses et escroqueries. Noël du Faïl a fait un livre intitulé : *Les ruses et finesses de Ragot, jadis capitaine des gueux de l'Hostière, et de ses successeurs.* Paris, 1573. « Quoy, lisons-nous dans cet ouvrage, nous nous connoissons ensemble, voire sans jamais nous estre veuz, avons noz ceremonies propres à nostre mestier, amirations, serments, pour inviolablement garder nos statutz, que de feu bonne memoire Ragot, nostre antecesseur, a tiré de beaucoup de bonnes coustumes, et avecques ajousté de son esprit. » D'autres écrivains du temps ont parlé de Ragot : Marot, *Epistre de l'asne au coq*, responsive à celle du coq à l'asne ; d'Aubigné, *Les Aventures du baron de Fæneste*,

Enfin le pauvre diable fust soupçonné de la religion, et que, pour la favoriser, il faisoit perdre et soubstraire force paquets et despesches du roy qu'il faisoit contre les huguenots; mais ce ne fust pas tant luy comme son gendre, qui estoit

liv. IV, chap. 20, dit : « Les mareschaux de camp qui traînent cette cadène sont Ragot et du Halde. » Un livre cité par M. Francisque Michel (*Etudes de philologie comparée sur l'argot*, 1856, 1 vol. in-4, p. xxxvij) dit :

Ragot, ce grand maistre des gueux
(Que la gloire fait vivre encore parmi eux).

Voy., sur ce personnage singulier, « Le grant regret et complainte du preux et vaillant capitaine Ragot, très scientifique en l'art de parfaite belistrerie », plaquette du XVIe siècle, réimprimée avec d'excellentes notes dans le tome V, page 137, des *Anciennes Poésies françoises*, par M. A. de Montaiglon. Quatre pages sont consacrées à une étude historiques sur Ragot.

4. Moret, c'est, je crois, le nom d'un bouffon de Charles-Quint.

5. Chicot, gentilhomme gascon, qui, brave, spirituel, et jouissant d'une fortune indépendante, s'amusoit à dire aux courtisans et aux rois même de dures vérités. Il fut surnommé le fou de la cour sous le règne de Henri III, et fut tué au siége de Rouen en 1592, en se battant vaillamment dans l'armée de Henri IV.

Peu avant de mourir, il aperçut dans sa chambre un soldat blessé qu'un curé ne vouloit pas absoudre, parce qu'il avoit suivi le roi de Navarre. Chicot se leva, et à coups de pied chassa le prêtre. On trouve mention de Chicot dans les comptes de Henri III (Arch. de l'emp.) : « Pour sept aulnes de taffetas noir pour faire accoustrement à Chicot, bouffon du roi, 18 l. t. » Ce Chicot, rapporte d'Aubigné, avoit un continuel dessein de mourir ou de tuer le duc de Mayenne pour avoir été battu par lui, et en recherchant cette occasion s'étoit fait tuer entre les jambes cinq chevaux en deux ans. » (Voy. d'Aubigné, *Hist. universelle*, II, 361; *Le Baron de Fæneste*, chap. XII; *Tragiques*, édit. Lalanne, p. 103; De Thou, liv. CCII; *Perroniana*, 2e édit., p. 50; Sully, *Œconomies royales*, année 1584, chap. 19; *Satyre Menippée*, édit. 1711, II, p. 99.)

huguenot si jamais homme le fust; et pour ce fist perdre et son beau pere et sa maison, qui fust pillée aux premiers troubles. Et fust contrainct de sortir de Paris et se sauver chez madame de Bouillon à Noyant, qui le retira de bon cœur, et madame de Valantinois, pour souvenance du feu roy Henry. Et de là il escrivit une fois une lettre à M. de Strozze, qui me la monstra, qui estoit très bien faicte; et le prioit et le conjuroit, par la grande amitié que luy avoit portée feu M. le mareschal son pere, avoir pitié de luy et luy faire pardonner, affin qu'il peust parachever le reste de ses vieux jours en paix et en repos. Mais il ne la fist pas guieres longue amprès, car il y mourut [1].

C'est assez parler de luy, et encor trop, ce diront aucuns qui pourront me blasmer que j'estois bien à loisir quand j'escrivois cecy; mais ilz seront bien plus à loisir de le lire pour me reprandre. Tant y a que ce que j'en ay faict, c'est autant pour me donner plaisir et contantement.

Retournons ast'eure à M. le mareschal de Strozze et à ses valeurs qu'il a bien faict paroistre en ses jeunes guerres et dernieres pour le service de nos rois, auxquelles il a esté heureux et malheureux aussy, mais pourtant plus malheureux qu'autrement. Aussy la fortune et la vertu ne s'assemblent guieres souvant ensamble,

1. Il mourut chez madame de Valentinois, et, selon toutes les apparences, au château d'Anet, près de Dreux, en 1562 ou 1563. En supposant qu'il eût 25 ans au camp d'Avignon, où l'armée du roi se retrancha en 1636, il n'étoit pas fort vieux en 1563.

despuis ces braves Romains de jadis, qui en firent et achevarent l'assemblement. Pourtant, si la fortune luy a esté contraire à la guerre, ce n'a esté jamais à faute de courage; car il a bien autant battu qu'il a esté battu.

Il servit bien le roy François en Italie, tantost avecque bonne, tantost avecque malle fortune. Et d'autant qu'aucuns magiciens tiennent que le changement de lieu change la fortune, il quicte l'Italie et s'en vint en France trouver le roy au camp de Marolle[1], avec la plus belle compagnie qui fust jamais veue, de deux cens harquebuziers à cheval les mieux montez, les mieux dorez et les mieux en poinct qu'on eust sceu voir, car il n'y en avoit nul qui n'eust deux bons chevaux, qu'on nommoit alors cavallins, qui sont de legere taille, le morion doré, les manches de maille[2] (qu'on portoit fort de ce temps là) la pluspart toutes dorées, ou bien la moitié, les harquebuzes et fournimens de mesmes. Lesquels alloient souvant avecque les chevaux legers et courreurs, si qu'ilz faisoient rage. Quelquefois ilz s'aidoient de la picque, de la bourguignotte[3] et corcellet doré, quand il en estoit besoing; et, qui plus est, c'estoient tous

1. Je ne sais à quelle occasion ce camp de Marolles fut formé; peut-être lorsque Henri VIII envahit la Picardie, tandis que Charles-Quint s'avançoit en Champagne (1545). Ce fut d'ailleurs vers 1543 que Pierre Strozzi entra au service de François Ier.

2. Il s'agit des arquebusiers, non des chevaux. Les manches de mailles, plus légères que des armures de *plates*, étoient surtout en usage dans l'infanterie et parmi les arquebusiers.

3. Casque à l'usage de l'infanterie, et particulièrement des piquiers.

vieux capitaines et soldats tant bien aguerris soubs les bandieres et ordonnances de ce grand capitaine Jannin de Medicis, qui avoient quasy tous estez à luy, si que, quand il falloit mettre pied à terre et combattre, n'avoient grand besoing de commandement pour les ordonner en battaille; car d'eux-mesmes s'y rangeoient si bien, pour estre si bien aguerris, qu'on n'y trouvoit rien à dire, tant bien sçavoient-ilz prandre leur place.

De ce nombre estoient ces braves gens, San Petro corso, Joan de Thurin, le capitaine Moret Callabrois, le señor Petro Paulo Tousin, le capitaine Bernardo[1], le capitaine Miquel da Condio, le capitaine Mazin, le capitaine Jacques, Ferrarois, et tant d'autres gens de bien et d'honneur qui se sont si bien faicts cognoistre en nos guerres passées.

Le roy François, quand il vist ceste belle troupe, la loua fort, et en fist grand cas à madame la Dauphine, qui estoit cousine dudict sieur de Strozze, qu'elle aimoit, et s'en cuida perdre de joie pour voir ainsin son cousin paroistre et faire un si beau service au roy, et le tout à ses propres despens. Car, comme j'ay ouy dire audict capitaine Miquel da Condio, qui estoit un sien vieux serviteur, ceste compagnie luy cousta plus de cinquante mill' escus; car il avoit de fort grands moyens, et en avoit beaucoup sauvé à Venise, où il se tint quelque temps et y eust son fils M. de Strozze. Si bien que quand le roy François refusa le combat à feu mon oncle[1] con-

1. Fr. de Vivonne, sieur de la Châtaigneraie, que sa bra-

tre Jarnac, le trouvant inegal à mon oncle pour la vaillance, le tout à la suscitation de madame d'Estampes, de laquelle la sœur avoit espousé Jarnac, M. de Strozze conseilla mondict oncle de faire un coup de sa main et de tuer Jarnac *in omni modo*, et puis vuider la France jusques à ce que le roy s'en fust appaisé, ou qu'il fust mort, estant fort sur l'aage et cassé, et qu'il se retirast à Venise, là où il luy presentoit tous ses moyens qu'il avoit là en banque, pour en disposer à son bon plaisir, jusques à cent mill' escus qu'il pouvoit les y prandre. C'est une offre, cela,

voure et son élégance avoient mis en réputation à la cour de François Ier; Gui de Chabot, sieur de Jarnac, beau-frère de la duchesse d'Etampes, partageoit avec La Châtaigneraie la faveur du Dauphin, depuis Henri II. Il confia, dit-on, à ce prince, qu'il trouvoit dans les bontés toutes particulières de sa belle-mère [Madeleine de Puyguyon, seconde femme du père de Jarnac] les moyens de subvenir à la grande dépense qu'il faisoit. Qu'un homme se fît donner de riches cadeaux par sa maîtresse, cela n'avoit alors rien de fort extraordinaire, et Branthôme nous montrera, dans maint passage, quelle étoit, de son temps, la tolérance de l'opinion publique à cet égard ; mais l'inceste aggravoit terriblement l'affaire, et le cas parut si énorme, que Jarnac fut à peu près disgracié. Dès qu'il sut ce qu'on lui reprochoit, il déclara qu'on l'avoit calomnié et jura de punir celui qui avoit répandu ce bruit contre son honneur. Il y eut une espèce d'enquête, ordonnée ou du moins favorisée par le roi. Comme Jarnac n'avoit eu d'autre confident que le Dauphin, ce dernier alloit se trouver dans une position d'autant plus fâcheuse qu'il étoit déjà assez mal avec François Ier. La Châteigneraie alors, par dévouement pour son maître, peut-être aussi par jalousie contre Jarnac, prit pour lui la querelle et affirma que c'étoit à lui-même qu'avoit été tenu le propos déshonorant pour Jarnac et sa belle-mère. Un duel étoit inévitable, et les deux gentilshommes demandèrent au

d'amy; mais la chose alla autrement, comme j'ay dict ailleurs.

Helas! ce brave seigneur a bien brouillé et despandu tous ces grands moyens au service de nos rois; car, à ce que je tiens de son fils et de ses anciens serviteurs, de plus de cinq cens mill' escus qu'il avoit vaillant quand il vint au service de nos rois, il est mort n'ayant pas laissé à son fils vaillant vingt mill' escus. C'est despancé cela! et ce, sans avoir grandes recompanses ni biens faicts de nos rois, car il n'estoit point importun ni demandant; et les biens d'eglise qu'eust M. le cardinal de Strozze, son frere, vindrent plustost de la liberallité du feu roy Henry et de la sollicitation de la roine, leur

roi la permission de vider leur querelle en champ clos, devant toute la cour, car la mode des duels à l'écart n'étoit point encore introduite en France. Le roi, tant qu'il vécut, leur refusa son consentement, probablement parce qu'il savoit ou soupçonnoit l'indiscrétion de son fils; mais Henri II, à peine monté sur le trône, permit que le duel eût lieu, et même il voulut l'honorer de sa présence. Toutes ses sympathies étoient pour la Châtaigneraie, et la réputation de courage et d'adresse de ce seigneur étoit si bien établie que toute la cour s'attendoit à le voir triompher. L'événement trompa l'attente générale: La Châteigneraie, attaquant son adversaire avec trop de confiance, reçut un coup de tranchant sur le jarret qui le renversa. Longtemps il refusa de se rendre, et, pour que le combat cessât, maintenant que l'issue n'en pouvoit plus être douteuse, il fallut que Henri II, sollicité à genoux par Jarnac, reçût de lui le blessé, qui perdoit tout son sang. C'étoit avouer qu'il étoit vaincu. La Châtaigneraie mourut peu après, de honte et de désespoir. Le coup d'épée qui décida le combat n'avoit rien de déloyal, mais l'opinion publique étoit animée contre le vainqueur, et se vengea de son succès par le dicton qui attache une idée de déloyauté au coup de Jarnac.

parante, que par importunitez et demandes dudict M. de Strozze; car il avoit le cœur fort noble, genereux et splendide.

Quand Guines fust pris, le milord Grey, un très bon et grand capitaine anglois de son temps, commandant dedans, y fust pris. Le roy et M. de Guise, son general, le donnarent audict M. de Strozze pour en tirer rançon et faire son proffict, en recompanse de la peine qu'il avoit prise en la prise de ceste ville et de Callais, et y avoir très bien servy le roy.

Il se tint plus contant de ce present, venant ainsin de la bonne voulonté et liberallité de son roy et general, que si on luy eust faict d'ailleurs un don dix fois plus grand que celuy là; car il ne tira de ce prisonnier que huit mill'escus, que M. le conte de La Rochefoucault luy fist donner pour faire eschange de luy à luy, qui estoit prisonnier en Flandres despuis la journée de Sainct-Quentin.

Or, de raconter la valleur et les faicts d'armes dudict M. de Strozze, ce n'est qu'escrire en vain, car l'on sçait assez, et par livre, et pour avoir ouy dire et pour l'avoir veu, comm'il y en a encor force vivans qui l'ont veu, ce qu'il fist durant nos rois François et Henry en Italie, en France, en Ecosse, à Parme, en Toscane, lieutenant de roy; si qu'on ne luy sçauroit rien reprocher.

Il a esté combattu, aussy il a combattu; il a battu, aussy a esté battu, comme j'ay dict. Mais, hé! qui n'est le grand capitaine à qui les malheurs de guerre n'arrivent? Il ne sçauroit autre-

ment estre grand capitaine, s'il ne luy mesarrive quelquefois; non plus qu'un pilotte ou marrinier ne peut estre bon et expert, s'il n'a jamais veu tourmente ni tempeste, sinon toujours bonnace.

Si en diray-je encor cecy de luy. On le tenoit plus propre à forcer, deffendre, fortiffier et assaillir places, qu'à combattre en campaigne; car il estoit malheureux, et aussy plus nay à obeir soubs un grand general que d'estre chef et general luy-mesmes, ainsin que j'en ay cogneu force de ce naturel : tesmoing Mets, Callais, Guines, Theonville, et force autres lieux; car il estoit un très grand ingenieur et fort laborieux, ainsin que dict une vieille chanson d'un advanturier françois, qui fut faicte durant le siege de Metz, dont un des couplets est tel :

Monsieur de Guise estoit dedans,
Avecque beaucoup de noblesse,
De Vandosme les deux enfans,
Et de Nemours, plein de prouesse;
Et le seigneur Pierre de Strozze,
Qui nuict et jour est sur rempart,
Faisant remparts de grant addresse,
Et remparant de toutes parts.

Si la rithme n'est bonne, le subject et le sens est bon. Mais tant y a que ce seigneur servit là de beaucoup.

Amprès tant de belles choses, ce brave seigneur vint à mourir au siege de Theonville[1], là

1. En 1558.

où il travailla et servit de beaucoup : estant donc dans la tranchée, il fut blessé d'une grande mousquetade, dont il tomba, et aussy tost fut relevé par M. de Vieilleville et autres. Et luy disant ledict M. de Vieilleville que ce n'estoit rien, et qu'il prist courage, il luy respondit : « Ah ! mon-« sieur de Vieilleville, ne me donnez point de « courage ; j'en ai prou : prenez-le pour vous. « Je croy que vous me voudriez faire accroire « que je ne suis point homme, et que je n'ay « point de sentiment. Si suis et en ay ; car je « sens bien mon mal, et que je suis attainct au « vif (et disoit tout cela en son langage italien). « Or, je suis mort. Je vous prie faire mes humbles « recommandations au roy et à la roine, et qu'ilz « perdent aujourd'huy un très bon serviteur et « loyal. Dictes en autant à M. de Guise. Adieu[1]. » Et puis il trespassa, au grand regret du roy et de la roine, et de M. de Gûise, qui l'avoit pris en sa grande confidance.

M. du Bellay pour lors en fist son epitaphe en vers latins, dont la substance est telle : « Au-

1. Voici ce qu'on lit à ce propos dans l'*Apologie pour Hérodote* (chap. 14) : « Il y a deux sortes de tels blasphémateurs : les uns sont du tout athéistes... Du nombre des premiers estoit un seigneur italien qui avoit quitté son pays pour demeurer en France. J'enten ce seigneur qui, mourant à la guerre d'un coup de pistole, au lieu que les autres se recommandent à Dieu, pria qu'on le recommandast au roy, et qu'on luy dist qu'il perdoit un bon serviteur. Ce personnage confessoit souvent (à ce que j'ay entendu de ceux qui luy ont esté familiers) qu'il desiroit de croire en Dieu, comme les autres, mais qu'il ne pouvoit. Et ce pendant tout son plaisir estoit de desgorger des blasphemes contre Dieu et son Escriture, à comparaison desquels ceux de Julian l'Apostat pourroient sembler fort legers. »

« tant de belle milice et soucy de la guerre qu'a « esté en Pyrrus; autant de courage qu'a esté en « Allexandre; autant de patiance qu'a esté en « Annibal; autant de vertu qu'a esté en Scipion « et Marius; autant de vigillance qu'a esté en « Cæsar; bref, ce qu'a esté en tous ceux-là s'est « trouvé en ce seigneur Strozze, et s'est trouvé « en tout cela esgal à eux. Il est vray que la for- « tune lui a esté inesgalle, tant elle luy a esté « contraire : toutesfois, ceste fortune qu'il n'a « peu vaincre luy vivant, ast' eure qu'il est mort « il l'a vaincue. Et encor plus il a faict : il a vain- « cu l'envie, de laquelle il a esté aussy bien as- « sailly que de la fortune. Ainsin a vescu et ain- « sin est mort ce grand capitaine. »

Il laissa amprès luy le seigneur Philippes Strozze, dernier mort, duquel je parle en son lieu, et la señora Clerice Strozze, l'une des honnestes, belles, bonnes, courageuses, qui ait sorty de sa race, sans faire tort aux autres. Elle fut mariée au conte de Sommerive, despuis conte de Tande; elle mourut fort jeune, dont ce fut très grand dommage pour son mary et pour toute la Provance, là où ell' y estoit fort aimée, et qui avoit grand moyen de bien servir et l'un et l'autre, car ell' avoit un grand esprit et grand cœur.

Cette honneste dame ne fist jamais plus son proffist, despuis qu'elle tumba dans la mer et plongea fort advant, mais aussy tost fut recourue, non sans avoir beu beaucoup, lorsque le roy et la roine estoient à Marseille. Car ainsin qu'ilz estoient dans la reale[1], et qu'elle voulut

1. La galère royale qui portoit le pavillon du roi.

monter amprès à l'escalle, l'esquif luy faillit et le pied par consequent. Oncques l'intérieur de son beau corps ne fut point en bonne santé, encor que l'exterieur ne monstrast rien changé de sa beauté, bonne grace et belle apparance.

Monsieur son pere avoit aussy eu un bastard, très brave et vaillant s'il en fut oncques, et de grand entendement, et qui promettoit un jour grand capitaine, selon son commancement; car il avoit esté donné par son père à M. le prieur de Capoue pour l'eslever et l'apprendre, soubs lequel il proffita beaucoup. Il mourut en l'aage de vingt deux ans, au Port-Herculle, quelques six ou sept jours avant M. le prieur son oncle, et sa mort presagea la sienne peu amprès, du regret qu'il en porta, ainsin qu'il le dict. M. le mareschal son pere le regretta fort aussy, car il l'aimoit fort, pour la bonne opinion qu'il avoit conceue de luy.

J'ay veu fort louer ce jeune homme à M. de Strozze et à force autres gentilzhommes et capitaines.

Ce M. de Strozze eut trois freres, fort honnestes gens : M. le prieur de Capoue, duquel je parle en son lieu; M. le cardinal, et Robert Strozze, pere de ceste belle, honneste et sage la contesse de Fiesque Alfonzine Strozze, qui fut dame d'honneur de la roine mere amprès la princesse de la Roche-sur-Yon. Il eut une sœur relligieuse et abbesse d'une abbaye en Italie, une très honneste dame, très sçavante en lettres divines et humaines, et surtout en poësie latine [1].

1. Branthôme semble vouloir parler de Lorenza Strozzi, laquelle n'étoit point sœur, mais seulement parente du maréchal.

Elle fist en vers latins plusieurs beaux hymnes et cantiques spirituels, qui se sont chantez autrefois aux églises d'Italie par grande admiration et devoction : encor ay-je ouy dire qu'ilz se chantent en aucunes eglises.

Ell' eut aussy une autre sœur, la señora Magdalena Strozze, très habile, spirituelle fame, hors du commun, et belle, que j'ay veue de mon jeune temps à Rome. Elle avoit espousé le señor Flaminio, conte de Anguillare, qui commandoit à des galleres avecque le prieur de Capoue, son beau-frere : il fut fils de ce brave conte de Anguillare qui fut tué au service du roy François premier.

Si faut-il que je die encor cecy de ce grand M. de Strozze, que le roy Henry second fist une grande faute, comme je tiens d'un grand personnage de ce regne là, lors qu'il luy donna ceste guerre de Sienne à manier; d'autant que le duc de Florance, se voyant assailly de luy, son ennemy mortel et son banny, et qui ne le menassoit rien de moins que de le deposseder de son estat et de sa duché, mesmes qu'il l'avoit desjà promis à la roine[1] sa bonne parente de l'y remettre dedans, ou il mourroit en la peine; car ce brave homme n'avoit point faute de discours, de dessains et belles entreprises; ce qui fut cause que la roine pressa fort le roy de luy donner ceste charge; ce très habile duc se mit à adviser mieux à son affaire que devant, d'autant

1. Catherine de Médicis, parente assez éloignée de Cosme de Médicis, duc de Florence, ennemi mortel de Strozzi. Bonne parente est mis par ironie.

qu'en la premiere guerre et revolte de Sienne, cela ne le touchoit tant comm' à l'empereur, estant ville impérialle. Il en prit donc l'affirmative. Et, communs fraiz et despens, mettent leurs forces et moyens en campaigne, dont la fin s'en ensuivit telle que l'on a veue, et que j'ay dict ailleurs.

Il eust mieux valu certainement que le roy eust continué ses deux generaux, messieurs le cardinal de Ferrare et de Termes, ou qu'il y eust mis de nouveau quelqu'autre François point passionné, qui ne se fust point amusé ailleurs qu'à faire la guerre ès pays et terres de l'empereur, et non aux autres.

En ceste guerre, mondict sieur Strozze fist plusieurs belles choses; et si la fortune ne luy eust manqué, non plus que le courage, infailliblement il fust parvenu à ses dessains, ou bien à la moitié, pour beaucoup de raisons que j'en allegerois. Il avoit mis fort son esperance en quelque battaille gaignée; et possible en eust-il eu la victoire, s'il fust esté secouru de quelques nouvelles forces du costé de la France, ou de M. le mareschal de Brissac, dont il l'en requeroit, ou par sa valeureuse presence, ou par quelqu'un de ses vaillans capitaines.

D'un costé cela ne se pouvoit, n'estant son devoir d'abandonner sa charge; de l'autre, se pouvoit; mesmes qu'il luy offroit luy rendre la pareille par mesmes secours qu'il luy demanderoit un' autre fois; voire jusques là que, ne pouvant mieux, il l'iroit servir quelques mois en simple soldat, l'harquebuze ou la picque sur l'espaulle. Il eut beau dire et faire, il ne peut rien obtenir

de luy, car il avoit assez affaire pour luy et pour son gouvernement sans dissiper ses forces; dont M. de Strozze s'en mescontenta fort, et ne l'en aima jamais guières, ni la roine non plus, pour perdre si belle occasion; car elle ne fut jamais qu'elle ne fust très ambitieuse et courageuse. Enfin mondict sieur Strozze fut contrainct de donner la battaille et de la perdre[1].

J'ay ouy dire à aucuns vieux capitaines de ces temps que ce fust pour n'avoir pas bien choisy et ordonné sa place de battaille, et mise parmy des fossez, où l'harquebuzerie certes pouvoit mieux jouer son jeu que ses picquiers et sa cavallerie. Je m'en rapporte aux grands mareschaux de camp, qui est le meilleur, combattre ainsin, et comme fist don Pedro de Navarre à la battaille de Ravanne, ou en plaine raze, comme j'en parle ailleurs.

Tant y a que plusieurs bons capitaines et autres se sont fort estonnez de ce grand capitaine, sage et advisé (que l'on tenoit de ces temps le plus digne mareschal de camp qui fut point, ainsin que j'en parle ailleurs), d'avoir là manqué sur ce poinct tant important. D'y avoir bien combattu ne s'en faut enquerir, car il y fist ce que vaillant, hardy capitaine et soldat pouvoit faire; et y fust fort blessé, n'en pouvant plus.

Aucuns j'ay veu dire que, possible, quand ce vint l'heure du combat, il se troubla, et luy vint

1. Près de Lucignano, le 2 août 1554. Il fut battu par le marquis de Marignan, dont l'armée étoit beaucoup plus nombreuse que la sienne.

telle apprehention que, si par cas il venoit à estre pris et tumber entre les mains du duc de Florance, son ennemy mortel, qu'il n'en eschapperoit jamais, et le fairoit mourir de mort cruelle; et pour ce perdit le jugement. Il en arriva de mesmes au marquis del Gouast à la battaille de Cerizolles, venant de frais du massacre des ambassadeurs du roy [1], qui, tombé entre ses mains, n'en eust pas eu de miséricorde, non plus qu'il eut des autres. J'en ay parlé ailleurs.

Telles apprehentions certainement ostent souvent les sens, les jugemens et les resolutions aux grands capitaines qui sont entachez de pareils crimes; se perdent et ne sçavent que faire, fors ce brave M. l'admiral de Chastillon, lequel, bien qu'il sceust et cogneust bien que, s'il venoit à estre pris en ses combats et battailles qu'il donnoit, infailliblement il fust esté tué de sang-froid sur le champ de battaille ou auprès, ou, qui est le plus certain, fust esté executté par le glaive de la justice, comme il parut despuis amprès sa mort, et son corps porté ignominieusement au gibet; en quoy il est digne de louange immortelle pour n'avoir esté jamais attainct de ces craintes et frayeurs, ainsin que fist jadis ce grand Annibal, lequel, comme racompte Tite Live, amprès avoir arraisonné bravement avecque Scipion advant sa derniere battaille, et perdu tout espoir de paix, et retourné vers ses gens, jamais on ne le vist si assuré, jamais mieux choisir son champ de battaille, jamais mieux ordonner ses

1. Frégose et Rincon.

gens, mieux les exhorter à bien faire, mieux les mener au combat, jamais mieux les secourir au grand besoing, et ramplacer les rangs lorsqu'ilz s'esclaircissoient, jamais mieux les rallier, et, qui plus est, jamais mieux combattre de sa personne, et faire acte de soldat et de capitaine; bref, jamais moins s'estonner, et puis amprès tout faict et desespéré de la victoire, jamais mieux se sauver et sortir de sa perte, sans aucune peur et apprehention qu'il tumbast vif entre les mains de ses ennemis, qui l'eussent fait mourir très cruellement, de mesmes, ou possible pis, que ceux de sa nation avoient faict paravant au pauvre Regulus. Ce sont des jugemens ceux là bons, bien sains et assurez, comme fust tout pareil celuy de Mr l'admiral, dont je parle en sa vie.

Il faut aussy considérer une chose : qu'en ces grands hasards et desordres il faict très bon de se recommander à Dieu auparadvant, qui sçait donner les sens et assurer les esprits en ces extremes necessitez quand on l'invocque; comme faisoit mondict sieur l'admiral, qui, outre qu'il fust un grand capitaine, il estoit fort devost et nullement comptempteur de Dieu, comme beaucoup d'autres bons capitaines que l'on a veu se presumant d'eux mesmes, que sans l'aide divine il leur sembloit de battailler et vaincre tout le monde. Mondict sieur le mareschal Strozze estoit bien de ce nombre; aussy, par permission divine, le bonheur n'accompagna guieres les belles et très illustres quallitez qu'il eut d'un très grand capitaine.

Or c'est assez parlé de luy, puisque j'en parle encor ailleurs. C'est aussy assez parlé des bons

capitaines et grands personnages estrangers. Il faut maintenant venir à nos braves François, qui valent bien les autres, selon qu'on le verra par la preuve. Et pour mieux commencer, je viens à nostre brave et gentil roy, Charles VIIIe du nom.

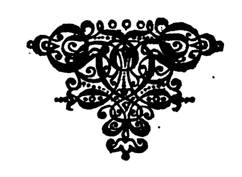
FIN DU SECOND VOLUME.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.





ERRATUM.

Dans notre Vie de Branthôme, tome I, page 40, nous avons dit par inadvertance que Bayard porta les couleurs de la duchesse de Ferrare, Lucrèce Borgia. « Elle feit plusieurs présents au noble Bayard », selon le témoignage de Champier, mais ce fut un autre preux qui s'honora de porter ses couleurs, c'est à savoir Gaston de Foix, duc de Nemours, ce jeune héros surnommé *le Foudre d'Italie*, mort au milieu de son triomphe, sur le champ de bataille de Ravenne. L'admiration chevaleresque du neveu de Louis XII pour la fille d'Alexandre VI prouve d'ailleurs la séduction qu'elle exerça sur nos guerriers. « La bonne duchesse, dit le *Loyal serviteur*, estoit une perle en ce monde..., belle, bonne, douce et courtoise à toutes gens. »

[Voir le *Loyal serviteur*, chap. 44 et 47, édition de 1527. Si l'on consulte le même ouvrage dans la collection Petitot, on remarquera l'erreur du commentateur, qui a cru que cette duchesse de Ferrare étoit Anne Sforce, première femme d'Alphonse d'Este. En 1512, lorsque le duc de Nemours et Bayard guerroyoient en Italie, alliés au duc de Ferrare, ce prince, veuf d'Anne Sforce, étoit marié depuis plus de dix ans à Lucrèce Borgia.]







